This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Earl of Mansfield, K.T.

SKIPWORTH
BEQUEST

V9.C.CLE (4)

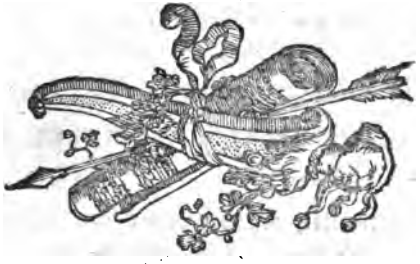
~~Skipworth C. 11~~

NEUVIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

NEUVIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,

Sur les défauts de stile de la Henriade, les plus opposés au stile du Poeme épique;

PAR M. CLÉMENT.



A LA HAYE;
Et se trouve A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE, de MADAME & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

NEUVIEME LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

SUR LES DÉFAUTS DE STILE DE LA HENRIADE, LES PLUS OPPOSÉS AU STILE DU POEME ÉPIQUE.

APRÈS avoir long-tems attendu, Monſieur, cet admirateur de votre ſtile, contre qui je devois ſoutenir un troiſième combat ſur votre Henriade, & ne le voyant pas revenir à la charge, je lui avois envoyé pluſieurs défis auxquels il ne m'a répondu que ce peu de mots : *Avant de rentrer en lice, j'ai voulu relire attentivement la Hen-*

riade d'un bout à l'autre, attendez, je vous prie, que j'aie fini. Lassé d'attendre, & prenant cette défaite pour une vraie toile de Pénélope, je n'ai pas voulu en rester là dans une entreprise si avancée, & j'ai pris le parti de vous adresser tout bonnement, à vous-même, la suite de mes réflexions.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a douze ou quinze ans, tout en vous envoyant des vers à votre louange, je vous envoyai aussi des notes critiques sur le stile de la Henriade. Vous avez parlé des louanges, mais vous n'avez pas dit le mot des critiques. Il est vrai que ces notes ne valoient pas mieux que les vers. Vos Commentaires sur Corneille m'avoient gâté; je voulois faire le puriste, & je reprenois comme des fautes de langage ce qui n'en étoit nullement. J'ai trop bien reconnu depuis combien ces chicanes de Grammaire étoient frivoles & fastidieuses; j'ai trop bien combattu celles dont vous avez harassé le grand Corneille, pour retomber à votre égard dans un tort si ennuyeux. Peut-être ne seroit-il pas injuste de tourner contre vous vos propres armes; mais après les

avoir briſées, je dois les fouler aux pieds. Vous avez cru avoir beſoin de chicane & de mauvaiſe foi contre un grand homme; je n'ai beſoin contre vous que de juſtice & de raiſon.

Vous avez dû voir, dans ma Lettre précédente, que je me ſuis infiniment plus attaché aux fautes contre la poéſie qu'aux fautes contre le langage. Je ſuivrai le même plan dans celle-ci. Je m'arrêterai fort peu aux remarques grammaticales, mais beaucoup aux fautes qui corrompent votre ſtile. On peut avoir le ſtile très-corrompu, & pécher rarement contre la Grammaire. D'ailleurs nos prétendus Critiques & nos jeunes gens ne ſont que trop vétilleux ſur cet article; ils affectent d'être exceſſivement châtiés ſur les mots, & ſont abſolument relâchés ſur le ſtile. Ils ont plus de puriſme que de goût, plus de reſpect pour le Dictionnaire de l'Académie que pour l'art de bien écrire. Ils condamnent grammaticalement un trait de génie, & admirent ſouvent un trait de bel-eſprit, en dépit de la nature & du bon-ſens. Vous rapporte-

rai-je, Monſieur, ce que me diſoit dernièrement un excellent connoiſſeur ?

M. de Voltaire, me diſoit-il, n'étoit pas aſſez grand Poëte, pour rien haſarder contre les règles ordinaires du langage. L'Ecrivain qui a du génie ſe trouve ſouvent gêné dans ſes hardieſſes, par les bornes de ſa langue ; il les franchit & les recule ; il eſt d'abord blâmé par les eſprits froids & ſcrupuleux, mais ſon exemple reſte, & il fait loi. Que d'expreſſions, créées par Corneille, Racine, Molière, la Fontaine & Deſpréaux, ont eſſuyé dans leur naiſſance, les cenſures des Pradons, Subligny, Deſmarêts & autres : cependant ces expreſſions ont enrichi la langue, & ſont devenues depuis ſi ordinaires, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu être critiquées. Le bel-eſprit qui n'a que peu d'imagination, & qui ne voit rien au-delà de ce que les autres ont vu, qui n'a nul eſſor, nulle audace dans les idées, ſe trouve aſſez à l'aiſe pour l'expreſſion ; parmi les richeſſes que ſes prédéceſſeurs ont amaſſées ; il peut paroître riche ſans

qu'il lui en coûte rien, & briller de l'éclat d'autrui; mais il n'ajoute rien à la langue, il la laiſſe comme il l'a trouvée, &, dans ce cas, c'eſt l'appauvrir que de ne l'enrichir pas. C'eſt ce qu'a fait M. de Voltaire; circonſpect & timide dans ſa poéſie, il ne tente rien, & c'eſt faute d'aîles qu'il ne tombe point. Preſque tout ce qu'il dit a pour autorités ceux qui l'ont dit avant lui; ceux-ci s'autoriſoient de leur génie, lui s'autoriſe de ſa mémoire. Il a ſu par-là échapper aux vétilles des Grammairiens, aux Critiques de mots, c'eſt-à-dire qu'il s'eſt garanti de ce qui a fait la gloire des grands Ecrivains; mais il n'échappera point à ceux qui ſauront le prendre par le foible de ſa poéſie, & par les vices de ſon ſtile.

Tels ſont les principes qui m'ont déjà conduit, & qui me conduiront encore. J'ai aſſez bien prouvé, à ce qu'on dit, que le plan de la Henriade eſt défectueux en tous points, & que les beautés de détails les plus eſſentiels au Poëme épique ne ſont point dans la Henriade. Il me reſte donc à faire voir que les autres parties du ſtile ſont également vicieuſes, & ne con-

viennent pas mieux au ſtile de l'Epopée. Je vous demande une ſeule choſe, c'eſt de me pardonner d'avoir raiſon; moi, je vous pardonne les diatribes & les injures.

Le défaut de convenance dans le ſtile commence avec la Henriade. Le début en eſt totalement vicieux.

Je chante ce Héros qui régna ſur la France
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui, par de longs malheurs, apprit à gouverner;
Calma les factions; ſut vaincre & pardonner;
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ſes Sujets le Vainqueur & le Père.

Pluſieurs perſonnes ont déjà beaucoup critiqué ce début: mes remarques ſeront les mêmes à-peu-près, mais vues à ma manière. On reconnoît donc dans ce début quatre défauts eſſentiels:

1°. De n'annoncer qu'un Héros, quoiqu'il y en ait deux dans le Poëme, Henri III & Henri IV. Nous avons ſi bien diſcuté cette énorme faute, qu'il ne faut plus nous y arrêter;

2°. De n'avoir pas expliqué le ſujet, qui

eſt la converſion de Henri IV, & par-là ſon avènement au trône. Voyez Homère, ſon ſujet eſt annoncé dès le premier vers: *Déeſſe, chante la colère d'Achille.* L'Iliade en effet n'eſt autre choſe que la colère de ce Héros. Quel eſt le ſujet de l'Enéide? l'arrivée d'Enée au Latium. Virgile dit donc:

Je chante les combats & cet homme pieux
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

A quoi ſert une propoſition dans laquelle l'eſſentiel du ſujet n'eſt point annoncé? Il vaut autant n'en point faire. Celle de la Henriade ne contient que des choſes vagues dont il eſt à peine queſtion dans le Poëme. *Ce Héros qui régna ſur la France:* mais il ne s'agit pas de chanter le règne de Henri IV; ſon règne ne commençant qu'après l'action du Poëme, qui eſt Henri IV converti entrant dans Paris,

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner.

On ne voit pas du tout, dans le Poëme,

les longs malheurs du Héros ; on voit au contraire qu'il prend assez de bon tems pendant qu'on s'égorge pour lui, & qu'il fait le siège de Paris assez lestement. Vous avez voulu, Monsieur, imiter le début de l'Odyssée ; mais, dans l'Odyssée, Ulysse en effet souffre de longs malheurs. Pour Henri IV, il n'a pas, dans la Henriade, d'autre mal que celui qu'il fait souffrir aux autres par sa faute.

3°. Le début de la Henriade n'est pas assez simple. On y voit trop de prétention à l'esprit, ce qui est au moins aussi condamnable que le ton emphatique & ampoulé de Lucain & de Scudéry, & ce qui n'a pas été moins évité par les bons Poëtes. Ils exposent leur sujet avec cette noble simplicité tant recommandée par Horace, & sans aucun de ces ornemens qui affichent le bel-esprit. Au lieu de cela la Henriade débute par des Antithèses.

Et par droit de conquête & par droit de naissance,
Sut vaincre & pardonner.
Et fut de ses sujets le Vainqueur & le Père.

Le premier de ces trois vers est pris mot

pour mot du *Henri-le-Grand* de Caſſaigne, comme tout le monde ſait. Il eſt très-permis de prendre un vers à un Poëte obſcur, mais il ne faut pas que ce vers ſoit mauvais, ou bien il faut le rendre meilleur. Les deux dernières antithèſes ſont une répétition de penſée ; *vaincre & pardonner*, *le Vainqueur & le Père*, c'eſt bien la même choſe. Il ne faut rien de trop dans un début, & ſur-tout on n'y doit pas répéter quelque choſe d'auſſi vicieux qu'une antithèſe. On voit que ces vers ſont un pur jeu d'eſprit. Cette affectation eſt le vice le plus contraire au génie du Poëme épique.

4°. La verſification de ce début eſt trop ſautillante ; les vers ne ſont pas aſſez liés ; il y falloit plus de rondeur & d'enſemble. *Et par droit*, *& par droit* : cette répétition meſquine & puérile devient preſque burleſque dans le ſecond vers d'un Poëme héroïque. *Et Mayenne*, *& la Ligue*, *& l'Ibère*, *& fut*, *& le Père*, *&c.* Les *&* trop prodigués font aller ces vers & par ſauts & par bonds ; en un mot, cette marche n'a ni la ſimplicité ni la nobleſſe avec leſquelles doit ſe préſenter la majeſtueuſe Epopée. Ce vice,

qui eſt aſſez général dans le cours du Poëme, eſt inſupportable au commencement. Enfin je reprens encore ces mots, *je chante*, & je répète que l'Auteur, invoquant *la Vérité*, & voulant donner à ſon Poëme une marche didactique, devoit dire modeſtement, *je célèbre en mes vers*, & non pas *je chante*; car il ne faut pas d'abord prendre la lyre ou la trompette en main, pour ne ſe ſervir enſuite que du craïon ou du burin de l'Hiſtoire. Je crois donc que vous auriez pu faire aiſément un début moins vicieux, & vous ſauver des défauts que nous venons d'examiner, en le tournant ſimplement de cette manière :

Je célèbre en mes vers ce Roi qui, dans la France,
Soutint par ſa valeur les droits de ſa naiſſance;
Qui, par le Ciel inſtruit, abjurant ſes erreurs,
D'une pieuſe Ligue éteignit les fureurs;
Vainqueur des factions, de Rome & des Ibères,
Conquit ſur ſes Sujets le trône de ſes Pères;
Et par tant de bienfaits couronna ſes exploits,
Qu'à ſon Peuple ſoumis il fit aimer ſes Loix.

L'invocation n'eſt pas moins défectueuſe

que la *proposition*, sans parler de ce qu'elle est adressée à la *Vérité* ; car, en bonne foi, vous avez eu de bien meilleures occasions d'implorer le secours de la vérité, & vous le faites seulement où vous n'en avez pas besoin. Ici les vers sont trop sentencieux & trop philosophiques ; il semble que vous alliez écrire un discours moral. Supposez un Prédicateur qui prêche devant le Roi, je maintiens que cette invocation à la Vérité céleste iroit très bien à l'exorde de son Sermon : or, je vous demande si un Poëme épique doit commencer comme un Sermon.

Outre ce défaut principal, cette invocation a beaucoup de fautes particulières. Que veut dire ce vers ?

Répans sur mes écrits ta force & ta clarté,

Quel rapport ont vos autres écrits avec la Henriade ? Appelle-t-on un Poëme *mes écrits* ? A quel propos parler de ses écrits historiques, par exemple, en commençant un Poëme épique ? Est-ce assez pour ce genre de Poëme que *la force & la clarté*

de la vérité ? Cet autre vers, quoique fort beau, n'eſt pas encore à ſa place :

Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.

N'avez-vous écrit votre Poëme que pour les Rois ? Et qu'importe à la narration de l'Epopée ſi l'oreille des Rois s'accoutume ou non à entendre la vérité ? Ce ton vague & ſentencieux ne nous fait point entrer dans le ſujet. Ce vers, qui ſeroit fort beau s'il étoit bien placé, eſt mal dans la place où il eſt ; une beauté déplacée choque mille fois plus le goût qu'une platitude ; parce que toute prétention affectée révolte un eſprit juſte & partiſan du vrai beau. On ne peut guère faire de vers plus proſaïques, plus traînans que les trois ſuivans :

C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs diviſions.

Comme tout cela eſt peſant & dogmatique ! Comme cela n'annonce point l'inſpiration céleſte ! Quelle foibleſſe encore dans ce vers !

Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes.

On

On voit bien que vous avez voulu imiter celui-ci d'Horace :

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

Mais d'abord, *les fautes des Princes* ne rend pas, à beaucoup près, *delirant Reges*. Le mot de *fautes* eſt impropre. Eſt-ce donc une ſimple faute, que d'allumer la guerre civile ? D'ailleurs vous avez renverſé la penſée d'Horace, & lui avez ôté ſa force. Il étoit néceſſaire de montrer, comme lui, *l'ambition des Chefs, & les maux des Sujets* qui en ſont les ſuites : mais, en mettant *les malheurs du peuple & les fautes des Princes*, il ſembleroit que les Princes ont fait des fautes à cauſe des malheurs du Peuple. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le ſens de ce vers devient auſſi meſquin que l'expreſſion eſt foible. Le vers ſuivant, *s'il eſt vrai que la Fable autrefois*, eſt encore une proſe triviale. Les cinq vers qui finiſſent l'invocation ſont une accumulation d'antithèſes, afin de continuer ſur le même ton que le début. *A tes fiers accens mêler ſa douce voix. Sa main délicate orna ta tête altière. Son ombre embellit les traits de ta*

lumière. Pour orner tes attraits, & non pour les cacher. Comment peut-on charger ainſi ſon ſtile d'une affectation ſi marquée ? C'eſt faire parade de ſes grimaces. De plus, *orna ta tête altière* eſt trop dur. *Orner tes attraits*, qui eſt deux vers enſuite, eſt une répétition vicieuſe ; & enfin, puiſque *la Fable* & *la Vérité* ont déjà marché enſemble, pourquoi demander permiſſion pour que la Fable marche encore avec vous ſur les pas de la Vérité ? Il y a dans tout cela une eſpèce d'*imbroglio* qui n'eſt point agréable.

L'invocation du Taſſe, qu'il paroît que vous avez voulu imiter, eſt plus naturelle, plus poétique, & de meilleur goût.

« O Muſe, dit-il, toi qui n'as pas ſur » l'Hélicon le front ceint d'un laurier pé- » riſſable, mais qui, placée entre les Eſ- » prits céleſtes, as la tête couronnée d'étoi- » les d'un immortel éclat, inſpire à mon » cœur une ardeur divine, donne de la » nobleſſe à mes chants, & daigne me » pardonner ſi j'oſe quelquefois parer la » Vérité d'ornemens qui lui ſont étran- » gers, &c. ».

Si je voulois continuer un examen auſſi

détaillé de la ſuite du Poëme, vous verriez qu'il n'y auroit pas beaucoup de vers qui ſe puſſent ſauver d'une juſte cenſure ; mais cela nous fatigueroit tous deux. Contentons-nous de remarquer les défauts les plus eſſentiels, particuliérement ceux qui peuvent éblouir les jeunes gens & les perſonnes d'un goût frivole, par le brillant & le clinquant dont le bel-eſprit a pris ſoin de les orner.

Le vice le plus général de la Henriade, je veux dire qui y règne du commencement juſqu'à la fin, eſt le ſtile antithétique. L'antithèſe eſt une figure ſi ſaillante, qu'il ſuffit, pour la ſentir, de lire tous les vers de ce Poëme qui reſſemblent à ceux-ci :

Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur.
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
De ſa foible puiſſance orgueilleuſe rivale.
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
Diviſés d'intérêts, réunis par la Loi.
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.
Rome qui, ſans ſoldats, porte en tous lieux la guerre.

Et par timidité me déclaroit la guerre.
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés.
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime.
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez ſervir ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Ennemis de leur Maître, eſclaves des Tyrans.
Perſécutoient leur Prince, & ſervoient des Tyrans.
&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Parcourez la Henriade, & faites-y attention, vous y trouverez au moins huit ou neuf cens vers de ce goût. Ce défaut eſt d'autant plus dangereux, qu'il annonce de l'eſprit; c'eſt ce que Quintilien appelloit *dulce vitium*, en parlant de Sénèque; c'eſt auſſi ce que les jeunes gens idolâtrent en vous, Monſieur, & c'eſt par-là que vous avez le plus gâté le goût du ſiècle. Tous ceux à qui vous avez donné le ton, & qui vous ont imité, ont encore chargé cette mauvaiſe manière. N'ayant d'ailleurs ni votre talent, ni votre facilité, ni votre eſprit brillant & fécond en agrémens, ils ſont parvenus à corrompre entièrement le ſtile,

& à mépriſer les bons Auteurs où ils ne trouvent point de ces gentilleſſes, de ces contraſtes perpétuels d'idées oppoſées, de ce cliquetis de mots qui ſe contrarient, & qu'on rapproche, pour ainſi dire, malgré eux ; affectations très-fréquentes dans les ouvrages des Scudéry, des Démarêts, mais que les Auteurs du premier ordre ont évitées avec le plus grand ſoin, ſuppoſé même qu'ils euſſent beſoin de les éviter, car c'eſt une reſſource qui ne ſe préſente d'ordinaire qu'aux eſprits dénués de vigueur.

Ce n'eſt pas que l'antithèſe ne ſoit une fort belle figure, quand elle eſt ménagée, quand elle eſt préſentée avec art & diſcrétion, quand elle renferme une grande penſée, ou une image agréable, ou un ſentiment vif & profond. Les plus grands Ecrivains ſe ſont ainſi ſervis de l'antithèſe, mais ſobrement, ſans trop affecter de faire jouer des mots diſparates & d'un ſens contraire. Lorſque Racine fait dire à Eſther,

. . . . . .

Et c'eſt là que fuyant l'orgueil du diadême,
Laſſe des vains honneurs, & me cherchant moi-même, &c.

Vous voyez avec combien de goût ce Poëte éloigne *fuyant & me cherchant*, dont le rapprochement ſeroit trop affecté. Ce que ce Poëte évite avec attention, vous le recherchez avec délices, dans ces vers de votre premier Chant :

Fuyant le bruit des Cours, *& ſe cherchant* lui-même,
Il avoit dépoſé l'orgueil du diadême.

Non content de dérober cette belle tournure à Racine, vous avez cru vous la rendre propre en la gâtant. Que Phèdre s'écrie, en apprenant l'amour d'Hyppolite pour Aricie,

Hyppolite eſt ſenſible & ne ſent rien pour moi.

la vivacité & la tendreſſe du ſentiment font bien voir que le Poëte ni le perſonnage ne s'occupent du contraſte des mots; il n'y a à nulle affectation : mais que vous diſiez tranquillement,

L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage.

on s'apperçoit que vous avez voulu jouer ſur les mots, &, quoique cette antithèſe ne

ſoit pas des plus vicieuſes, elle a pourtant un air trop badin pour la Poéſie épique, & la penſée n'a rien en ſoi d'aſſez beau pour faire excuſer ce badinage.

Il eſt bon de démêler ici un petit artifice de votre part, que tout le monde ne connoît peut-être pas. Vous n'avez jamais rien eu de plus à cœur que de ne pas tomber dans la platitude en écrivant, parce que c'eſt un défaut qui eſt trop aiſément apperçu, ſurtout des gens du monde; auſſi, quoique votre ſtile ſoit aſſez ſouvent foible, proſaïque & médiocre, il n'eſt preſque jamais plat. Pour fuir la médiocrité & la foibleſſe du ſtile, il faut un génie très-élevé, un goût fort cultivé, & beaucoup de correction; pour fuir la platitude, il ne faut que du bel-eſprit : c'eſt pourquoi un très-bel-eſprit peut être fréquemment foible & médiocre en vers, & n'être jamais plat. Des hommes de beaucoup de génie, comme Corneille, la Fontaine, ou Molière, riſqueroient plutôt quelque platitude, qui viendroit d'une extrême naïveté, que ceux à qui nous donnons le nom de beaux-eſprits.

Le bel-eſprit a pluſieurs reſſources pour

TAYLOR INST. OXFORD.

fuir la platitude, en conſervant un ſtile médiocre. L'un enveloppe une penſée commune d'une expreſſion obſcure & myſtérieuſe, qui laiſſe deviner tout ce qu'on veut, ou d'un tour précieux & mignard, que nos merveilleuſes prennent pour de la grace; l'autre affecte une fineſſe, une ſubtilité de penſées ſi déliées, ſi imperceptibles, que ſes idées ſe préſentent à l'eſprit du Lecteur comme ces feux folets qui voltigent devant nous, & qui nous échappent au moment que nous croyons les ſaiſir. On eſt ſans ceſſe ſur le point d'entendre notre ſubtil Penſeur, & ſans ceſſe ſa penſée échappe à notre entendement. Notre conception eſt tendue avec le plus grand effort; nous croyons enfin attraper un ſens fixe & certain; c'eſt à l'inſtant que ce fantôme d'idées ſe perd dans le vague, & que notre intelligence retombe dans une confuſion plus embrouillée & plus obſcure que jamais. Bien des dupes s'imaginent qu'il faut avoir un eſprit angélique pour écrire ainſi: ils ne ſavent pas que, ſi ces beaux-eſprits venoient à s'expliquer naturellement & clairement, s'ils ſe décidoient à parler pour être en-

tendus, ils ſeroient de la dernière platitude.

D'autres, de peur de ramper, & le bel-eſprit n'ayant point cette élévation naturelle au génie, ſe guindent ſur l'emphaſe des grands mots ampoulés, ſont, de ſang-froid, les enthouſiaſtes, & parviennent au galimathias par un chemin différent. Si vous vous êtes garanti des deux premiers défauts, vous ne vous êtes pas ſauvé ſi heureuſement de celui-ci, comme nous aurons occaſion de le voir; mais votre grande reſſource contre le ſtile plat, c'eſt le ſtile antithétique. Une *réflexion triviale*, une penſée rebattue & frivole, une expreſſion dénuée de poéſie, une phraſe traînante, une image manquée, un ſentiment ſans élévation ou ſans vivacité, toutes les différentes ſortes de platitude enfin ſont déguiſées ſous la forme ſaillante de l'antithèſe, qui éblouit, diſtrait l'attention, & donne une phyſionomie ſpirituelle à ce qu'il y a de plus commun & de plus ſuperficiel. Ceci mérite d'être éclairci & prouvé par différens exemples.

Nous avons déjà beaucoup parlé des

portraits qui fourmillent dans la Henriade, & qui ſont tous en antithèſes; nous en parlerons encore : voyons celui de la Diſcorde, au premier Chant :

Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible;
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins:
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en Tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.

Nous avons déjà remarqué qu'au lieu de définir la Diſcorde, & d'en faire le portrait, il falloit la mettre en action, & la faire connoître par ſes diſcours. Quant à ce portrait, en lui-même, il eſt tout métaphyſique; c'eſt la peinture morale des effets de la Diſcorde, ce n'eſt point la peinture de la Diſcorde elle-même. Quel Peintre pourroit s'en faire une idée d'après les vers qu'on vient de lire, pour la perſonnifier aux yeux ? Mais ne parlons que du ſtile & de l'expreſſion. Il n'y a qu'une ſeule penſée dans ces ſix vers, & cette penſée eſt aſſez commune ; *ce Monſtre eſt l'ennemi*

de ſes propres ſujets. Vous deviez naturellement vous borner aux deux premiers vers, parce que les autres ne diſent rien de plus ; mais ces deux vers foibles, chargés d'épithètes, & ſuivis d'un troiſième non moins foible, auroient paru trop médiocres : vous avez voulu éblouir enſuite les yeux du Lecteur, pour l'empêcher de voir ce défaut ; vous reprenez donc la même penſée du ſecond vers, qui eſt déjà une antithèſe :

De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible.

Vous la retournez de pluſieurs façons, & cherchez à lui donner du brillant par le jeu de l'antithèſe.

Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains.
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.

Ce n'eſt pas là approfondir une penſée ; c'eſt tailler à facettes une pierre plate qui n'auroit eu ni jeu ni éclat. Cette petite manière eſt dans le goût de Lucain & de Claudien. Boileau peint la Diſcorde en deux mots admirables, & ſans antithèſes :

Quand la Diſcorde encor *toute noire de crimes.*

Ce ſeul hémiſtiche eſt autant ſupérieur à votre portrait antithétique, que le génie & le goût ſont au-deſſus du bel-eſprit. D'ailleurs votre manière eſt ſi vague, que ce que vous dites ici de la Diſcorde, vous le dites encore du *Fanatiſme*, dans le portrait que vous en faites au cinquième Chant, & toujours en antithèſes :

Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et, reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.

Voyons une partie du portrait de Médicis :

Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis;
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidelle à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe,
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.

Il eſt clair que, n'ayant pas trouvé dans votre génie aſſez de vigueur pour peindre à grands traits, & craignant de tomber dans le bas, vous avez cherché toutes les

petites oppoſitions d'idées & de mots qui éveillent l'attention par leur contrariété, plus que par la beauté du ſtile ; car il n'y a guère de vers plus traînans ni plus proſaïques que ceux-là. Qui eſt-ce qui a jamais mis en poéſie *pour n'en pas dire plus* après *en un mot* ? Que ſignifie *changer de rivaux* ? on change *d'amis*, & non pas *de rivaux* ; cela n'a pas de ſens. Combien le troiſième vers eſt gêné & contourné, pour dire une choſe commune ! Enfin, ſans l'antithèſe qui donne un air de fineſſe & d'eſprit à ce portrait, ces vers ſeroient de la dernière médiocrité. Voyez ſi Racine a beſoin de cette petite reſſource dans le portrait de Mathan, qu'Abner fait à Joad :

Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce Prêtre ſacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'aſſiège ;
Mathan, de nos Autels infame déſerteur,
Et de toute vertu zélé perſécuteur :
C'eſt peu que, le front ceint d'une mître étrangère,
Ce Lévite à Baal prête ſon miniſtère,
Ce Temple l'importune ; & ſon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'eſt point de reſſorts qu'il n'invente :

Quelquefois il vous plaint, ſouvent même il vous vante, &c.

Voilà des traits de grand Maître, & non pas des petites bluettes d'eſprit. Il n'y a point là d'antithèſes pointues, qui ſoutiennent des vers rampans. Quelle ſimplicité, quel naturel ! mais quelle vigueur, quel ſublime de penſée & d'expreſſion !

Ce Temple l'importune; & ſon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Mettez auprès de cela

Infidelle à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe.

C'eſt un nain à côté d'un géant. Quelle profondeur, & quelle fineſſe en même tems dans ce coup de pinceau !

Quelquefois il vous plaint, ſouvent même il vous vante.

Comme cela peint un ſcélérat hypocrite & ruſé, tel que le monde en offre tous les jours ! Convenez que cette manière de peindre eſt d'un tout autre goût que la vôtre.

Le plus ſouvent donc l'antithèſe eſt un voile brillant, dont le bel-eſprit veut couvrir la foibleſſe de ſon génie. Quand on eſt capable de produire de vraies beautés, on ne s'aviſe guère de recourir aux enjolivemens. Vous avez ſi bien reconnu vous-même cette vérité, qu'en pluſieurs endroits, qui demandoient de la force, après vous être abandonné à votre manière antithétique, & ne trouvant pas que vous euſſiez atteint, par votre ſtile, à la vigueur de la penſée, vous ne vous êtes fait aucun ſcrupule d'appeller le génie d'autrui au ſecours de votre foibleſſe. C'eſt ainſi qu'en parlant de l'Inquiſition, après avoir balotté entre deux antithèſes cette penſée commune,

Ce monument affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels, & qui les déshonore.

vous avez ſenti combien ces vers étoient meſquins, & vous avez ajouté:

Qui, tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré.

Ce dernier trait, ſans antithèſe, eſt d'une grande force, & répond parfaitement à l'atrocité de la choſe qu'il exprime : mais il eſt à préſumer que vous vous ſeriez contenté de vos petits vers ſautillans, ſi vous n'aviez trouvé ce trait de génie dans le Tartuffe, où il eſt dit que les faux dévots couvrent leurs vengeances de l'intérêt du Ciel ;

Et que leur paſſion, dont on leur ſait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.

Mais il n'arrive pas toujours de rencontrer, ſous ſa main, de beaux vers qu'on puiſſe ajuſter à ſes idées ; auſſi, quand cet appui vous manque, retombez-vous dans votre allure ordinaire. Il eſt fâcheux qu'en parlant de Vincennes, & des Miniſtres que la diſgrace y envoie, vous ne vous ſoyez pas rappellé quelque vers ſublime de Corneille & de Racine ; car, après avoir ouvert une grande bouche pour vous écrier à la fin du ſixième Chant,

Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes ;

Si

Si votre mémoire vous avoit fourni quelque grand trait pour enchérir sur ces grands mots, vous n'auriez pas été obligé de baisser le ton pour dire foiblement, avec trois antithèses,

Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.

Sur un sujet qui présente à l'esprit de si fortes pensées, nous ne pouvons pas nous contenter de ce petit cliquetis de mots qui ne frappe que les oreilles. Nous aimons l'antithèse, quand elle renferme une belle idée, & que le contraste vient plutôt des choses que des mots. Quand Racine fait dire à Aman,

Dans les mains des Persans, jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire où je fus acheté,

nous sommes frappés des deux idées si différentes que nous présente ce dernier vers, parce que ces idées, loin d'être triviales, ni un pur jeu d'esprit, excitent vivement notre surprise, & nous donnent beaucoup à réfléchir. Nous sommes étonnés d'un

rapprochement qui fait paſſer tout-à-coup notre penſée, d'une extrême baſſeſſe à un ſi haut point d'élévation ; &, comme rien ne fait plus d'impreſſion ſur nous que ces contraſtes de la fortune, toutes ces impreſſions ſe réveillent, & nous remuent rapidement à la lecture de ce vers, dont la beauté & la vérité ſe déploie & s'aggrandit à meſure que nous y réfléchiſſons. Mais nous réfléchirions une année entière ſur celui-ci,

Tantôt l'horreur du Peuple, & tantôt leur amour,

qu'il ne nous en paroîtroit que plus foible, & peut-être moins vrai ; car il n'y a guère eu de Miniſtre qui ait eu l'amour du peuple, dans l'une ou l'autre fortune.

Continuons à découvrir les défauts que vous cachez ſous cette beauté trompeuſe de l'antithèſe ; nous verrons que dans l'art d'écrire, ainſi que dans la manière de vivre, les fauſſes richeſſes du luxe ſont la ſource des miſères & de la pauvreté.

Il faudroit citer la moitié de la Henriade, ſi l'on vouloit rapporter tous les vers dont la foibleſſe eſt déguiſée par le

masque ingénieux de l'antithèse. Otez ce masque à tous ceux qui ressemblent à ceux-ci, & vous reconnoîtrez combien ils sont vuides, flasques & médiocres.

Valois, plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne au Soldat l'exemple, & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes:
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes....
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir:
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre:
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre, &c.

Ces vers se trouvent à la file les uns des autres, & c'est par-là que vous croyez suppléer aux images & au mouvement des passions, qui sont la vie du Poëme épique. Il en est de même dans cet endroit du même Chant, où les circonstances & le tumulte d'un combat se réduisent au chamailli antithétique.

Avec eux, sans relâche, il fond dans la campagne.
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit....
La Victoire revient, les Ligueurs disparoissent.
Sa voix, pour un moment, les rappelle aux combats;

La voix du grand Henri précipite leurs pas.
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse, &c.

Qu'on ouvre la Henriade où l'on voudra, l'on verra presque par-tout les images & l'action épique sacrifiées aux réflexions & à l'antithèse. Je veux maintenant tâcher de vous faire appercevoir combien votre amour, ou plutôt votre fureur pour cette figure ingénieuse, a égaré votre bon-sens, & combien ce contraste perpétuel des mots met de contrariété & de fausseté dans la plupart de vos pensées. Ce sera une bonne preuve qu'il n'y a rien de plus voisin de l'esprit faux, que le bel-esprit.

Vous dites, au sujet de Valois qui voulut s'opposer à l'ambition du Duc de Guise :

Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut règner.

Vous avez été séduit par la finesse que vous avez cru voir dans cette idée, & par la physionomie spirituelle que vous avez trouvée à cette expression; mais dans le fond la pensée est fausse. On avoit pris Henri III pour un Tyran, dès l'instant qu'il

avoit accablé le peuple d'impôts, pour fournir à ſes mignons & à ſes débauches; & l'on continua de le regarder comme tel, lorſqu'il ſe vengea de Guiſe par un aſſaſſinat. Vous abuſez étrangement du mot *régner*, ſi vous croyez que ce mot ſignifie uſer de ſon autorité; ſi Valois avoit ſu régner, on ne l'eût jamais pris pour un Tyran: vous voyez que c'eſt tout le contraire de votre penſée; mais vous n'y avez pas regardé de ſi près. Qu'importe la raiſon & le bon-ſens! dès qu'il ne s'agit que de briller, le clinquant l'emporte ſur l'or véritable; il éblouit davantage, il coûte moins, & l'on s'y trompe.

Il eſt plus aiſé de connoître tout de ſuite le vice & la fauſſeté de cette autre antithèſe ſur le Duc de Guiſe:

De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paroître
Le Tyran de l'Etat & le Roi de ſon Maître.

Un Tyran qui eſt le Roi de ſon Maître, eſt une ſingulière façon de s'exprimer. *Le Roi de ſon Maître* eſt ſur-tout bien bizarre. *Le Maître de ſon Roi* auroit été

trop naturel & trop clair ; il falloit un contraſte plus extraordinaire, un jeu de mots plus rare & plus piquant.

Vous pouſſez ſouvent ces jeux de mots juſqu'à l'énigme ; par exemple :

Gueſclin, le deſtructeur & le vengeur des Rois.

On ne ſait pas trop comment concilier ces deux choſes ſi oppoſées ; il faut recourir à une note qui explique cette énigme, & après cela, on voudroit que vous euſſiez mis, dans vos vers, une diſtinction entre un Tyran qu'il détrôna, & ſon Roi légitime dont il affermit le trône & la puiſſance.

Voici une autre oppoſition de mots, qu'il eſt bien difficile d'accorder enſemble :

Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde, &c.

Il vous a paru ingénieux de faire jouer des mots auſſi contradictoires que *citoyen* & *proſcrit* ; mais, juſqu'à ce que vous nous ayez donné la différence que vous pouvez imaginer entre *la terre* & *le monde*, nous trouverons bien ſingulier qu'on ſoit *citoyen*

de la terre où l'on eſt proſcrit. Combien l'envie immodérée d'avoir de l'eſprit & de briller, éloigne du naturel & de la vérité, & qu'il eſt facile, avec cette prétention, de dire des choſes ingénieuſes auxquelles il ne manque que le bon-ſens ! C'eſt ce que je remarque encore dans un diſcours d'Elisabeth à Bourbon, lorſqu'elle lui accorde le ſecours qu'il lui demande ; entr'autres choſes elle lui dit :

Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.

Ce compliment, je l'avoue, eſt fort ſpirituel, mais ce n'eſt pas *ſur* ce ton louangeur & concerté que doivent parler les Héros du Poëme épique ; il leur faut de plus grands traits. Au reſte, la penſée n'eſt rien moins que vraie ; car, plus ces Guerriers voudront imiter Bourbon, plus leur ſecours lui ſera utile. On ne peut trop répéter cet oracle de Deſpréaux, inſpiré par la Nature :

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

C'eſt ce vrai ſi précieux que vous ſacrifiez ſans ceſſe au faux-brillant du bel-eſprit; &, ſi vous en deſirez une nouvelle preuve, examinons encore le portrait que vous faites de Sixte-Quint:

Sixte alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices;
Il ſembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Voilà ſans doute un portrait tout éblouiſſant, en ne le regardant que de loin; mais ſi nous en approchons la lumière du bon-ſens, & que nous le conſidérions de près, nous verrons qu'il a été fait aveo plus d'eſprit que de raiſon. Satisfait des contraſtes brillants que vous y avez jettés, vous vous êtes ébloui vous-même, & n'avez pas fait attention ſi tous ces contraſtes n'étoient pas pouſſés juſqu'à la contradiction & à la fauſſeté. Vous dites que *ſi pour être grand*

homme il ſuffit d'être faux, &c. *Sixte ſera compté au rang des grands Rois*; cela ſignifie que Sixte étoit ſeulement *faux*, *auſtère*, &c. & qu'il n'avoit point les qualités propres à faire un grand homme. Deux vers après vous allez vous contredire :

Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.

S'il avoit des *vertus*, il avoit donc quelques qualités pour être au rang des *grands Rois*. Le dernier vers eſt encore une contradiction plus forte :

Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

S'il s'en fit croire indigne; il en étoit donc digne. S'il étoit digne de ſon rang, il n'étoit donc pas ſeulement *faux & auſtère*; il n'étoit donc pas tout-à-fait indigne d'être compté au rang des grands Rois. Ce ne ſont pas là, Monſieur, des critiques de mots; ce ſont des remarques fondées ſur les principes les plus communs de l'art de penſer. L'envie de paroître fin & ſubtil ne vous a fait tomber que trop ſouvent dans ces inconſéquences. Il eſt clair que la pre-

mière partie de ce portrait ne peut s'accorder avec la seconde, & que vos contrastes n'ont abouti qu'à faire à votre Sixte-Quint un visage de travers.

Un sujet sur lequel vous vous êtes plu à faire triompher l'antithèse, & à rassembler les contradictions les plus manifestes, c'est la liberté de l'ame. Il est vrai que ce sujet épineux a été une source de disputes & de contradictions; mais un Poëte doit-il s'embarrasser dans ces épines scholastiques? & sur-tout est-ce là une matière à faire briller le bel-esprit, & à prodiguer les jeux de mots? Voyons donc ces vers que bien des gens trouvent si beaux, à cause, disent-ils, que l'obscurité des pensées & la contrariété de l'expression répondent fort bien à l'obscurité du sujet, qui prête aux contrastes.

On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser:
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;

Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent au Deſtin penſe donner des loix.

S'il y a quelque choſe d'obſcur dans ces vers, ce n'eſt point le ſyſtême que vous y établiſſez ; car il eſt clair que voilà le pur *fataliſme*. Des plumes plus ſavantes que la mienne ont aſſez réfuté ce ſyſtême abſurde & contraire à la juſtice, comme à la bonté de l'Etre ſuprême ; ſyſtême fait pour juſtifier les plus grands ſcélérats, & pour décourager l'homme de bien combattant pour la vertu contre la corruption de la nature. Je ne veux examiner ici que la manière dont vous avez joué ſur les mots, & les contradictions que préſentent vos antithèſes. Eſt-ce autre choſe qu'un jeu de mots, d'appeller la *Liberté* une *eſclave* ? Si nous ſommes eſclaves du Deſtin, il n'y a plus de *Liberté* ; & c'eſt, de toute manière, une chimère monſtrueuſe, de voir la *Liberté eſclave*. La Poéſie même ne peut imaginer un être qu'elle nomme *Liberté* & *Eſclave* en même tems. Si la Liberté eſt priſonnière par d'*inviſibles nœuds*, comment faites-vous pour *voir* ce qui eſt *inviſible*,

car vous dites *on voit* ? Si elle eſt ſous un *joug inconnu*, comment le connoiſſez-vous ? Comment affirmez-vous une choſe *inconnue* ? Qu'eſt-ce que *des nœuds inviſibles*, & *un joug inconnu*, même dans le Ciel ? car c'eſt là que vous voyez *la Liberté eſclave*. N'y a-t-il pas encore un jeu de mots contradictoire à dire

Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir, ſans la tyranniſer.

Si Dieu *aſſujettit* la *Liberté ſous un joug que rien ne peut briſer*, pourquoi dites-vous qu'il ne la *tyranniſe* pas ? Pourquoi jouez-vous ſur les mots *d'aſſujettir* & de *tyranniſer*, pour avancer une contradiction ſi grande ? N'eſt-on pas tyranniſé, ſi l'on eſt forcé par une deſtinée invincible à être un monſtre comme Néron ? N'eſt-ce pas pouſſer l'antithèſe & le jeu de mots juſqu'à la ſatiété, que de continuer à dire

Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix.

Quoi, après avoir répété par trois fois que la Liberté eſt priſonnière par des nœuds

inviſibles, qu'elle eſt aſſujettie ſous un joug que rien ne peut briſer, pas même Dieu, qu'elle eſt attachée par une chaîne invincible, vous nous dites qu'*elle agit par ſon choix en obéiſſant* ! A-t-on la liberté du choix, quand on eſt forcé d'obéir ? Et ſi un ſcélérat, eſclave du Deſtin, eſt néceſſité au meurtre & au brigandage, a-t-il le choix d'être un homme vertueux ? Il en faut toujours revenir là pour ſentir l'abſurdité cruelle d'un ſyſtême qui vous a fait faire des vers ſi brillans & ſi contraires au bon-ſens.

Vous avez, Monſieur, ſi bonne opinion de votre eſprit & de votre goût, que vous n'en donnez point d'autres à vos Héros. Nous avons obſervé précédemment que c'étoit toujours vous qui parliez par leur bouche, & qu'au lieu de vous pénétrer, de vous animer de leurs paſſions, vous les transformiez en vous-même, c'eſt-à-dire, en Déclamateurs Philoſophes. J'ajouterai ici, qu'étant paſſionnément amoureux de l'antithèſe, vous n'avez pu vous refuſer au plaiſir de leur donner ce même goût, & ce langage antithétique, afin qu'ils ayent avec vous ce degré de plus de reſſemblance.

Si-tôt que Bourbon eſt en préſence d'Eliſabeth, les voilà tous deux à ſe lâcher des antithèſes :

Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur....
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !

Bourbon ripoſte ſur le même ton :

J'oublie enfin ſa faute en voyant ſon danger !
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.

Eliſabeth, toujours l'antithèſe en main, replique à Bourbon :

Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même ;
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.

Bourbon, qui ſe diſpoſe à continuer de la même manière, débite ce vers pour ſe mettre en haleine :

Et je parle en Soldat plus qu'en Ambaſſadeur.

Après quoi le Déclamateur Bourbon lâche la bride à l'antithèſe, & la laiſſe courir ſans

règle & sans frein ; car c'est dans son récit que sont répandus tous ces portraits antithétiques de Médicis, de Coligny, de Guise, de Mayenne, de d'Aumale, &c. sans toutes les autres petites antithèses qui se trouvent sous sa main, & qu'il ramasse soigneusement ; comme en parlant charitablement de son père Antoine de Bourbon :

Mon père. . . . . .
Trop foible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours, de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.

Et Coligny qui, par une bizarrerie inconcevable,

Aimoit toujours la France, en combattant contr'elle.

Et, en parlant de Valois :

Je le plains, je le blâme, & je fuis son appui.
Il est vaillant, mais foible, & moins Roi que Soldat.
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.
J'apprends que mon beau-frère. . .
S'unissoit, pour me perdre, avec ses ennemis ;

De Soldats, malgré lui, couvroit déjà la terre,
Et, par timidité, me déclaroit la guerre:
Je courus le combattre, au lieu de le venger.

Et, en parlant des Courtiſans François:

La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux haſards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros au champ de Mars.

Ce dernier vers eſt ſans doute fort joli, & tout le monde l'a retenu; mais cette antithèſe ſatyrique a-t-elle la nobleſſe qu'exige l'Epopée? Ce n'eſt pas tout de faire un joli vers; il faut que le ton & les couleurs en ſoient convenables à l'endroit où on le place. Boileau avoit beaucoup mieux placé, dans ſon Lutrin, qui eſt un Poëme ſatirique, une antithèſe d'un goût pareil, & ſur laquelle vous paroiſſez avoir calqué la vôtre:

Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.

Au reſte, mettez votre vers dans un ouvrage ſatirique, & je le trouve excellent. Peut-être me direz-vous que la Henriade eſt un Poëme plein de ſatyres, mais

mais vous n'excuſerez point un défaut par un défaut plus grand, dont nous aurons bientôt ſujet de nous plaindre.

Plus bas, au ſujet de Guiſe, Bourbon prodigue encore l'antithèſe en maximes:

Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au trône, il marchoit au ſupplice:
Enfin, maître *abſolu* d'un peuple *révolté*, &c.

Outre les antithèſes de ce morceau impoſant, mais qui fait du Roi Henri un déclamateur, n'y a-t-il pas quelque contradiction entre les quatre premiers vers & les ſuivans? Vous faites dire à Bourbon que *Guiſe attenta trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet*, & Bourbon ajoute tout de ſuite que *Guiſe, affermi dans ſes grands deſſeins, vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi, & que, s'il ne montoit au trône, il mar-*

choit au ſupplice. Dès qu'il ne vouloit pas *offenſer à demi*, il vouloit donc *tout enfreindre*; &, dès qu'*il vouloit monter au trône*, il ne faiſoit pas *trop peu pour un Tyran* ou pour *un Rebelle*, car vous avez pris là un mot pour l'autre. Enfin il falloit choiſir de l'une ou de l'autre de ces déclamations, car il eſt évident qu'elles ſe contrediſent. Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui échappe au bon Henri. Que dis-je ? n'avons-nous pas vu que toute ſa conduite en eſt auſſi remplie que ſes diſcours; & c'eſt encore une nouvelle reſſemblance que vous avez voulu lui donner avec vous-même.

Je ſaute par-deſſus un tas d'antithèſes que débite encore ce Héros, & je retrouve, à la fin de ſon récit, la Reine Eliſabeth ſi bien préparée à reprendre le même ton, qu'elle ne dit plus un mot ſans antithèſe. Gâtée par tous les portraits qu'elle a entendu faire à Bourbon, elle fait à ſon tour le portrait de Sixte-Quint, avec le même ſtile.

Sixte, au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière;

Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des foibles oppreſſeur, &c.

Et, raſſemblant toutes ſes forces pour finir l'entretien avec plus d'eſprit encore, & de jeux de mots qu'elle ne l'avoit commencé, elle en fait pleuvoir une grêle ſur le Héros, qui, ſans doute, dut baiſſer la tête pour avouer qu'il étoit vaincu en antithèſes par la Reine Eliſabeth :

Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe.
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs ;
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre.

Quoique dans le reſte du Poëme vos Héros ne parlent, pour ainſi dire, qu'à leur corps défendant ; pour le peu que vous les faſſiez diſcourir, ce n'eſt jamais ſans antithèſes. Saint Louis même, juſques dans le Ciel, eſt frappé de cette maladie, & dans cette foule de portraits qu'il fait à Henri IV, il n'y en a pas un qui ne ſoit farci de ce ſtile antithétique, ſi cher au bel-eſprit &

au Rhéteur. Reliſez, je vous prie, le ſeptième Chant de votre Henriade, & voyez combien il eſt plaiſant de voir le bon Saint-Louis éternellement occupé à faire de l'eſprit, à chercher des contraſtes dans tous ſes mots, à orner toutes ſes expreſſions du jeu ſaillant de l'antithèſe. Vous conviendrez certainement que cette affectation continuelle n'eſt pas d'un bon goût; & que ce défaut eſt bien capable d'impatienter le lecteur d'un bon eſprit, qui aime les convenances, & qui trouve trop ridicule que tous les Héros d'un Poëme, juſqu'aux Saints, ne parlent qu'en antithèſes & en jeux de mots, parce que c'eſt la figure favorite de l'Auteur.

Ce n'eſt pas que dans cette foule innombrable d'antithèſes il n'y en ait de fort belles; mais fuſſent-elles toutes de la même beauté, l'entaſſement n'en ſeroit ni moins fatigant ni moins vicieux. Imaginez la plus exquiſe & la plus admirable de toutes les figures de l'art oratoire, & prodiguez-la juſqu'à la profuſion; ce même ornement, qui fait nos délices quand il eſt ménagé, raſſaſie enfin notre eſprit, &

nous devient fastidieux ; car telle est la nature du cœur humain, que les plus grands plaisirs, trop répétés, sont la source de ses plus grands ennuis. A plus forte raison l'antithèse, & sur-tout celle des mots, qui est une figure trop frivole, qui annonce trop de prétention au bel-esprit, qui se fait d'autant plus remarquer, qu'elle est plus saillante, & tranche davantage avec les autres couleurs du stile ; l'antithèse, en un mot, qui étale toujours une recherche concertée dans sa parure & dans sa manière, doit-elle être employée avec la plus grande sobriété, pour relever quelquefois la simplicité du stile, ou pour nous délasser d'un ton plus noble, & plus sublime : mais quand cette figure effrontée viendra se fourrer par-tout, se mêler dans tous les discours, & dire sans cesse ; applaudissez-moi, car j'ai bien de l'esprit ; on sera offensé de sa petite vanité, de son babil étourdissant ; on lui répondra : vous auriez bien plus d'esprit, si on vous voyoit moins souvent, & si vous ne vous mêliez où vous n'avez que faire.

Si j'ai tant insisté sur ce brillant défaut,

c'eſt, je le répète, parce qu'il eſt devenu le vice dominant de nos beaux-eſprits. Qu'on y faſſe attention, en les liſant, on verra qu'ils tirent preſque tous de cette figure le petit agrément qu'ils peuvent avoir. Il eſt bien plus aiſé, en effet, de faire jouer enſemble des mots, de les faire contraſter, de les tourner & retourner en cent manières, de faire valoir les oppoſitions qui ſont entr'eux, de les rendre ſaillans par cette oppoſition forcée, que de ſavoir tirer d'un ſujet des penſées ſublimes, ou fortes & profondes, des images toujours vives & juſtes, des ſentimens naturels, intéreſſans & bien ſoutenus; de revêtir tout cela d'une expreſſion riche, neuve, variée, raiſonnable, harmonieuſe; & de réunir enfin, par un accord bien entendu, l'imagination, le goût & le jugement, ſans leſquels on ne fera jamais un bon ouvrage.

Le bel-eſprit, ſi ſtérile pour les beautés qui doivent naître du genre qu'il veut traiter, eſt ordinairement très-fécond en ornemens étrangers à ce même genre, ornemens qui l'enlaidiſſent, l'énervent & le

dénaturent. C'eſt ainſi qu'un Cultivateur ignorant sème des fèves gourmandes dans une bonne vigne qu'il fait languir.

Il n'eſt rien ſans doute de plus oppoſé à la nature du Poëme épique, inventé pour faire l'étonnement & l'admiration des hommes, par le récit des actions merveilleuſes & héroïques, & qui doit reſpirer par-tout l'enthouſiaſme, la chaleur, & les grands ſentimens; il n'eſt rien, dis-je, de plus oppoſé à ſa nature, que les ſentences, les réflexions, les apophtegmes, les moralités directes, les déclamations de Rhéteur. Que doit-on penſer de la Henriade, qui ſemble n'avoir été faite que pour coudre enſemble des lambeaux de Morale & de Philoſophie, & dans laquelle l'action épique eſt étouffée ſous le raiſonnement & ſous l'emphaſe du déclamateur ? Si vous avez eu peur, Monſieur, de trop échauffer notre imagination, & de remuer trop vivement notre eſprit, vous n'avez pu mieux faire qu'en nous arrêtant à chaque pas pour entendre vos réflexions philoſophiques, ſur chaque partie de votre récit. Auſſi ſoyez perſuadé que l'on quitte votre Poëme avec

plus de ſang-froid qu'on ne l'a pris. Ces ſortes de rafraîchiſſemens y ſont ſi fréquens, qu'ils compoſent au moins le tiers de l'ouvrage. Nous avons aſſez parlé, dans notre premier entretien, de ce défaut capital, pour ne pas vous en rebattre les oreilles; permis à vous de revoir ce que nous avons dit à ce ſujet, ſi cela peut vous ſatisfaire. Mais ceci m'amène à examiner un autre défaut particulier au bel-eſprit, qui néglige l'eſſentiel, & prodigue l'inutile. Ce défaut conſiſte à ne pas ſavoir s'arrêter où il convient; à retourner les mêmes choſes en pluſieurs façons; à être ſi amoureux de ſes idées, qu'il ne peut les quitter, & les repréſente pluſieurs fois de ſuite, en des termes peu différens. Cette manière d'écrire, qui paroît annoncer de la facilité & de l'abondance, vient au contraire de la foibleſſe & de la ſtérilité de l'eſprit. Pourquoi redit-on pluſieurs fois les mêmes choſes? c'eſt qu'on ne peut pas les dire une ſeule fois avec aſſez de force ou de chaleur. Si l'on avoit aſſez d'enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, de ſenſibilité ou d'élévation dans l'ame, pour ſe pénétrer vivement d'un ob-

jet, pour en être affecté profondément, on ſeroit frappé tout-à-coup de ce qu'il y a de plus ſenſible dans une image, une penſée ou un ſentiment, & cette chaleur de l'ame produiroit auſſi-tôt une expreſſion auſſi vive que l'émotion qu'on auroit ſentie; l'eſprit, alors ſatisfait, ne revient plus ſur une choſe qui ne lui inſpire rien de mieux que ce qu'il a trouvé, & paſſe à d'autres objets. Mais le bel-eſprit, qui tâche à ſe rappeller les choſes qu'il veut peindre, étant incapable de les voir & de les ſentir par une forte méditation, ſe reſſouvient plutôt des peintures qu'on en a déjà faites, &, appellant la mémoire au ſecours de l'imagination, raſſemble différens traits, qu'il cherche à fortifier l'un par l'autre; &, faute d'avoir aſſez de génie pour peindre d'un ſeul & grand trait, il revient plus d'une fois ſur la même idée, la reproduit ſous pluſieurs faces, & l'épuiſe au lieu de lui donner de la vigueur. Ce défaut, qu'on pardonne avec peine à Ovide, malgré la richeſſe de ſon imagination, devient inſupportable dans Lucain, dans Claudien, dans Stace & dans la Henriade; parce que

tout y annonce que ce vice provient de ſéchereſſe & de ſtérilité. Venons aux applications. J'ouvre le premier Chant de votre Poëme, & je tombe ſur le diſcours du Vieillard de Jerſey à Henri IV; je lis ces quatre vers du commencement:

J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France;
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
Je l'ai vu ſans ſupport, exilé dans nos murs,
S'avancer, à pas lents, par cent détours obſcurs.

Il eſt certain, Monſieur, que ſi vous aviez pu rendre votre idée en deux ou trois vers, frappés de main de Maître, vous ne l'auriez pas délayée en quatre, parmi leſquels le premier eſt de la proſe la plus rampante, & dont le ſecond hémiſtiche du ſecond vers pouvoit vous tenir lieu; car ne vous ſeriez-vous pas exprimé avec plus de préciſion, & moins sèchement, de cette manière?

J'ai vu le Calviniſme, humble dans ſa naiſſance.

Vous auriez ſupprimé ce bout de vers,

exilé dans nos murs, qui eſt là pour rimer à *obſcurs*, & qui n'eſt point intelligible, puiſqu'on ne ſait de quels murs ni de quel exil il eſt queſtion; il y a quelque différence entre *exilé* & *caché*. Vous auriez auſſi ſupprimé cette répétition *je l'ai vu*, qu'on ne doit employer que dans un moment de chaleur, quand ce que l'on veut ajouter enchérit beaucoup ſur ce qu'on vient de dire; or vous ne répétez *je l'ai vu*, que pour redire ce que vous avez déjà dit. En effet le quatrième vers n'eſt qu'une amplification de cet hémiſtiche, *foible, marchant dans l'ombre*. Enfin, vous auriez moins chargé ces vers de mots, ſi vous aviez pu mettre plus d'energie dans l'idée; car c'eſt preſque toujours par la foibleſſe de la penſée que l'expreſſion eſt languiſſante.

Le même défaut règne dans ces vers du quatrième Chant, quand la Diſcorde vient ſauver d'Aumale du péril où il eſt engagé :

O fille de l'Enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable.

Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.

Cette longue apoſtrophe ſent beaucoup trop le déclamateur, &, qui pis eſt, elle eſt commune, traînante, ſurchargée de paroles, & dénuée de vigueur. Qu'eſt-ce que les deux derniers vers diſent de plus que les autres ? *Une main barbare, accoutumée aux crimes*, a-t-il plus de force que *cette même main, miniſtre de la mort* ? C'eſt donc là une abondance ſtérile ; c'eſt ne ſavoir pas s'arrêter.

Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes,

a-t-il plus de vivacité que

Pour la première fois tu parus ſecourable ?

A quoi bon redire la même choſe d'une manière plus froide ?

Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant ;
L'eſprit, raſſaſié le rejette à l'inſtant.

Le Poëte épique ne doit pas s'engager

en de si longues réflexions ; un trait de sentiment peut lui échapper sur les images qu'il a sous les yeux ; mais ce trait doit être vif & court ; c'est sur-tout là qu'il ne faut point d'amplification. Qui vous empêchoit de vous arrêter dès le troisième vers ?

O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable ;
Tu sauvas un Héros.

Cela suffisoit ; votre récit en devenoit plus rapide, plus animé ; mais le bel-esprit veut des sentences, & il gâte tout.

C'est par le même moyen que vous avez gâté, au troisième Chant, le récit de la mort du Duc de Guise, où il y a de fort beaux vers, & qui devient traînant par cette queue sentencieuse & froide :

C'est ainsi que mourut ce Sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant ;
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Le Lecteur avoit-il besoin de ces vers

lâches & proſaïques ? N'auroit-il pas bien fait ſans vous une réflexion ſi ſimple ? Pourquoi vous donner la peine de tout dire, & de ne pas dire mieux que le moindre de vos lecteurs ? C'eſt preſque par-tout que votre narration eſt chargée de ſuperfluités, quoique par-tout elle ſoit privée des ornemens les plus néceſſaires ; mais un des grands ſecrets de l'art d'écrire eſt de ſavoir être court & rapide où il convient, pour s'étendre dans l'occaſion. En cet endroit du Chant quatrième,

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Des Temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts.

Qui eſt-ce qui n'auroit pas été ſatisfait, ſi vous vous fuſſiez borné à ces deux vers ?

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts.

Auroit-on regretté les deux autres vers, qui ne ſont qu'un rempliſſage ? Auroit-on regretté le bout rimé *des vanités humaines*,

& *l'appareil ſuperbe* qui n'eſt qu'une répétition ; & *impoſe à l'univers*, qui n'eſt pas trop françois ? car l'élégance & la clarté demandent *en impoſe à l'univers.* Vous auriez évité trois ou quatre fautes, & votre récit eût marché plus légèrement.

Au cinquième Chant je remarque un autre endroit où vous vous êtes embarraſſé de réflexions tout au moins inutiles ; c'eſt à la mort de Valois :

Parmi ces bruits confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs ;
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié,
En vain ſon intérêt combattoit ſa pitié ;
Ce Héros vertueux ſe cachoit à lui-même
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.

Quand même ces ſix derniers vers ſeroient auſſi beaux qu'ils ſont médiocrement écrits, il falloit les retrancher pour alléger la narration. Si Horace recommande d'élaguer & de rejetter les ornemens ambitieux, il eſt bien plus à propos de ſe défendre les ré-

flexions communes qui glacent l'attention. Ces réflexions d'ailleurs nuisent au sentiment des deux premiers vers. Vous présentez Henri versant des larmes sincères au milieu des Courtisans qui *pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune passée*; voilà une très-belle opposition; ce tableau est frappant; arrêtez-vous là, & n'en détruisez point l'effet, en nous disant par une sentence vague & générale, que tout autre, né avec un cœur sensible, auroit été ému de même, quoiqu'il eût succédé à un ancien ennemi. Vous remettez par-là votre Héros dans la classe vulgaire des hommes. Votre dernière réflexion est outrée, & détruit aussi la générosité du Roi; il est bien plus beau, sans doute que ce Héros vertueux ne se cache point qu'il va remplir le trône de Valois, & que pourtant il le pleure sincèrement. Tout vous engageoit donc à effacer ces six médiocres vers, & à dire seulement,

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.

Cette intempérance de réflexions vous a fait

fait gâter encore un fort beau trait ſur Biron, prêt à perir ſous les coups des Ligueurs :

C'étoit ainſi, Biron, que tu devois mourir.

On eſt frappé de cette courte apoſtrophe ; qui rappelle vivement la trahiſon de Biron ; on n'en demande pas davantage ; mais on languit, & l'on oublie preſque ce beau trait, quand on le voit étouffé par les deux vers ſuivans :

Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

C'eſt par défaut de goût qu'on affoiblit un beau vers par des vers communs ; mais c'eſt par défaut de génie qu'on rebat trois ou quatre fois la même penſée, quand on ne peut pas venir à bout de l'exprimer une fois avec aſſez de force. Ce défaut de génie eſt dans le petit diſcours que tient Henri IV aux Ligueurs qu'il a fait priſonniers, à la fin du huitième Chant :

Soyez libres, dit-il, vous pouvez déſormais

Reſter mes ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi reconnoiſſez un Maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi.

Chacun de ces vers répète la même choſe avec la même antithèſe ; dans tous il n'y a qu'une penſée que Henri retourne en cinq façons, & ſur laquelle, pourtant, il devoit gliſſer ; car il eſt un peu humiliant pour lui de ſe rabaiſſer au parallèle avec Mayenne, avec un traître. Jamais il ne falloit mettre dans la bouche d'un Roi, d'un Héros,

Entre Mayenne & moi reconnoiſſez un Maître ;

Et encore moins le vers ſuivant, qui eſt de la dernière foibleſſe. Les deux premiers vers tous ſeuls n'auroient pas fait un fort beau diſcours, mais ils auroient été plus convenables & plus ſimples ; on n'y auroit perdu que des antithèſes, & on auroit moins ſenti que c'eſt par impuiſſance de faire dire à votre Roi de belles choſes,

que vous lui faites répéter ſi foiblement la même penſée en quatre ou cinq manières.

On ſentira la même impuiſſance dans le diſcours de Saint Louis à l'Eternel, au dixième Chant; diſcours extrêmement traînant. Si vous aviez pu le faire parler en beaux vers, il ne ſe ſeroit pas exprimé ainſi :

Vois le Peuple François à ſon Prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidele;
Aveuglé par ſon zèle, il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.

Combien le ſtile eſt vuide, avec tout ce verbiage antithétique ! Fortifiez votre ſecond vers de ſens & d'expreſſion, & les deux autres deviennent inutiles, & Saint Louis parlera avec plus d'énergie. La ſuite de ce diſcours n'eſt pas moins foible :

Avec tant de vertus n'as-tu formé ſon cœur,
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?

Outre le reproche qui paroît être dans le ton de Saint Louis, qui devoit prier l'Eternel avec un langage plus soumis & plus touchant, il ne fait que lui retourner la même pensée en trois façons. Il n'y auroit qu'un demi-mal, si Saint Louis paroissoit assez touché pour faire attribuer ces répétitions à l'abondance du sentiment, & si les deux dernières enchérissoient sur l'autre ; mais la première façon est visiblement la meilleure, quoiqu'elle ne soit pas merveilleuse ; cependant on ne rend pas une pensée plus forte en la répétant foiblement. Il y a d'ailleurs une négligence trop frappante à dire

Par qui le Roi des Rois *veut-il être adoré ?*

après avoir dit *à son Dieu qu'il adore.* Corneille a fait une prière de Polyeucte, pour la conversion de Pauline, qui est plus remplie d'onction, de force & de sentiment, sans comparaison.

Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,

Et, ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais ſi, dans ce ſéjour de gloire & de lumière,
Ce Dieu tout juſte & bon peut ſouffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne;
Avec trop de mérite il vous la plut former,
Pour ne vous pas connoître & ne pas vous aimer;
Pour vivre des Enfers eſclave infortunée,
Et ſous leur triſte joug mourir comme elle eſt née.

La ſainte émotion dont Polyeucte eſt pénétré, lui fait inſiſter ſur le danger où eſt Pauline; les quatre derniers vers ne ſont qu'une extenſion de celui-ci,

Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne,

mais il ne retourne pas froidement cette penſée en d'autres termes; il y met la chaleur d'un homme attendri, tout plein de la grace, & qui veut la faire deſcendre ſur celle qu'il aime.

Rien n'eſt plus ordinaire au bel-eſprit,

qui ne ſait pas s'arrêter, non ſeulement de ne ſavoir pas dire ce qui eſt à propos, mais, qui pis eſt, de dire ce qui eſt hors de propos, & de bleſſer les convenances en toute occaſion. Nous en avons déjà vu des exemples frappans dans les deux Lettres précédentes; je veux en raſſembler encore ici quelques-uns, car c'eſt là le premier de tous les défauts, & par malheur celui qui eſt le moins ſenti de nos jours, où l'étalage de l'eſprit fait mépriſer le naturel & le bon-ſens, & fait admirer un Ecrivain par les endroits même qui devroient le faire ſiffler, ſi l'on avoit encore une ombre de bon goût. Quand on en eſt à ce point, il y a cela de fâcheux, que c'eſt preſque un mal ſans remède. Quiconque s'eſt falſifié le goût par l'abus & l'excès du bel-eſprit, n'eſt plus ſenſible qu'à ce qui eſt recherché, affecté, ébloui-ſant, exagéré; tout ce qui eſt naturel & vrai gliſſe ſur ſon ame, & lui paroît fade; il eſt ſemblable à un homme qui fait un uſage continuel des odeurs & des eſſences les plus fortes, ſon odorat n'eſt plus touché du doux parfum des roſes & des jaſmins.

Il ne faut pas cependant être fort habile

pour connoître que votre Héros, dans ſon entrevue avec Elizabeth, & dans ſon voyage au Ciel, ſe laiſſe emporter à la fureur de faire briller ſon eſprit, & d'étaler des maximes philoſophiques, plutôt que de conſidérer le lieu où il eſt, les perſonnes à qui il parle, le perſonnage qu'il fait, & de conſulter ce, qu'en pareil cas, la raiſon & les bienſéances exigent de lui.

N'eſt-ce point manquer de jugement & de généroſité, que d'aller décrier, devant Elizabeth, le Roi qui l'envoie lui demander des ſecours; & quelqu'un qui auroit ſu que la plus groſſière imprudence eſt de dire ce qu'il faut taire, auroit-il parlé ainſi:

Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui, par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitoit ſa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.

Dans quelles règles de l'éloquence & de

l'art d'écrire avez-vous vu que, pour intéresser une Reine à secourir deux Rois, il fallût présenter, l'un comme un monstre qui excite son frère à égorger ses Sujets, & l'autre comme le défenseur de ce monstre ? Et qu'y a-t-il de plus puérile que le correctif des quatre derniers vers, où l'on veut prouver qu'un Tigre qui *excitoit même la colère d'un frère barbare*, n'avoit pas *un cœur inhumain ?* N'est-ce pas se moquer de ceux à qui l'on parle, que d'outrager ainsi le sens-commun ? & quand on a violé les loix de la convenance, en exposant une chose affreuse qu'il falloit cacher avec le plus grand soin, est-ce un bon moyen de réparer son tort, que d'y ajouter une réflexion insensée & ridicule ?

Votre Héros ne peut-être guéri de cette maladie de faire des réflexions puériles, même dans le Ciel, & dans la compagnie d'un Saint ; & c'est là qu'il foule aux pieds les bienséances les plus raisonnables ; car si l'on peut se permettre des doutes sur la justice de Dieu, ce n'est pas quand on est transporté par miracle au séjour de la Divinité. C'est pourtant dans cette vision

qu'il lâche des bouffées d'une philoſophie audacieuſe, qui achève de le couvrir de ridicule. Je n'en citerai qu'un endroit. Après avoir dit :

Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie,
D'un *éternel* tourment ſont ſuivis *ſans retour*,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?

cela ne ſuffiſoit que trop ſans doute, mais il ne s'en tient pas là, & il ajoute :

Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mère,
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'homme, *hélas trop libre*, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui *déſobéir!*

N'eſt-il pas comique de voir Henri IV aller dans le Ciel faire la leçon à Dieu, & lui preſcrire ſon devoir ? Ce qui n'eſt pas moins ſingulier, c'eſt que Saint Louis ſoit frappé de la même maladie, comme par contagion, & qu'il mette auſſi peu de ſobriété dans ſes réflexions : il pouvoit fort bien ſe contenter de parler ainſi de Dieu :

Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,

Mais ici c'eſt un Père, *il punit ſes enfans*

Il auroit ſagement évité le verbiage qui affoiblit cette penſée par un ton déclamatoire, s'il n'eût pas pourſuivi de la ſorte :

Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Cet oubli, ou ce mépris des bienſéances, vous a conduit encore à dégrader votre Héros, & même à l'avilir, dans une circonſtance déjà trop aviliſſante pour lui ; c'eſt dans la galanterie ſi déplacée du neuvième Chant. Il ſemble que vous ayez pris plaiſir à nous faire ſentir tout l'excès de ſa foibleſſe, ſans avoir cherché à l'excuſer, ou bien à la pallier en aucune manière. C'eſt ici que la délicateſſe de la matière exigeoit cet art ſi difficile, mais indiſpenſable, d'aſſortir les couleurs de la volupté au ton noble & à la pudeur de l'Epopée ; cet art, dont Homère & Virgile vous avoient donné des modèles, vous ne l'avez guère

connu, quand vous vous êtes exprimé en des vers auſſi foibles & auſſi peu décens que ceux-ci, qu'il vous étoit facile de retrancher, ſi vous aviez ſu ce qu'il étoit à propos de dire & de taire, ſelon le genre que l'on traite :

L'amour, à chaque inſtant, redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire ;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens, & rempliſſoient ſes jours.

Il y auroit donc un excellent conſeil à vous donner, non pas pour la perfection de votre Poëme, car il ne vous ſeroit pas poſſible d'y mettre aujourd'hui toutes les beautés dont vous n'avez pu l'orner dans un meilleur tems, mais pour en ôter du moins ce qui le rend le plus ennuyeux ; c'eſt de retrancher, ſans pitié, tout ce qu'il y a de ſuperflu, en ſentences, en réflexions, en diſſertations. Ce ſeroit, je l'avoue, en ſupprimer un grand tiers, mais, dans l'état où il eſt, dénué des agrémens & des richeſſes propres à la Poéſie épique, il ſera toujours infiniment trop long ;

un corps ſi étique & ſi frêle ne ſauroit être trop petit, ni trop court pour ſe ſoutenir un peu, & pour ne pas tomber à ne s'en relever jamais. Si vous êtes aſſez courageux pour ſuivre un bon avis, de quelque part qu'il vienne, & que vous mettiez la main à cette ſage réforme, je vais vous indiquer encore un endroit où il ne faut pas manquer de faire un retranchement d'autant plus néceſſaire, que, par cette démangeaiſon de faire toujours du bel-eſprit & des ſentences, vous êtes tombé dans une contradiction trop ſenſible. Ce n'eſt pas la ſeule, prenez-y garde, il y en a beaucoup d'autres; mais celle-ci n'eſt pas la moins digne de votre attention.

Au premier Chant vous dites de Mornay, muet témoin de la converſation du vieux Prophète & de Henri IV,

Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché;
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'étoit caché:
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage;
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.

Voilà Dieu qui s'eſt caché de Mornay;

& Mornay qui n'a qu'une fauſſe ſageſſe. Cependant, au neuvième Chant, quand Dieu envoie l'Ange des François pour chercher quelqu'un qui puiſſe aller arracher le Roi des bras de ſa maîtreſſe, cet Ange *regarda la terre pour y trouver un ſage*, un vrai ſage, ſans doute, & quoique Mornay ait eu *vainement le nom de ſage*, c'eſt lui que choiſit l'Ange, de la part de Dieu, qui pourtant s'étoit caché de Mornay :

Il s'adreſſe à Mornay : c'étoit pour nous inſtruire
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire ;
Ainſi qu'elle guida, chez des peuples payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Tâchez d'accorder ces deux endroits, ou de ſupprimer l'un ou l'autre ; ſi, ſelon vos paroles, *l'erreur fut le partage de Mornay, au milieu de ſes vertus*, il eſt certain que *la raiſon n'étoit pas ſuffiſante à le conduire* ; car la raiſon qui ne conduit qu'à l'erreur, eſt un mauvais guide. Comme ces derniers vers ſont une proſe fort traînante, & que la penſée en eſt des plus triviales & des plus dogmatiques, ce ſont

ceux-là que je vous conſeillerois de ſupprimer; permis à vous de les tranſplanter dans votre Poëme de la Loi naturelle, qui en eſt bien digne, autant pour le ton de Poéſie qui y règne, que pour le fonds du ſujet.

Pour donner encore plus d'utilité à la réforme que je vous propoſe, il ne faudra pas oublier de faire diſparoître une multitude de vers inutiles, languiſſans ou déplacés, qui ſe montrent à tous momens, ſans aucune néceſſité, & qui ſont, comme on dit, des vers de rempliſſage. Ce défaut vient de pluſieurs cauſes; entr'autres, de la foibleſſe de l'eſprit, qui ne ſait pas pouſſer un ſujet avec aſſez de vigueur, pour n'y rien laiſſer d'inutile, & qui, faute de ſaiſir les choſes eſſentielles & particulières à ce ſujet, ſe jette dans le vague & le général; il vient auſſi de la grande précipitation avec laquelle on travaille, quand on ſe contente des premières idées qui s'offrent à l'eſprit, qu'on ne rejette rien, qu'on ne ſe donne pas le tems de choiſir, & qu'on eſt plus preſſé de finir que d'achever un ouvrage. A ceux qui

compoſent ainſi l'on voit que la correction ſeroit d'un foible ſecours, quand même ils auroient la patience & la modeſtie de s'en ſervir; car à quoi leur ſeroit-elle bonne? à polir quelques expreſſions, à changer quelques mots, à trouver des tours un peu plus élégans; mais les fera-t-elle revenir ſur le fonds des choſes qu'ils ont manquées ou effleurées? Leur donnera-t-elle cet enthouſiaſme qu'ils n'ont pas eu dans la compoſition? Se réſoudront-ils à traiter de nouveau une matière ſur laquelle ils ont couru rapidement, plus avides d'avoir bientôt fait, que d'avoir bien fait? Tout ce qu'ils peuvent, c'eſt d'ôter des fautes; mais de donner quelque perfection à un ouvrage, cela leur eſt impoſſible. C'eſt ce qui vous eſt arrivé, Monſieur, dans les différentes éditions que vous avez faites de la Henriade. Vous en avez, de tems à autre, enlevé quelques taches, mais le tiſſu en eſt toujours reſté défectueux; vous avez ſimplement retouché des détails qu'il falloit rejetter au moule, & refondre; vous avez repoli quelques ornemens, mais cela ne tient pas lieu de tous ceux qui y man-

quent, & que vous deviez y mettre. En un mot, vous avez laiſſé votre Poëme moins chargé de défauts qu'il n'étoit d'abord, mais, pour en faire un bon Poëme, il falloit le recommencer, &, de bonne foi, je penſe que vous ne l'auriez pas mieux fait une ſeconde fois que la première. Revenons donc à ce que vous pouvez faire, qui eſt de retrancher tout ce qu'il y a d'inutile, & voyons quelques-uns des rempliſſages dont nous parlions tout à l'heure. Je les prendrai ſans ordre, à meſure qu'ils me tomberont ſous la main.

Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des Tyrans.

Ayant ſenti que vos trois premiers vers étoient foibles & proſaïques, vous avez voulu les relever par l'antithèſe du dernier, afin de réveiller le Lecteur prêt à s'endormir; mais il ne ſe réveille que pour dire: à quoi ſert cette réflexion qu'on nous

a déjà débitée cinquante fois dans le cours de l'ouvrage ? apparemment c'eſt pour rimer à *mille eſprits différens*. Pur rempliſſage de bel-eſprit. De même, quand vous dites de Bourbon, parlant à Eliſabeth,

Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,

vous avez exprimé votre idée principale ; mais comme ce vers eſt proſaïque, au lieu de chercher une expreſſion plus élégante, ou un tour plus noble, vous avez préféré de couvrir ce défaut par deux vers un peu ſaillans, & vous avez fait ceux-ci :

Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.

Mais outre que cette réflexion n'ajoute rien à votre récit, il eſt très-inutile d'avilir votre Héros, en le faiſant *humilier juſqu'à la prière*, & il eſt un peu difficile de comprendre comment on *découvre ſa grandeur dans ſes ſoumiſſions*, à moins que ce ne ſoit pour réparer un outrage qu'on a fait. Ce rempliſſage a donc trois défauts, d'être inutile, de dégrader le Héros, & de ren-

fermer une pensée fausse, dans une antithèse qui vise à la prétention.

C'est encore une sorte de remplissage insupportable, lorsque, ne trouvant rien à dire de bon, on dit des choses extravagantes, & qui répugnent au bon-sens. Par exemple, l'Assassin de Valois arrive au Camp Royal.

Il arrive, il demande à parler à son Roi.

Ce vers est un peu sans façon, mais, tout commun qu'il est, vous auriez dû vous y tenir, plutôt que d'ajouter ceci:

Il dit que dans ces lieux, amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême.

N'est-il pas absurde qu'un Moine obscur s'avise de dire qu'il vient rétablir les droits du diadême? N'étoit-ce pas là un discours à le rendre suspect ou de folie, ou de fourberie? Ce même défaut se retrouve dans le discours que ce Moine tient au Roi:

Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce Peuple infidèle,

Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.

Ce dernier vers, qui n'eſt là que pour rimer, eſt plus qu'inutile : comment Harlay, dans ſa priſon, peut-il raſſembler les Sujets de Valois ? & s'il les raſſemble, comment le laiſſent-ils en priſon ? Ce n'étoit pas en diſant une fauſſeté ſi folle, que ce Moine pouvoit en impoſer aux deux Rois & à leur armée. Une impoſture ne peut réuſſir qu'autant qu'elle approche de la vraiſemblance ; un fourbe doit, pour être cru, affecter plus de ſimplicité qu'un autre, & non pas débiter des exagérations ridicules. L'artifice du fourbe *Sinon*, dans l'Enéide, étoit un bon modèle que vous aviez ſous les yeux : voyez quelle candeur, quelle apparence de vérité il donne à ſes diſcours ; les Troyens devoient naturellement en être dupes : mais, pour ſe laiſſer tromper aux hyperboles incroyables & extravagantes de votre Moine, il faut ſuppoſer à vos Héros bien de la ſottiſe ou de la folie.

C'eſt auſſi par rempliſſage que vous avez

fait dire une insigne sottise à Mayenne, au huitième Chant, lorsque voulant engager d'Aumale à fuir avec lui, & à se sauver aux remparts de Paris, il finit par ces mots :

De Coligny vaincu surpassons le courage.

Il y a trois fautes des plus grosses dans ce vers de remplissage. Pourquoi Mayenne va-t-il proposer à d'Aumale l'exemple de Coligny, ennemi des Guise ? Comment surpasse-t-on le courage d'un Guerrier en fuyant à toutes brides ? & comment peut-on appeller *vaincu*, un Héros qu'on a fait assassiner dans son lit ? Voilà pourtant ce qu'il vous en a coûté pour rimer à ce vers :

D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage.

Vous m'avouerez que c'est payer une rime trop cher, que de l'acheter par trois fautes de jugement. Ces sacrifices à la rime sont si fréquens dans votre Poëme, que ce seroit un gros ouvrage de les rapporter tous. Il suffira d'en ramasser en cou-

rant, quelques nouveaux exemples. Bourbon parle ainſi de Valois :

Qu'il ne s'attende pas que je le juſtifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité, que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui :
Sa gloire avoit paſſé comme une ombre légère :
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.

Il eſt bien fâcheux que dans ſix vers la rime vous en ait fait faire un tout proſaïque, & deux de rempliſſage. Le ſens, l'harmonie, la force vouloient qu'on s'arrêtât après celui-ci,

Tout, hors la vérité, que je préfère à lui.

C'eſt le beſoin de rimer qui fait ajouter cette réflexion antithétique & meſquine, ſi ſouvent rebattue dans le récit de Bourbon,

Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.

C'eſt ce beſoin impérieux de la rime qui a dicté auſſi cet autre vers, non moins

ridicule par ſon air ſentencieux & grave, que par ſon emphaſe proſaïque :

Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.

Supprimez ces vers avec quelques autres, au même endroit, & votre récit y gagnera pour la force & pour le naturel.

Il y a de ces ſortes de rempliſſages qui ſont ſi ſenſibles, qu'il ſuffit de les lire pour reconnoître qu'ils ont été arrachés par la tyrannie de la rime.

Violent, mais adroit, diſſimulé, *trompeur*,
Et l'univers qu'il *trompe*, &c.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inſpira *plus* d'effroi, *répandit plus d'horreur*,
Dont le cœur fut *plus* fier & la main *plus* fatale, &c.
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes ;
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains.
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits *& commander aux cœurs.*
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême,
La modeſte Vertu reparut *elle-même.*
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte Aſſemblée

Par qui des Citoyens la fortune eſt réglée.
Au Dieu que ſert la Ligue il faut d'autres offrandes
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-tems la victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître.
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
Je ſuis cet heureux Roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, *ton père.*
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenſer bien moins que pour t'inſtruire.
Les plus grands ennemis, *les plus fiers adverſaires*,
Réunis en ces lieux, *n'y ſont plus que* des frères.
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du Peuple, *& tous deux admirés.*

Ce dernier rempliſſage eſt une antithèſe fauſſe; Mazarin, qui eſt ici mis en parallèle avec Richelieu, a été plus mépriſé qu'*admiré*; car un homme qui eſt *ſouple*, *adroit*, *dangereux ami*, *qui fuit avec art*, n'a aucune des qualités, ni même des vices qui peuvent attirer l'admiration.

Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent ;
Les mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent ;
Louis ; au milieu d'eux ; *du haut du Firmament*,
Vint contempler Henri *dans ce fameux moment* ;
Vint voir comme il ſauroit uſer de la victoire ;
Et s'il acheveroit de mériter ſa gloire.

Sans parler des foibles rempliſſages qui ſont dans ces vers, *vint voir comme* eſt d'une proſe bien dure. Porus ; dans l'Alexandre de Racine, s'étoit mieux exprimé :

Voyons comme tu ſais uſer de la victoire.

Au reſte, ces rimes de *gloire* & *victoire* ont fourni un bon nombre de rempliſſages à la Henriade.

Choiſiſſez. A ces mots, d'un Roi couvert de *gloire*,
Sur un champ de bataille, au ſein de la *victoire*.
De ſa brillante voix, trompette de la *gloire*,
Du Héros de la France annonçoit la *victoire*.
Que la nature entière, attentive à ſa *gloire*,
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa *victoire*.
Viens, Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta *gloire* ;
Combattons, *c'eſt à nous de fixer la victoire*.
Il s'entretient déjà de ſa prochaine *gloire* ;

Il croit que ſon deſtin commande à la victoire.
Il déteſte à jamais ſa coupable *victoire*,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la *gloire.*
L'amour, à chaque inſtant redoublant ſa *victoire*,
Le rendoit plus heureux, pour mieux flétrir ſa *gloire.*
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle *victoire*;
Partons, bravons l'amour dans les bras de la *gloire.*
Et crie à haute voix, quiconque aime la *gloire*,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la *victoire.*

Tout ceci n'eſt pris que dans les trois derniers Chants. Le retour ſi fréquent d'une même rime eſt auſſi fatigant pour le Lecteur, que l'embarras de les varier paroît avoir été grand pour l'Auteur. Il faut convenir que la rime s'eſt bien vengée des mauvais traitemens que vous lui avez faits.

Jamais un rempliſſage n'eſt plus déſagréable, & ne choque davantage notre goût, que lorſqu'il accompagne de beaux vers. Nous n'aimons pas voir qu'un Ecrivain n'ait eu qu'un demi-talent, qu'il ſe ſoit trouvé à la gêne pour exprimer une penſée heureuſe, & qu'il ait été obligé de faire un mauvais vers pour en amener un bon. Il eſt certain que la meſure, l'har-

monie des vers & la rime rendent indiſpenſables les rempliſſages, ſi l'on entend par-là tous les acceſſoires d'une penſée & d'une image ; mais c'eſt au génie à choiſir ſi bien ces acceſſoires, qu'ils paroiſſent eſſentiels pour orner &, pour fortifier l'idée principale. C'eſt ce talent qui met la plus grande différence entre des vers excellens & des vers médiocres. Il faut que rien ne paroiſſe ſacrifié à la gêne du vers & de la rime ; que chaque choſe ſoit miſe naturellement à ſa place ; que toutes les phraſes incidentes ne faſſent qu'un tout avec la penſée qu'elles accompagnent, & qu'on ne puiſſe en ôter une, ſans affoiblir cette penſée, ou en diminuer l'éclat. Sans ce talent il n'y a pas de vrai Poëte, car il ne faut pas un génie médiocre pour ſurmonter cette difficulté, la plus grande de l'art des vers. Le Poëte ordinaire vient ſans ceſſe échouer contre cet écueil ; il eſt continuellement à la torture pour remplir les vuides qui ſont entre ſes penſées, & l'on s'en apperçoit aux inutilités, aux expreſſions languiſſantes & paraſites, aux rimes forcées & poſtiches dont il remplit ces vuides. Le grand Poëte,

au contraire, ſe joue de ces obſtacles; il paroît libre & à ſon aiſe dans une lutte ſi laborieuſe; rien de contraint ni de mendié dans ſon ſtile; tout paroît couler de ſource, & c'eſt à force d'art qu'il ſait cacher ſon art & ſon travail.

Vous ſavez mieux que moi, ſans doute, à quel point de perfection cet art eſt pouſſé dans Racine: permettez-moi cependant de vous en rappeller un exemple qui s'eſt offert à moi, en ouvrant Athalie; c'eſt vers la fin du ſonge de cette Reine:

Laſſe enfin des horreurs dont j'étois pourſuivie,
J'allois prier Baal de veiller ſur ma vie,
Et chercher du repos aux pieds de ſes Autels.
(Que ne peut la frayeur ſur l'eſprit des mortels!)
Dans le Temple des Juifs un inſtinct m'a pouſſée,
Et d'appaiſer leur Dieu j'ai conçu la penſée;
J'ai cru que des préſens calmeroient ſon courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il ſoit, en deviendroit plus doux.

Ce récit d'Athalie pourroit, quant au ſens, ſe paſſer de cette réflexion,

Que ne peut la frayeur ſur l'eſprit des mortels!

mais ce n'eſt point là une maxime inutile de Déclamateur, ni le rempliſſage d'un Rimeur aux abois. Athalie a quelque honte de ſa foibleſſe, & veut, par cette réflexion, s'excuſer auprès de Mathan, d'être entrée dans le Temple des Juifs. C'eſt dans le même eſprit qu'elle dit plus haut:

Un ſonge, (me devrois-je inquiéter d'un ſonge?)

On voit une femme agitée, combattue par les troubles de ſa conſcience, & qui rougit de n'avoir pas la force d'étouffer ſes remords. C'eſt le dernier vers, ſur-tout, que Racine a trouvé le moyen de rendre ſublime par un mot commun, qui, dans les mains de tout autre Poëte, ſeroit un froid rempliſſage, mais qui devient admirable dans la bouche d'Athalie:

Que ce Dieu, quel qu'il ſoit, en deviendroit plus doux.

Ce *quel qu'il ſoit*, je le répète, eſt ſublime, & tout le monde ſent bien pourquoi. Il n'appartient qu'à un génie ſupérieur de remplir ainſi les vuides de ſes vers. Ce

n'eſt pas ainſi que vous avez placé ce mot dans une réflexion du premier Chant de la Henriade :

Suivi de Mornay ſeul il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont
épris.

Ici *quels qu'ils ſoient* eſt une pure cheville ; il fait même un contre-ſens ; car un *Grand* peut être un *Héros*, un *Sage*, &, par conſéquent, *regarder avec mépris cette pompe vaine*. Ainſi donc un Poëte habile ſait faire ſervir à ſon élévation ce qui eſt la cauſe d'une chûte pour un autre.

Deſpréaux n'eſt pas moins habile dans la manière de remplir ſes vers. Vous ne voyez pas que la rime lui arrache un hémiſtiche oiſeux, une épithète froide & languiſſante ; il ſoumet à ſon génie la rime la plus quinteuſe ; il fait ſervir cette difficulté même à l'embelliſſement de ſes vers. Un Poëte vulgaire auroit bien pû dire :

Sans ſortir de leurs lits. . . . .
Ces pieux Fainéans faiſoient chanter Matines.

Mais pour trouver la rime du premier vers, ce Poëte vulgaire auroit fait entrer par force une cheville insipide ; il n'auroit jamais su, comme Despréaux, obliger la rime à lui donner le vers le plus agréable, & le plus propre à peindre la molesse des Chanoines :

Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,

Il faut dire la même chose pour ceux-ci :

Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.

La circonstance du premier vers, exprimée par un tour si hardi, avec une harmonie si pittoresque, a bien pu être amenée par la rime ; mais on remercie la rime d'avoir inspiré un vers si heureux à Despréaux. Ce Poëte nous fait voir par-tout le même génie & le même art à ne remplir ses hémistiches que par des accessoires souvent plus beaux & plus neufs que l'idée qui les a fait naître. Sans cet art & ce génie, les vers sont une source d'ennuis ;

car les rempliſſages y devenant à tout moment néceſſaires, ſi l'on néglige de cacher cette néceſſité par un choix toujours nouveau d'expreſſions les plus riches, & d'épithètes peu communes, on tombera dans un ſtile lâche, ſurchargé de mots ſuperflus, & vuide en même tems; les vers n'étant jamais plus vuides qu'avec des rempliſſages qu'on rejette à l'inſtant.

Avant que de retourner à vos rempliſſages, permettez-moi, Monſieur, de faire une digreſſion qui vous ſoulagera un peu; elle entre parfaitement dans mon ſujet, puiſqu'il s'agit de défendre Deſpréaux contre un Métaphyſicien fort célèbre aujourd'hui, qui, en traitant de *l'art d'écrire*, dans un *Cours d'étude*, & parlant *des acceſſoires propres à développer une penſée*, veut montrer les fautes que l'on fait par le mauvais choix de ces acceſſoires, & prend, pour l'objet de ſes critiques, le Poëte le plus exempt de ces ſortes de fautes. Il auroit pu choiſir des exemples bien plus juſtes dans certaines poéſies trop vantées par la cabale de notre ſiècle; mais, outre que la prudence enſeigne de ménager les

vivans quand on les craint, & de les louer quand ils nous louent, M. l'Abbé de C. a trouvé la mode établie de critiquer Deſpréaux, & il a ſuivi l'impulſion. Cependant un ſi bon eſprit auroit du faire cette attention ſur les critiques qu'il nous en donne, qu'elles avoient été publiées du vivant de Boileau, par les Pradon, les Deſmarêt, & les Cotin; qu'elles avoient été mépriſées dans ce ſiècle éclairé, où l'on jugeoit infiniment mieux des vers qu'à préſent, car on ne jugeoit que de ce qu'on ſavoit, & Deſcartes ou Mallebranche ne critiquoient point Corneille ou Boileau. Ce qui a trompé M. l'Abbé de C., qui ne connoiſſoit pas ſans doute ces vieilles critiques dans leur ſource, c'eſt qu'il les a trouvées dans l'édition de Boileau par Saint-Marc, qui a ramaſſé, ſans choix & ſans goût, toutes ces abſurdités; & il aura cru que des critiques données par un Editeur étoient de quelque poids. Quoi qu'il en ſoit, il faut réfuter Saint-Marc, puiſqu'il a eu l'honneur d'être copié par M. l'Abbé de C.; non pas que des fauſſes critiques de vers méritent plus de conſi-

dérations

dération quand elles sont répétées par un Ecrivain célèbre en métaphysique; mais parce que les détracteurs de Boileau ne seroient que trop portés à autoriser leur mauvais goût du jugement d'un homme de mérite, & qu'il ne convient pas de les laisser jouir en paix de cette petite satisfaction.

Voici donc les endroits de Despréaux où M. l'Abbé de C. reprend ce qu'il croit être de mauvais remplissages. Je citerai les vers, je rapporterai sa critique, & j'y répondrai.

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui, de ses vains écrits Lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les Passans dans la rue.
(Art Poétique.)

« *De ses vains écrits Lecteur harmonieux*, » ne fait que rallentir le discours. *Dans la* » *rue* est inutile, & ne se trouve à la fin » du vers que pour rimer à *salue*. Enfin, » les épithètes *furieux*, *vains*, *harmonieux*, » ne signifient pas grand chose, ou du » moins sont bien froides. Cette pensée ne

» perdroit donc rien, ſi on ſe bornoit à » dire : *gardez-vous d'imiter ce rimeur qui » aborde, en récitant, quiconque le ſalue, » & pourſuit de ſes vers les Paſſans.* En ajou- » tant tout ce que je retranche, Deſpréaux » a voulu peindre, & il répand en effet des » couleurs ; mais c'eſt du coloris qu'il falloit, » & le vrai coloris conſiſte uniquement » dans les acceſſoires bien choiſis ».

Un acceſſoire eſt bien choiſi, quand il renforce le trait principal, & qu'il augmente la vérité d'un tableau. *Rimeur furieux* eſt très-bien, parce qu'il caractériſe d'abord l'eſpèce de *fureur* d'un homme toujours poſſédé du démon de la rime, qui ſe rend importun à tout le monde, & pouſſe la frénéſie au point de courir après ceux qui paſſent dans la rue, pour leur réciter ſes vers. *De ſes vains écrits Lecteur harmonieux*, n'eſt pas une circonſtance inutile ; c'eſt un nouveau coup de pinceau très-convenable à ces Rimeurs, toujours en extaſe ſur leurs vers, & qui, pour donner de l'importance à leurs bagatelles, affectent une déclamation ſonore & harmonieuſe, comme s'ils

chantoient les Hymnes d'Apollon. Ce ridicule eſt encore tout auſſi vif aujourd'hui dans nos mauvais Poëtes qui vont ſurprendre des applaudiſſemens dans leurs coteries, & faire admirer de miſérables vers par une lecture harmonieuſe. *Dans la rue* n'eſt point inutile non plus, & n'eſt pas mis ſeulement pour rimer. Il eſt là au bout du vers pour achever l'image, & pour fixer davantage les yeux du Lecteur, ſur la ſcène qu'on lui préſente; car ce tableau eſt une véritable ſcène, qui ſeroit excellente dans une Comédie. D'ailleurs, ſi l'on dit en proſe, *pourſuivre ceux qui paſſent dans la rue*, il eſt très-permis de dire en vers, *pourſuivre les Paſſans dans la rue*; y trouver à redire, eſt une pure chicane. Ce n'eſt pas dans une promenade, ou dans un lieu retiré, que ce Rimeur furieux va arrêter les Paſſans pour leur reciter ſes vers; c'eſt au milieu du bruit & de l'embarras des rues. Cela eſt beaucoup plus ridicule. Mais Boileau pouſſe le ridicule de ce Rimeur encore plus loin; Ce n'eſt pas aſſez qu'il vous pourſuive dans *la rue* :

Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſûreté.

La gradation eſt parfaite, & prétendre que ce n'eſt pas là du coloris, mais des couleurs répandues ſans choix, c'eſt ſe boucher les yeux pour ne pas voir : car toutes les couleurs y ſont aſſorties au fond du tableau ; il n'y a point là de ce coloris vague, de ce vernis brillanté que nos Poëtes à la mode appliquent indifféremment à toute ſorte d'objets, & qui doit les faire regarder plutôt comme des Verniſſeurs, que comme des Peintres.

Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être ;
Qui toujours, pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévère Cenſeur ;
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice,
Et fait, ſans ſe flatter, le procès à ſon vice.

« Cette penſée ſeroit mieux rendue, ſi » l'on retranchoit le quatrième vers. Quand » on dit qu'un homme ſe regarde en ſévère » Cenſeur, qu'il fait, ſans ſe flatter, le » procès à ſes vices, eſt-ce ajouter quelque

» nouvelle idée, que de dire qu'il rend » une exacte juſtice à ſes défauts ? D'ail- » leurs dit-on rendre juſtice aux défauts, » comme on dit rendre juſtice aux bonnes » qualités de quelqu'un » ?

Si Boileau avoit mis le quatrième vers après le cinquième, le Critique auroit raiſon de dire que le Poëte n'auroit pas ajouté une nouvelle idée à la précédente ; mais, dans l'arrangement de ces vers, il eſt clair qu'il y a gradation d'idées. C'eſt avoir déjà fait un grand pas dans le chemin de la ſageſſe, que de faire une revue exacte de tous ſes défauts, & de les reconnoître pour des défauts, car les hommes croient rendre juſtice à leurs défauts, en les prenant pour de bonnes qualités ; mais c'eſt un effort de courage bien rare, & le plus haut degré pour monter à la vraie ſageſſe, que de faire le procès à ſon vice, de le condamner, & de l'extirper. Boileau a donc très-bien marqué la progreſſion d'une ſageſſe commencée, à une ſageſſe plus parfaite. L'expreſſion que le Critique condamne eſt auſſi fort bonne, par la raiſon que j'ai dite : les hommes croient rendre

juſtice à leurs défauts, en les prenant pour de bonnes qualités; chacun, comme dit le Poëte au même endroit,

De ſes propres défauts ſe fait une vertu.

Mais le ſage *rend une exacte juſtice à ſes défauts*, en les jugeant comme des défauts réels dont il doit ſe corriger. Il ne faut pas blâmer ſi légèrement le Poëte qui a le mieux obſervé la raiſon dans ſes écrits, & qui *ſe regardoit ſoi-même en ſévère Cenſeur*. Un Métaphyſicien, ſur-tout, ne doit pas le blâmer dans un endroit où ce Poëte met une logique ſi juſte dans ſes penſées.

Enſeigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher;
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et, ſans qu'un long détour t'arrête ou t'embarraſſe,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.

« Le ſecond, le troiſième & le cinquième » vers diſent la même choſe, mais ils la » diſent avec de nouveaux acceſſoires, » & ils ſont bons, aumot *broncher* près, » qu'on pourroit critiquer; mais le qua-

» trième n'eſt qu'une froide répétition, & » *t'arrête* n'eſt pas le terme propre ; car » un long détour n'arrête pas, il retarde » ſeulement ».

Comme la rime eſt le pas le plus difficile pour les mauvais Poëtes, c'eſt là qu'ils *bronchent* preſque tous, & ce mot eſt ſi expreſſif en cette circonſtance, ſur-tout à la fin du vers, qu'il faudroit n'avoir aucun goût pour le critiquer. Il eſt bien difficile de voir comment l'avant-dernier vers eſt *une froide répétition* des autres. On voit au contraire que c'eſt un acceſſoire particulier, & que, ſi on le ſupprimoit, les autres n'en tiendroient pas lieu ; car non ſeulement les mauvais Rimeurs bronchent à chaque inſtant au bout du vers ; mais, pour amener leur rime, ils s'embarraſſent ſouvent dans un long détour de paroles, qui les arrêtent mal-à-propos ſur des circonſtances inutiles, & leur font faire deux ou trois vers de rempliſſage pour venir à celui qui exprimoit ſuffiſamment leur penſée. Nous en avons vu des exemples dans la Henriade, & nous y en verrons encore. *T'arrête* eſt le terme propre ;

tout ce qui *embarraſſe* l'eſprit, *l'arrête*. Ce ſeroit mal parler, de dire qu'il le *retarde*, &, de toute maniere, cette critique eſt une chicane.

« Suppoſons que je veuille modifier le « ſujet de cette propoſition ; *un Galant* » *condamne la ſcience* ; il faudra que je » lui donne un caractère qui ne convienne » qu'à lui, & qui même ne lui convienne » que par rapport à la ſcience qu'il con- » damne ; mais Deſpréaux dit :

D'autre part, un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, &, blâmant tout écrit ;
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit ;
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilège,
Et renvoie un Savant dans le fond d'un Collège.

» Vous voyez qu'une partie de ces acceſ- » ſoires ne convient pas plus à un Galant » qu'à un homme déſœuvré, & que tous » enſemble, ils n'ont que fort peu ou » point de rapport à l'attribut de la pro-

» position ; auſſi ces vers ſont-ils bien » froids ».

Il faut d'abord faire un petit reproche au Critique, qui ne cite pas les quatre derniers vers de ce portrait que j'ai rapporté en entier ; & qui met *fatiguer tout le monde*, qui eſt vague, au lieu de *fatiguer le beau monde*, qui convient préciſément à un Galant, à un homme de Cour.

Voyez à préſent ſi la première partie de ce portrait ne caractériſe pas ce Galant par ſa manière d'être, & ſi l'autre partie ne le caractériſe pas comme condamnant les ſciences & ſe moquant des Savans. Dire que ce portrait *ne convient pas plus*, en partie, *à un Galant qu'à un homme déſœuvré*, cela ne ſignifie rien, puiſqu'un Galant, ennemi des occupations de l'eſprit, eſt néceſſairement un homme déſœuvré, & que cet acceſſoire doit entrer dans ſon portrait, pour qu'il ſoit fidèlement peint. Cette critique ne mérite pas une plus longue réponſe ; &, ſi je ne répondois qu'à *Saint-Marc*, je ſais bien ce que je lui dirois : je lui reprocherois ſur-tout, qu'en trouvant

des vers froids, il en eût fait une critique si froide & si alambiquée.

C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire;
Et ton nom, du midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité:
Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asyle;
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

« Il y a dans ces vers bien des choses » qui nuisent à la liaison des idées; d'abord » ce nom *dont la vive lumière*, est en » contradiction avec *à l'ombre de ton nom*; » en second lieu, on peut bien compren- » dre que des écrits seront pour un tems » garantis de l'oubli, par le lustre qu'ils » reçoivent d'un grand nom; mais qu'est-ce » que le lustre éclatant que donne à une » veine grossière, la vive lumière d'un

» nom à l'ombre duquel des écrits trouvent » un asyle ; & comment le lustre que re- » çoit cette veine fera-t-il que des écrits, » qui sont la honte de l'univers, ne pour- » riront pas dans la poussière ? En troisième » lieu, qu'on dise que des Ecrivains trou- » vent un asyle à l'ombre d'un nom, comme » un foible arbrisseau trouve un appui, » tout seroit dans l'ordre ; mais peut-on » dire qu'ils trouvent leur asyle comme un » foible arbrisseau languiroit ? Enfin, *dans* » *les champs* est une circonstance inutile, » & *comme on voit* affoiblit la comparaison, » car ils ne trouvent pas leur asyle comme » on voit un arbrisseau trouver, mais comme » un arbrisseau trouve, &c. ».

Je ne sais pas si le grand principe *de la liaison des idées* est mieux suivi dans la remarque du Critique que dans les vers de Despréaux, mais je sais fort bien que j'entends les vers à merveille, & que je ne comprends rien à la critique : elle est en effet si embarrassée, qu'elle annonce l'embarras où s'est trouvé celui qui l'a voulu faire. Elle commence par une chicane dont on n'a jamais usé envers les Poëtes, qu'on

ne doit pas juger géométriquement. Un Poëte peut dire, ſans contradiction, qu'un nom a de l'éclat & une vive lumière, & enſuite qu'on trouve un aſyle *à l'ombre de ce nom*, ſur-tout quand cela eſt ſéparé par trois ou quatre vers; car *à l'ombre*, ou *ſous l'appui*, ou *à l'abri*, ſignifie la même choſe en Poéſie; la comparaiſon ſuivante détermine ce ſens: ne dit-on pas d'ailleurs, très-ordinairement, qu'un trône eſt environné de ſplendeur & d'éclat; or ce qui eſt éclatant de tous côtés n'a pas d'ombre, & cependant ne dit-on pas auſſi *à l'ombre de ce trône* ? L'expreſſion de Boileau, quoique plus figurée, eſt tout auſſi juſte. La ſuite de cette critique eſt ſi obſcure, qu'il m'eſt difficile de répondre à ce que je n'entends pas. L'Obſervateur ſemble ignorer qu'un nom éclatant puiſſe donner du luſtre à une veine groſſière. *La veine* eſt priſe là pour *la Muſe*, ou pour *les Ecrits*, ou pour *le Poëte*; il n'y a rien de ſi ordinaire en Poéſie. Le Critique n'a pas entendu cette élipſe, *leurs écrits, honte de l'univers*; cela ne ſignifie pas, comme il le dit, *qui ſont la honte de l'univers*, mais *qui ſeroient la*

honte de l'univers, ſi le nom de Louis-le-Grand ne les ſoutenoit pas. La critique de la comparaiſon eſt encore plus embrouillée que le reſte. *Comme on voit* n'affoiblit rien; c'eſt un tour ordinaire aux Poëtes pour mettre l'objet ſous les yeux. *Dans les champs* n'eſt point une circonſtance inutile. Un Poëte doit être Peintre, & marquer les lieux comme le Peintre. Or celui-ci, s'il veut peindre un arbre, ne le peindra pas en l'air, mais *dans un champ*, ou dans un jardin. Ajoutons que c'eſt *dans les champs*, ou dans la campagne, plutôt qu'en un jardin, qu'on verra, par exemple, un lière attaché à un ormeau, ou des branches de vigne qui ramperoient à terre, ſi elles n'étoient ſoutenues par un heureux appui. Boileau ne dit point *comme un foible arbriſſeau languiroit*, mais comme un foible arbriſſeau *qui languiroit*; la comparaiſon eſt très-exacte. *Sans l'appui de ton nom ces Rimeurs verroient leurs écrits qui pourriroient dans la pouſſière, comme on voit un arbriſſeau débile qui languiroit triſtement, couché ſur la terre, ſans l'heureux appui qui le tient attaché*; il n'y a point d'obſcu-

rité métaphyſique qui puiſſe donner un mauvais jour à de ſi beaux vers. On ſera bien plus étonné encore de la critique ſuivante :

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et, ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtile,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle :
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux ;
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

« *L'Idylle doit être ſimple comme une* » *Bergère.* Cette penſée renferme deux pro» propoſitions. *La Bergère eſt ſimple ; l'Idylle* » *doit l'être également.* Si, voulant les mo» difier chacune à part, je dis : *la Bergère* » *ne ſe pare que des fleurs qui naiſſent dans* » *les champs*, ce ſera choiſir des acceſſoi» res qui conviennent à la Bergère & à la » ſimplicité que je lui attribue. L'Idylle

» ſera auſſi fort bien caractériſée, en diſant » que ſa douceur flatte, chatouille, éveille, » & jamais de grands mots n'épouvante » l'oreille; mais il ſeroit bien déplacé d'ob- » ſerver qu'une Bergère ne ſe charge ni » d'or, ni de rubis, ni de diamans; il vau- » droit autant ajouter qu'elle ne met point » de rouge, & qu'elle ne porte point de » pannier, car tous ces acceſſoires ſont » étrangers à la Bergère, & n'ont aucun » rapport à l'Idylle. Il ſeroit encore mal » de dire que l'Idylle eſt humble, on me » reprocheroit de ne pas employer le » terme propre; car pour être ſimple on » n'eſt pas humble: *mais ſi j'ajoutois* qu'elle » éclate ſans pompe, qu'elle n'a rien de » faſtueux, qu'elle n'aime point l'orgueil » d'un vers préſomptueux; cet éclat, cette » pompe, cet orgueil d'un vers préſomp- » tueux, ſeroient des expreſſions bien » bourſoufflées, &c.

» Il eſt fort étonnant que le Poëte ait » employé de ſi grands mots pour peindre » un Poëme où il ne doit pas s'en trouver. » Je remarquerai encore qu'*au plus beau* » *jour de fête*, eſt une circonſtance inutile;

» & que *ſon air*, *ſon ſtile*, *ſon tour*, ſont » des expreſſions qui diſent toutes la même » choſe ».

J'ai retranché de cette critique, une page de choſes inutiles, où l'Auteur de *l'art d'écrire* répète en differentes manières ce qu'il dit ici; ces acceſſoires n'ajoutant rien de ſolide au fond de ſa remarque, qu'il étoit difficile de rendre ſolide. Le Critique me permettra de lui dire qu'il n'a rien compris au deſſein qu'avoit Boileau dans cette excellente peinture de l'Idylle; que, s'il y avoit mieux réfléchi, il auroit reconnu autant de juſteſſe & de liaiſon dans les idées du Poëte, que de graces & de vérité dans ſon expreſſion.

Deſpréaux veut peindre, par une comparaiſon, les beautés, les ornemens qui conviennent à l'Idylle, & en même tems les défauts qu'elle doit éviter: car le but de l'Art Poétique eſt non ſeulement de donner des préceptes ſur ce qu'il faut faire, mais des inſtructions ſur ce qu'il convient de ne pas faire. Il ne pouvoit mieux comparer l'Idylle qu'à une Bergère, qui eſt l'objet même de cette Poéſie; & pour

faire

faire ſentir à quel point les ornemens ambitieux, les vers épiques, & le faſte de l'élocution ſont déplacés dans une Idylle, il vous montre combien il ſeroit ridicule qu'une Bergère chargeât ſa tête de rubis, & ſe fît une parure éclatante d'or & de diamans. Ou cet éclat feroit un contraſte choquant avec le reſte d'une parure plus ſimple; ou, ſi la parure étoit complette, ce ne ſeroit plus une Bergère. L'application ſe fait aiſément à l'Idylle; mais, pour vous faire voir quelle eſt la véritable parure d'une Bergère, il la peint cueillant en un champ voiſin, ſes plus beaux ornemens; de même l'Idylle doit ramaſſer autour d'elle, & dans ſon ſujet, les fleurs qui en naiſſent, pour ſe parer comme il lui convient. Deſpréaux étoit entré dans l'eſſence même de la choſe, pour donner les règles de la Poéſie paſtorale; la métaphyſique la plus profonde & la plus myſtérieuſe, n'auroit pas mieux trouvé les raiſons premières qui conſtituent la nature de l'Idylle, & qui font qu'elle ne peut pas exiſter autrement. Je ſais bien qu'un Métaphyſicien n'auroit pas développé

cette vérité avec autant de charmes & de graces, mais ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il doive la blâmer dans un Poëte. D'après ces réflexions vous ſentez bien que toute la remarque du Critique tombe d'elle-même, & qu'il accuſe à tort les vers de Boileau d'être *bourſoufflés*, puiſque ce Poëte ne pouvoit pas mieux exprimer les défauts d'une Idylle bourſoufflée, qu'en la repréſentant *avec l'orgueil d'un vers préſomptueux. Au plus beau jour de fête* n'eſt point une circonſtance inutile; car ſi la Bergère, pour ſe parer dans ce plus beau jour de fête, ne doit cueillir que les plus belles fleurs des champs, de même l'Idylle, dans le ſujet le plus brillant, ne doit point chercher pour cela d'ornemens étrangers à ſa nature. Le Critique n'a pas plus de raiſon de reprendre *humble dans ſon ſtile. Humble* ne veut pas dire *bas*, & le ſtile *ſimple* n'eſt pas l'oppoſé du ſtile *élevé*, comme le *ſtile humble*; puiſque le *ſublime* même doit être *ſimple*. Enfin c'eſt une chicane de prétendre que *ſon air*, *ſon ſtile* & *ſon tour* ne diſent que la même choſe. Il n'y a aucun rapport entre *ſon air* & *ſon*

ſtile ; ces expreſſions ſont toutes différentes, & ne vouloir pas qu'on parle du *tour naïf* de l'Idylle, parce qu'on a parlé d'une autre qualité de ſon *ſtile*, c'eſt une délicateſſe fauſſe & outrée, ou plutôt, je l'ai déjà dit, c'eſt une chicane.

Je ne pouſſerai pas plus loin cette réfutation des critiques que M. l'Abbé de C. a faites de Boileau, car cette digreſſion n'eſt déjà que trop longue. Il n'eſt pas étonnant qu'un Ecrivain, plongé dans les idées abſtraites de la Métaphyſique, ne ſe connoiſſe pas en Poéſie, mais il eſt étonnant qu'il en veuille juger. Comment n'a-t-il pas été arrêté par le ridicule dont il a vu ſe couvrir ceux qui ont voulu ſoumettre l'art des vers au compas géométrique (1) ?

---

(1) M. l'Abbé de C. critique avec le même goût ces autres vers de Boileau :

Et ſon feu, dépourvu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il récite,

Revenons à vous, Monſieur, & voyons comment, vous avez gâté de beaux vers par des rempliſſages dévoués à la rime.

Il met chez lui, voiſins, parens, amis en fuite.
Et ne ſavez-vous pas que, ſur le Mont ſacré,
Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas degré?
Et n'allez pas toujours, d'une pointe frivole,
Aiguiſer par la queue une Epigramme folle.
Mais ſouvent un eſprit qui ſe flatte & qui s'aime,
Méconnoît ſon génie & s'ignore ſoi-même.
Voulez-vous du Public mériter les amours?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Si ſur la foi des vents, tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer.
&c. &c.

Je laiſſe au Lecteur à deviner par où la métaphyſique peut mordre à ces vers. Il me ſuffit de répéter que toutes ces critiques ſont renouvellées de Pradon, de Deſmarêts, & de Saint-Marc. Je compte donner, quelque jour, une édition de Deſpréaux, plus digne de ce grand Poëte, que celle du Compilateur Saint-Marc, qui n'avoit en vue que de déprimer Boileau, d'après les inſtigations de Perraut, de Lamotte & de Fontenelle. Je ſaurai bien détruire &

Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.

Ce dernier vers eſt fort beau. Vous aviez habilement profité d'une expreſſion de Racine, quand Epheſtion dit à Cléofile, en parlant d'Alexandre,

Son courage ſenſible à vos juſtes douleurs,
Ne veut point de lauriers arroſés de vos pleurs.

Votre expreſſion enchérit ſur celle de Racine, parce qu'elle offre une image de

---

anéantir toutes les fauſſes critiques que ſes détracteurs ont amaſſées contre ſa réputation, qu'on s'efforce tous les jours de renverſer. J'oſe dire que cette édition eſt une des choſes les plus eſſentielles qu'on puiſſe faire, non ſeulement pour la vengeance de Deſpréaux, mais pour oppoſer au débordement du mauvais goût, qui peut nous replonger dans la barbarie, plus rapidement qu'on ne penſe. Je prierai inſtamment les Amateurs éclairés de Boileau, de m'aider, dans cette entrepriſe, de leurs conſeils & de leurs lumières.

plus, & un ſentiment plus touchant. Mais combien le vers qui précède celui-là en diminue la beauté par ſa foibleſſe, & par ce bout-rimé *n'a point pour moi de charmes*, qui eſt dur & languiſſant à la fois!

C'eſt encore pis, quand un vers qui a quelque force eſt ſuivi d'un *frère-chapeau* qui n'eſt accolé à l'autre que pour la rime; Alors l'eſprit du Lecteur, déſagréablement arrêté par ce rempliſſage, oublie parfaitement ſi le vers précédent a quelque beauté; car la dernière impreſſion efface l'autre. Comme à la fin du diſcours de la Diſcorde aux Moines furieux:

J'ai nagé dans le ſang, que le ſang coule encore.

On s'attend que le vers ſuivant, par une gradation naturelle de force & de chaleur, va ſoutenir & augmenter l'émotion que donne ce mouvement de fureur; mais le Livre tombe des mains, quand la Diſcorde, ſe refroidiſſant tout-à-coup, nous glace, en finiſſant ainſi ſon diſcours:

Montrez-vous: inſpirez ce peuple qui m'adore.

On éprouve le même dégoût, lorſqu'après avoir dit de Valois,

Dieu, du haut de ſon trône, avoit compté ſes jours.

vous ajoutez pour rimer,

Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours.

Le premier vers ſuppoſe le ſecond, qui devient inutile, languiſſant, & dépare l'autre; car une idée qui gagne à être rendue avec préciſion, ſe dégrade à meſure qu'on la ſurcharge de mots ſuperflus.

Il eſt bien difficile de faire entrer à toute force un vers ou deux de rempliſſage, pour lier des rimes, ſans donner dans le vague ou le faux: par exemple:

Ç'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers *Maîtres*
Recevoir le ſerment de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le Temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.

Vous aviez fort bien exprimé votre penſée par les deux premiers vers, à moins que des eſprits délicats ne s'offenſent de ce que Henri IV ſe traite, lui & ſes prédéceſſeurs, de *Maîtres*, ce qui ne convient

guère dans la bouche d'un Héros ; d'autant plus que ces *premiers Maîtres* n'étoient vraiment que des Chefs ; mais paſſons là-deſſus. Vous avez eu beſoin enſuite de remplir un vuide de deux rimes maſculines, & vous avez fait dire à votre Héros, une choſe fauſſe à force d'être vague & générale ; car pourquoi les Guerriers de Henri IV *doivent ils donner des Souverains aux Nations ?* Quoi ! à toutes les *Nations* ? Quelle bizarrerie ! quelle idée !

C'eſt ſur-tout dans un moment où le récit doit être vif, rapide & animé, pour ſatisfaire à la vivacité du Lecteur, qu'un vers de remplissage devient lourd & déplaiſant, comme ici :

Mais la trompette ſonne : ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.

Quand nous voyons ces deux Guerriers s'élancer l'un ſur l'autre, avons-nous beſoin de ſavoir qu'ils *commencent le combat*, & que ce combat eſt *dangereux* ? Cette inutile réflexion nous refroidit d'abord, parce que nous ſentons que l'enthouſiaſme vous quitte dès le ſecond vers.

Combien la rime n'a-t-elle pas appesanti sur vous son joug de fer, quand elle vous a forcé de gâter & d'alonger par de misérables vers, un des meilleurs endroits de votre dixième Chant!

Quel est de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur sembloient incroyables.
Ils voyoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.

Ce morceau gagneroit infiniment à être resserré en six ou sept vers, & que perdroit-on en supprimant l'*étonnement extrême*, qui est si traînant, & cette ligne de prose, *tous ces événemens leur sembloient incroyables*, qui se trouve là on ne sait pourquoi, si ce n'est pour rimer, & *ces traits, ces instrumens des cruautés du sort*, qui sont une foible répétition, & qui rallentissent la

vivacité de la penſée. Soyez ſûr qu'on aimeroit mieux voir des vers ſans rime, que d'en trouver de ſi inutiles, plantés là uniquement pour le beſoin de la rime.

Il faut ſur-tout ſupprimer les rempliſſages qui font un ſens ridicule, tel eſt celui-ci du même Chant :

Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, *ſans allarmes*,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient, *ſans peine*, un peuple inanimé, &c.

On auroit moins de peine à ne pas voir de rime à *ſes armes*, que d'y voir *ſans allarmes* ; car on a envie de rire quand on entend dire ſérieuſement, qu'un Roi va affamer ſon peuple *ſans allarmes*. *Sans peine* n'eſt guère moins ſingulier ; il eſt certain qu'un *peuple inanimé* peut être livré *ſans peine*.

Des rempliſſages tout-à-fait indignes d'un Poëme épique, ce ſont de ces fades expreſſions que les faiſeurs de chanſons & de petits vers pour les Iris ont tant répétées, qu'elles en ſont marquées au coin du ridicule. Vous euſſiez bien fait de leur laiſſer des vers comme ceux-ci :

Amour, en ces climats, tout reſſent ton empire.
L'amour en tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans.
D'Eſtrée à ſon amant prodiguoit ſes appas.
Il fait plus : à l'amour tout miracle eſt poſſible.
L'amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle.
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Sur ſa tombe, en paſſant, les plaiſirs & les graces
Répandirent les fleurs qui *naiſſoient ſur leurs traces*, &c.

Vous chercheriez long-tems dans Virgile avant d'y rencontrer de pareilles fadeurs; mais dans nos Opéra, & dans un fatras d'inſipides Elégies, vous retrouverez ces mêmes expreſſions reſaſſées & retournées en mille manières; & plus que toutes les autres, celle du dernier vers. Depuis la fondation de la rime françoiſe, il eſt inconcevable combien de Rimeurs ont parlé des *graces* ſans en avoir, & ont fait naître, pour rimer, ou les jeux, ou les fleurs, ſur leurs *traces*.

Si-tôt qu'au bout du vers ils ont placé les graces,
La Rime fait courir les amours ſur leurs traces.

Cette eſpèce de rempliſſage eſt la plus froide de toutes, & de toutes la plus indigne d'un genre auſſi noble que l'Epopée.

Outre les vers inutiles que la contrainte de la rime vous a trop ſouvent arrachés, il ne faut pas oublier de mettre au nombre de vos rempliſſages les plus déſagréables & les plus fatigans, les épithètes communes qui viennent languiſſamment ſe traîner au bout de vos vers, ſans y être appellées ni amenées que par la néceſſité de rimer. Ces épithètes que l'on voudroit ôter & chaſſer comme paraſites, forment des bouts-rimés qui déshonorent la dignité du ſtile, & ſont une des cauſes particulières de l'ennui qu'on éprouve dans une lecture un peu ſuivie de la Henriade. Ce défaut eſt ſi ſenſible, qu'il me ſuffira d'en rapporter quelques exemples, ſans y joindre aucune réflexion.

Et d'un peu d'alimens la découverte *heureuſe*
Etoit l'unique but de leur recherche *affreuſe*.
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres *terribles*,
Ces Puiſſances des Cieux, ces Etres *impaſſibles*.
Il reçoit de Henri tous ces ordres *rapides*,

De l'ame d'un Héros mouvemens *intrépides.*
De Turenne déjà la valeur *indomptée*
Repouſſoit de Nemours la troupe *épouvantée.*

Ces huit vers ſont dans une demi-page, & le bout-rimé de *rapide* & d'*intrépide* revient plus de cinquante fois dans le Poëme.

Jadis de Médicis l'audace *curieuſe*
Chercha de ces ſecrets la ſcience *odieuſe*,
Approfondit long-tems cet art *ſurnaturel*,
Si ſouvent chimérique & toujours *criminel.*
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple *imbécile*;
Des vices de la Cour imitateur *ſervile*....
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte *obſcure*,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée *impure.*

Ces huit bouts-rimés viennent à la file l'un de l'autre.

Il court, il apperçoit, dans un déſordre *extrême*;
Les Soldats de Valois & ceux de Bourbon *même.*

Ce bout-rimé eſt encore répété une trentaine de fois.

Du faîte cependant de ce mur formidable ;
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple *innombrable*.
Louis, du haut des Cieux, dans ce danger *terrible*,
Donne au Héros qu'il aime une force *invincible*.
Mon frère, lui dit-elle, où ſont *tes traits terribles* ?
Pour qui réſerves-tu *tes fléches invincibles* ?
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme, en naiſſant, ſa beauté *naturelle*.
Mais cette pudeur douce, innocente, *enfantine* ;
Qui colore le front d'une rougeur *divine*.
Mornay toujours ſévère, & *toujours inflexible*,
Entraîne cependant *ſon maître trop ſenſible*.
Là d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fièrement ce langage *intrépide*.
C'eſt là qu'il faut porter *une fureur heureuſe* ;
Je connois des François la fougue *impétueuſe*.

Ces quatre rimes en épithètes ſe ſuivent. Si je ne craignois d'être trop long, je citerois encore une douzaine de vers de ſuite du dixième Chant, qui riment en foibles épithètes ; mais en voilà bien aſſez ; on peut facilement ſe donner la ſatisfaction d'en voir un plus grand nombre, ſi on le deſire. Il ne faut pas s'imaginer que nos bons Poëtes ſe ſoient aban-

donnés à cette malheureuſe facilité de remplir la fin de leurs vers d'épithètes languiſſantes & ſacrifiées à la rime. Quand ils ſe trouvent forcés de rimer en épithètes, ils ont un ſoin particulier que cette épithète ſoit belle, neuve, & ajoute de l'éclat ou de l'harmonie à leurs vers, bien loin de ne les planter froidement au bout de la ligne, que pour remplir une place vuide. Voyez Deſpréaux:

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Ces épithètes ſont auſſi heureuſes pour exprimer la penſée du Poëte, que pour donner à ſes vers l'harmonie qui leur eſt propre.

Mais la nuit auſſi-tôt, de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes.

Les campagnes vineuſes ſont une expreſſion auſſi riche, auſſi neuve que juſte, & l'on ne ſent point là le beſoin de la rime.

Le Prélat & ſa troupe, à pas tumultueux,
Deſcendoient du Palais l'eſcalier tortueux.

Vous voyez comme ces épithètes ſervent à peindre la forme de l'eſcalier du Palais, & la marche turbulente de la troupe du Prélat; elles gagnent même de la force à être rejettées à la rime, parce qu'elles fixent davantage, à cette place, l'eſprit du Lecteur, ſur la peinture du Poëte. Boileau obſerve par-tout ce même art, tant un homme de génie ſait tirer avantage des difficultés mêmes où les Poëtes médiocres viennent échouer & montrer leur impuiſſance!

Je ne veux point quitter ce Chapitre des rempliſſages, ſans vous indiquer des endroits de déclamation qui tiennent beaucoup plus de place qu'ils n'en devroient occuper, & dont vous pouvez ſupprimer la plus grande partie. Ce petit ſacrifice coûtera peut-être quelque choſe à votre goût ſentencieux, mais il ne tournera qu'à l'avantage du Poëme, & au ſoulagement du Lecteur judicieux.

Dès le premier Chant, je bâille ſur cette déclamation de Rhétorique que vous avez faite au ſujet de l'Angleterre. On y apperçoit quelques beaux vers; mais le reſte eſt ſur

un

un ton si prosaïque, quoique si ampoulé, que vous ne sauriez mieux faire que de réduire cet endroit à la moitié. Quelle foiblesse sur-tout dans ce début !

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire ;
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre, où cent Héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent, &c.

Ces vers sont vuides & enflés d'épithètes qui ne disent pas grand chose. *En voyant l'Angleterre* est prosaïque, *en secret* est un remplissage ; il pouvoit bien communiquer son admiration à Mornay, & cela même auroit animé ce morceau. *L'éternel abus* est du stile familier : *sur ce sanglant théâtre, sur ce trône glissant, où cent Héros périrent, dont cent Rois descendirent* ; ces hémistiches sont trop concertés ; ils sentent l'amplification & le bout-rimé. On n'appelle pas cela un stile nourri, mais un stile bouffi. D'ailleurs *descendirent* n'exprime rien ; on ne descend pas d'une hauteur

gliſſante, on en tombe, on en eſt précipité. Je trouve encore une grande foibleſſe d'expreſſion dans ce vers qui vient enſuite, où vous dites de l'Anglois,

Qu'il ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.

Vivre en liberté ſe dit vulgairement pour toute autre choſe que pour ſignifier la liberté d'un Peuple : dire je veux vivre & mourir libre, ou bien, je veux vivre & mourir *en liberté*, c'eſt un ſens tout différent. Les ſix vers qui ſuivent ſont fort beaux, mais nous verrons ailleurs, en parlant de votre coloris, que ces vers ſont empruntés au grand Rouſſeau. Le reſte de cette déclamation, ainſi que le commencement, gagnera beaucoup à être reſſerré, car tout ce qui ſent le Rhéteur panégyriſte eſt toujours infiniment trop long dans un Poëme épique. Comparez l'entrée d'Enée dans Carthage, avec celle de votre Héros en Angleterre, & vous reconnoîtrez la diſtance qu'il y a du Poëte & du grand Peintre, au déclamateur qui diſſerte & nous donne ſes images en apophtegmes.

Je vous conſeille encore très-ſérieuſe-

ment de retrancher preſque tout votre préambule du ſecond Chant, qui fait de Henri IV un déclamateur, & je vous renvoie de nouveau à l'Enéide : voyez ſi le Héros de Virgile emploie ſoixante vers en réflexions préliminaires, en diſſertations philoſophiques : il entre tout de ſuite en matière, & ſon récit n'eſt point glacé, dès l'entrée, par un rempliſſage de ſentences & de maximes.

Votre déclamation ſatirique ſur Rome eſt auſſi de beaucoup trop longue, ſur-tout dans votre bouche. En imitant de Deſpréaux l'hiſtoire que vous faites de la Religion, vous auriez dû remarquer avec quel art Deſpréaux ne ſe charge point lui-même de faire cette hiſtoire ; c'eſt la Piété qu'il introduit, qu'il amène aux pieds de Thémis, & qui, dans ſa douleur, retrace ſon ancienne gloire, & les outrages qu'elle a ſoufferts depuis. Tel doit être l'art du Poëte épique ; mais qu'en ſon propre nom il déclame ſans fin ſur tout ce qui ſe préſente, c'eſt ſubſtituer une harangue à une action, & le Rhéteur à la place du Poëte. Vous pouvez donc, en toute ſûreté

de conſcience, retrancher la plus grande partie de ce rempliſſage déclamatoire, s'il ne vous eſt pas poſſible d'introduire quelque perſonnage naturel ou ſurnaturel, à qui ce diſcours ſatirique contre Rome convienne mieux qu'à vous, car vous ne devez être ni Juge ni Partie dans l'action que vous racontez.

N'héſitez pas non plus à ſupprimer entièrement votre diſſertation hiſtorique ſur le fanatiſme, au cinquième Chant. Si vous regrettez ce morceau, quelque foible qu'il ſoit, & qu'il vous fâche de le trouver inutile, tranſplantez-le dans votre Poëme ſur *la Loi Naturelle*, ce terrein lui conviendra mieux, il pourra y profiter.

Je ne vous parle point des déclamations élégiaques qui rempliſſent tout votre neuvième Chant. Ce Chant tout entier peut être enlevé de votre Poëme, où il ne tient à rien, & vous pouvez l'inférer dans vos Poéſies diverſes, ſous le titre d'Idylle.

Vous ne ferez pas mal non plus d'élaguer avec ſoin certains diſcours de votre Saint Louis & de votre Héros, qui parlent un peu trop étourdiment de Dieu, dans

le Ciel même ; mais j'oubliois que je vous ai déjà entretenu là-dessus dans cette Lettre. Quoi qu'il en soit, ce septième Chant fourmille de déclamations qui sentent un peu trop fort le jeune Encyclopédiste ; retranchez sans pitié, Monsieur, retranchez ces *juvenilia*, & vous ferez justice.

Voici d'autres remplissages particuliers, qui n'attendent que la serpe de la critique ; n'ayez pas peur qu'on vous dise à cette occasion,

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

Vous allez voir qu'il n'y auroit aucun dommage à perdre des vers aussi inutiles que ceux-ci.

Après avoir dit au Chant septième,

Tous les jours des humains, comptés avant les tems ;
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.

Convenez qu'on peut bien se passer de ces quatre autres vers prosaïques & traînans, qui affoiblissent le trait précédent, & qui surchargent l'attention :

Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance;
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance;
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

J'apperçois dans la même page huit autres vers qu'il n'eſt pas moins néceſſaire de retrancher. Saint Louis parle de la Grace, & dit à Bourbon :

C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.

Ce dernier vers a été critiqué à cauſe de cette répétition du verbe *doit* & de celle de *brûler*, d'*embraſer*, qui ont tout l'air d'un rempliſſage. Il eſt bon de remarquer que ſi Saint Louis étoit animé de quelque paſſion, cette répétition deviendroit une beauté, comme en ce vers de Racine, lorſqu'Agamemnon dit à Achille,

. . . . Tout, ſi je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler ſous vos loix.

On voit là un homme orgueilleux & jaloux de ſon autorité, qui inſiſte avec chaleur

ſur l'outrage qui lui eſt le plus ſenſible. La répétition de Saint Louis n'eſt qu'une copie déplacée de ce beau trait de caractère ſi convenable au ſuperbe Agamemnon. Mais paſſons aux vers qui ſuivent :

Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître ;
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de foibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranche, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Que de raiſons, ou plutôt que de fautes doivent vous engager à ſupprimer ces vers ! Il eſt aſſez inutile que Saint Louis empêche Bourbon de courir au-devant de la Grace, en le prévenant qu'il ne peut en hâter les momens. C'eſt, pour ainſi dire, l'autoriſer dans ſon indifférence pour Dieu. Il eſt faux que ces *heureux tems ſoient encore loin*, puiſque du ſeptième au dixième Chant il n'y a qu'une bataille & une jouiſſance. Cette jouiſſance eſt ſans doute une

foibleſſe honteuſe ; mais on ne voit pas que Henri en éprouve autant que ſemble l'annoncer Saint Louis par ſon exclamation emphatique ; & *les routes trompeuſes* ne ſemblent être là que comme un bout-rimé. Enfin on ne conçoit pas comment vous avez pu faire un hémiſtiche trop court d'une ſyllabe, car *retranche ô mon Dieu* n'a pas la meſure qu'il lui faut, à moins qu'on n'aſpire le dernier *e* du verbe devant l'interjection *ô*, ou qu'on ajoute une *s* à l'impératif *retranche* ; mais l'un ou l'autre n'eſt pas moins contraire aux premiers élémens de notre Langue. Il n'y a rien de ſi facile que d'ôter toutes ces fautes, c'eſt de rayer ces huit vers qui ne ſervent abſolument à rien.

Il y auroit encore quelque courage de votre part à effacer quatre vers du même Chant, qui ne ſont pas de la même couleur que ceux qui les précèdent & qui les ſuivent ; ils ont un air de prétention ſcientifique qui viſe un peu à la pédanterie. Les voici :

Ces Aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,

S'attirent dans leur cours & s'évitent ſans ceſſe,
Et ſervant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

Ces vers ont un air algébrique dont la Poéſie épique ne s'accommode nullement. Elle doit choiſir dans un ſyſtême philoſophique les grandes idées qui prêtent au ſublime, ou qui ſont ſuſceptibles de magnifiques images, & rejetter ces détails ſecs & ingrats, ces guenilles géométriques qui lui donnent une figure ſcholaſtique & ſauvage.

Il ſeroit encore très-à-propos d'abréger de huit vers, à la page ſuivante, la déclamation de jeune homme que fait Henri IV, ſur la Providence & ſur la Loi naturelle. Nous avons reconnu ailleurs combien cette déclamation étoit déplacée & ridicule dans la ſituation miraculeuſe où ſe trouve le Héros.

Au dixième Chant vous pouvez ſupprimer, avec la même facilité, cette déclamation languiſſante qui affoiblit la nobleſſe des vers précédens, & dans laquelle on ne voit pas un ſeul vers que l'Epopée ait à regretter.

Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout Peuple eut ſes Tyrans;
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des Rois en d'innocentes mains.

Reliſez cet endroit, je vous prie, & vous ſentirez que ces huit vers allongent ennuyeuſement le morceau auquel ils ſont attachés.

Il y a même des occaſions où l'on doit ſacrifier des vers, quelque beaux qu'ils puiſſent être, à la rapidité du récit, & à la crainte d'étouffer la narration ſous des réflexions trop longues. C'eſt en cela principalement que conſiſte le goût d'un Poëte qui ambitionne moins de montrer de l'eſprit que du jugement. Ce ſeroit une grande tâche que de vous indiquer tous les endroits de la Henriade qui ſont défectueux en cela. J'ai déjà eu l'occaſion de vous en faire voir pluſieurs exemples; je vais vous en apporter encore deux, par où je finirai

tout ce qui concerne vos remplissages.

Soudain Potier se lève & demande Audience ;
La rigide vertu faisoit son éloquence :
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vu, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.

Les réflexions des quatre derniers vers appesantissent cette narration, ils ne disent rien de plus que les quatre premiers, & ils répètent la même pensée. *Leur montrer la justice avec impunité* n'ajoute rien à *Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.* Il y a de plus une contradiction avec ce qu'on a vu à la fin du quatrième Chant, car Potier a été mené en prison avec les autres Sénateurs, & ce n'est pas là le cas de dire qu'il *montroit la justice avec impunité.* Par le retranchement de ces quatre vers, vous vous seriez sauvé de cette mépriſe ; vous n'auriez pas mis huit vers en rimes redoublées, ce qui est désagréable

dans les vers héroïques, &, ce qui eſt plus important, votre récit eût marché moins peſamment, en paſſant vîte, après une courte réflexion, à la comparaiſon qui ſuit, & qui eſt une des plus belles de votre Poëme. Réfléchiſſez-y, & voyez ſi je n'ai pas raiſon.

L'autre endroit eſt à la page ſuivante:

Bourbon n'employoit point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeoient point ces rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.

Ces derniers vers ſont une redondance de maximes qui marquent trop d'affectation. Les quatre premiers vers ſuffiſoient, en corrigeant *au dernier Roi*, qui eſt trop proſaïque. Il n'y a pas d'ailleurs une grande vérité dans cette dernière réflexion; on ne voit pas comment *la vanité des Grands peut triompher de la mort, malgré l'injure*

des tems & du ſort, puiſque *l'injure des tems & du ſort* ne peut que détruire ces mauſolées ; ainſi, l'avant-dernier vers eſt à la fois une cheville & une contradiction. la Poéſie épique ſe ſeroit beaucoup mieux accommodée de la deſcription d'une pompe funèbre, que de ces réflexions sèches avec leſquelles on peut ſe diſpenſer de peindre quoi que ce ſoit ; car on peut faire de la morale ſur tout, & alors on ne fera de la Poéſie ſur rien. On fera de belles déclamations contre la guerre, & l'on ne fera point de belles deſcriptions de combats. Quand on lit un Poëme épique, on ne veut pas entendre un Sermon. Quand on veut lire de belles réflexions morales ſur la vanité des Grands & des mauſolées, on ne va pas les chercher dans un Poëme épique ; on ouvre une Oraiſon funèbre de Boſſuet, & l'on ſent combien les réflexions de la Henriade ſont froides, malgré leur brillant, auprès du ſublime des idées & de l'expreſſion pleine de feu du divin Boſſuet. Voyez ſi l'Orateur n'eſt pas plus magnifique, & infiniment plus grand Peintre que le Poëte, en nous diſant les mêmes choſes.

« Venez, Princes & Princeſſes, nobles » rejettons de tant de Rois, lumières de la » France, mais aujourd'hui obſcurcies & » couvertes de votre douleur comme d'un » nuage, venez voir le peu qui nous reſte » d'une ſi auguſte naiſſance, de tant de » grandeur, de tant de gloire. Jettez les » yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'ont » pu faire la magnificence & la piété pour » honorer un Héros : des titres, des inſ- » criptions, vaines marques de ce qui n'eſt » plus, des figures qui ſemblent pleurer » autour d'un tombeau, & des fragiles » images d'une douleur que le tems em- » porte avec tout le reſte, des colonnes » qui ſemblent vouloir porter juſqu'au Ciel » le magnifique témoignage de notre néant, » & rien enfin ne manque à tous ces hon- » neurs, que celui à qui on les rend ».

Je me hâte de venir à un défaut des plus importans de la Henriade, & des plus oppoſés au génie de l'Epopée ; je veux parler du ton ſatirique qui règne en pluſieurs endroits de votre Poëme. Vous ſavez, Monſieur, que le grand Rouſſeau vous donna là-deſſus un excellent avis, quand

vous lui confiâtes votre ouvrage ; il vous conseilla d'y corriger les déclamations satiriques & passionnées où vous vous emportez à tout propos contre l'Eglise Romaine, le Pape, les Prêtres séculiers & réguliers, & enfin contre les Gouverneurs ecclésiastiques & politiques, vous priant de songer qu'un Poëme épique ne doit pas être traité comme une satire, & que c'est le stile de Virgile qu'on s'y doit proposer pour modèle, & non celui de Juvénal. Ce conseil étoit plein de raison & de goût, mais vous en avez fait si peu de cas, que c'est principalement pour augmenter ce défaut que vous avez fait différentes additions à la Henriade, depuis l'édition où elle avoit paru sous le titre de *la Ligue*. Peut-être avez-vous pensé que, dans l'état de langueur & de sécheresse où est ce Poëme, vous en ôteriez le sel qui pouvoit le soutenir quelque tems, si vous en retranchiez les traits de satire que vous y avez prodigués, & je vous avouerai qu'en cela vous n'avez pas eu tort ; car sans vos satires contre l'Eglise & ses Ministres, ressource merveilleuse pour réveil-

ler les esprits de nôtre siècle, votre Poëme auroit eu peine à combattre l'assoupissement de vos Lecteurs.

Mais ce défaut n'en est pas moins grand pour les esprits judicieux qui sont médiocrement réveillés par ces déclamations usées, & qui ne peuvent souffrir de voir confondre deux genres aussi étrangers l'un à l'autre, que la satire & l'Epopée. Je ne veux point dire par-là que le Poëme épique rejette absolument certaines parties du genre satirique, telles que l'ironie, les railleries piquantes, & les invectives passionnées; mais voici la différence qu'on doit mettre dans l'art de les employer en l'un ou l'autre genre. Le Poëte satirique peut user directement de toutes ces armes que la vérité & la haine du vice lui mettent entre les mains, parce qu'il se montre d'abord animé d'une passion courageuse, qui est de venger la vertu & d'attaquer les méchans. Le Poëte épique, au contraire, se présente comme un homme inspiré par une Divinité qui lui découvre tout ce qui s'est passé dans les Cieux & sur la terre, pour la conduite d'une telle action; il raconte

&

& ne juge point ; il ne ſe paſſionne pas de lui-même, mais il peint les paſſions de ſes perſonnages. Il ne viendra pas en ſon nom lacher des invectives, des ironies & des déclamations, au milieu d'une action dont il ne doit être que le témoin & le fidele narrateur ; parce qu'on n'ajoutera plus de foi à ce qu'il raconte, ſi on le voit ſe paſſionner à tout propos contre les uns & les autres, & vouloir jouer un perſonnage dans ſon récit ; mais il peut & il doit, en repréſentant les paſſions de ſes Héros, leur faire dire ce qui convient naturellement à des hommes paſſionnés. Ce ſera dans leurs diſcours qu'il mettra, ſi l'occaſion le demande, de l'ironie, des traits piquans & ſatiriques, & des invectives mordantes. Tel eſt l'art d'Homère & de Virgile, qu'on n'entend jamais d'eux-mêmes ſatiriſer ſur quoi que ce ſoit, mais qui abandonnent à la paſſion de leurs perſonnages, les traits de la plus fine raillerie, & de l'ironie la plus amère. Leurs Poëmes, & ſur-tout ceux du Poëte Grec, offrent un grand nombre d'exemples de cette ſorte de beautés, qui eſt auſſi néceſſaire

pour piquer notre attention, que pour peindre fidèlement les passions & la nature.

Vous voyez donc, Monsieur, combien vous avez choqué & renversé cet art fondé sur la raison & les convenances, en vous présentant vous-même dans la Henriade comme un déclamateur satirique, en vous passionnant mal-à-propos, & en laissant muette la passion de vos Héros, en cela comme en tout le reste; car si vous leur aviez fait dire convenablement la plupart des choses que vous dites de vous-même, ce qui est un défaut impardonnable seroit devenu une beauté plus ou moins grande, selon la manière que vous l'auriez traitée.

Il seroit trop long de rapporter tous les endroits de la Henriade qui sont sur le ton satirique. Nous les avons suffisamment indiqués dans les réflexions précédentes; il n'est point de Lecteurs à qui ces endroits puissent échapper, & il suffit d'ajouter que, dans la foule de vos portraits, il y en a un grand nombre qui sont du genre de la satire.

Le Poëte héroïque peut fort bien faire un portrait satirique, mais ce ne doit point

être avec le ſtile ni le ton du Poëte ſatirique. Il faut que le trait de ſatire ſoit dans le fonds des choſes, ſans rien ôter à l'expreſſion, de cette nobleſſe & de cette grandeur inſéparables de la Poéſie héroïque. Tel eſt ce portrait qu'on voit de Bajazet :

L'imbécile Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Chaque mot, dans ces vers, eſt un nouveau trait du mépris le plus amer pour l'imbécile Ibrahim ; mais aucun ne ſort de la majeſté du ſtile tragique. Cet art d'approprier les couleurs ſelon les genres, n'eſt pas auſſi-bien obſervé dans ce portrait du frère de Joyeuſe :

Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiècle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.

Ce ton ſautillant & antithétique eſt tout-

à-fait contraire au ton majeſtueux de l'Epopée. C'eſt préciſément celui de la ſatire, auſſi reſſemble-t-il beaucoup au ſtile que Deſpréaux emploie dans la ſatire huitième, pour dire les mêmes choſes de l'homme en général:

Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir;
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent; il tombe au moindre choc;
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.

Il eſt donc facile de reconnoître dans votre Poëme, les vers dont la couleur tranche abſolument vers le ſtile ſatirique, & fait une diſparate choquante avec celui d'une narration noble & ſérieuſe. Tels ſont ceux-ci & tous ceux qui leur reſſemblent:

Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.

Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler ſes crimes;
Mais l'art de ménager le reſte des humains,
Eſt, ſur-tout aujourd'hui, la vertu des Romains.
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu ſervir.
Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques.
Moins faits pour diſputer que formés pour la guerre,
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophète.
Leurs libérales mains ouvroient déjà les Cieux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

On croiroit que ces vers ſont pris de vos Epîtres ſatiriques, plutôt que d'un Poëme héroïque; mais en revanche on trouve dans vos Epîtres des vers qu'on croiroit être tirés de la Henriade, tant vous avez confondu tous les genres, tous les ſtiles, toutes les couleurs! mais je me rappelle encore deux ou trois endroits de votre Poëme, qui ſont ſi bien du ſtile de la ſatire, qu'ils

ont parfaitement le tour du ſtile ſatirique de Deſpréaux.

Plus cruels que la guerre, & la mort, & la faim.

Cette tournure eſt bien dans le même genre que celle-ci :

Que Jacquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A cauſé plus de maux que la guerre & la peſte.

Deſpréaux a fort bien pu dire dans une Epître,

Et, ne trompant jamais, n'étoient jamais trompés ;

mais dans un Poëme épique il n'eût pas dit, comme vous,

O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs !

il auroit laiſſé cette antithèſe au P. Lemoine, qui vous avoit prévenu par ce vers de mauvais gout :

Là l'Etranger trompeur, & les Français trompés.

Votre main étoit ſi peu formée à manier la

lyre d'Homère, que, dès le commencement de votre narration, vous tombez dans le ſtile & dans les tournures familières à la ſatire.

Valois régnoit encore. . . . .
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnoit plus.

Vous conviendrez que ce ton convenoit mieux à Boileau, quand il dit, dans ſa ſatire-première,

Saint-Amand n'eut du Ciel que ſa veine en partage...
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.

Si vous avez la curioſité de faire pluſieurs comparaiſons ſemblables, feuilletez votre Poëme, & vous en aurez de fréquentes occaſions.

Une Reine qui voudroit ſoutenir la majeſté de ſon rang, & en même tems la rendre aimable, éviteroit également une baſſe familiarité, & une hauteur outrée dans ſes manières; de même l'Epopée, cette Reine en Poéſie, doit s'éloigner avec le même ſoin, du ton proſaïque & du ton ampoulé. Son caractère, ſon génie eſt

d'être ſimple ſans baſſeſſe, & grande, magnifique même, ſans exagération, ſans emphaſe. Rien de plus difficile à fuir que ces deux excès, pour quiconque n'a pas autant de goût que de ſublimité dans l'eſprit. Mais il n'eſt guère poſſible de donner des règles particulières là deſſus : elles ſeroient trop inutiles à celui qui n'en verroit pas la ſource dans la nature, & qui ne ſentiroit pas en lui-même le talent de les pratiquer. Tout ce qu'on peut faire de mieux eſt de donner des exemples de ces deux défauts. Savoir ce qu'on doit éviter eſt le premier degré pour parvenir à ſavoir ce qu'on doit faire. Nous allons tirer ces exemples de la Henriade.

Exemples du ſtile proſaïque.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte étoit inébranlable, &c.
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Eliſabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement

Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule.
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe.
Guiſe, auprès d'Orléans, mourut aſſaſſiné.
On avoit maſſacré mes plus chers domeſtiques.
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance;
Héritier après lui du trône de la France.
Que dis-je? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats.
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas, &c.
Mornay, qui précédoit le retour de ſon maître.
Contemple les effets de la guerre civile.
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Mourut ſur l'échafaud pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Ils avoient confirmé, par leurs décrets honteux,

Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands évènemens.
Sous un nom ſuppoſé vint près d'elle ſe rendre.
Le Spectateur ſurpris & ne pouvant le croire.
Mais le faux zèle, hélas!
Enſeigne à tout ſouffrir comme à tout haſarder.
D'un ramas d'Etrangers la ville étoit remplie.
Le Roi, qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſoit pour lui.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit.
&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

J'ai parcouru très-rapidement la Henriade pour y prendre ces exemples. Un examen plus attentif en rempliroit trop de pages, &, pour m'exprimer en vers faits à votre manière,

De ce ſtile rampant qu'on nomme Poéſie,
Je ne vous ai cité que la moindre partie.

Ceux qui connoiſſent juſqu'où s'étendent les barrières qui ſéparent les vers de la proſe, ſelon les genres que l'on traite,

verront aiſément combien il y a de proſe rimée dans la Henriade ; mais ceux qui penſent comme vous, que les vers, pour être bons, doivent avoir toute l'exactitude de la proſe, croiront les vers de votre Poëme fort bons, en n'y trouvant qu'une proſe très-exacte. Il ſeroit trop long de faire voir ici en quoi le ſtile poétique diffère du proſaïque, & quelles ſont les nuances qui les diſtinguent, indépendamment de la rime & de la meſure. Ce ſeroit le ſujet d'une diſſertation un peu étendue & fort intéreſſante. Nous pouvons dire en général, que le Poëte, & ſur-tout le Poëte épique, doit éviter le plus qu'il peut, les tournures & les locutions les plus ordinaires à la proſe, ſans, pour cela, s'éloigner d'une certaine ſimplicité de ſtile. Rien n'eſt plus choquant que d'entendre un homme qui ſe dit inſpiré, & qui monte ſa voix à une meſure cadencée toute différente du langage ordinaire, s'exprimer néanmoins d'une façon vulgaire & proſaïque. Tous ces apprêts ne rendent que plus ſenſible la baſſeſſe de ſon ſtile, & l'on aime beaucoup mieux une ſimple proſe, que de la proſe rimée.

Il faut voir comment un véritable Poëte fait trouver un langage tout autre que celui du vulgaire, & cependant naturel, pour parler des choſes les plus familières. En ouvrant le Lutrin, je m'arrête ſur un endroit où Deſpréaux avoit à exprimer que ce n'eſt pas une petite entrepriſe de vouloir réveiller des Chanoines. Il eſt très-facile de dire en proſe, qu'on auroit beau crier & les appeller, on ne pourroit s'en faire entendre, ni les arracher de leur lit; mais il eſt très-difficile de rendre cette idée d'une manière auſſi heureuſe que Deſpréaux l'a rendue, en s'abſtenant de toute locution baſſe & vulgaire, & en ornant le fonds de la penſée, qui eſt commun à la proſe comme à la poéſie, de détails & d'expreſſions toutes poétiques, & qui n'ont rien de commun avec le langage ordinaire de la proſe.

Hé Seigneur! quand nos voix pourroient du fond
des rues,
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets, autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,

Et pénétrer des lits au bruit inacceſſibles,
Penſez-vous, au moment que les ombres paiſibles,
A ces lits enchanteurs ont ſu les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puiſſe arracher ?

Tâchez de réduire ces vers en proſe, non ſeulement vous y retrouverez toujours *disjecti membra Poëtæ* ; mais vous ſentirez que la proſe ſera gênée & étonnée de ce ſtile ſi oppoſé aux tournures du ſtile proſaïque. Cependant ces expreſſions, qui paroîtroient un peu recherchées, ſi vous les dépouilliez de la meſure & de l'harmonie, ſont ſi bien diſtribuées & rangées à la place qui leur convient par l'artifice du vers, & ſi bien ſoutenues par cette meſure harmonieuſe, qu'elles charment également l'oreille & l'eſprit, & deviennent auſſi naturelles qu'élégantes & poétiques.

Huit vers plus bas, le même Poëte exprime encore une idée très-commune d'une manière fort élégante. Il avoit à tourner en vers cette phraſe proſaïque, *prenons la creſſelle du Jeudi-Saint.* Par une heureuſe tranſpoſition, & par une épithète pittoreſque il vient à bout de donner à

cette phraſe triviale, une couleur tout-à-fait poétique :

Prenons du Saint-Jeudi la bruyante creſſelle.

La proſe ne prendroit pas la liberté de faire une tranſpoſition pareille, *du Saint-Jeudi*; elle n'eſt permiſe qu'à la Poéſie, qui ſe diſtingue par-là du langage vulgaire. Il y auroit mille exemples pareils à tirer de Deſpréaux & de nos autres bons Poëtes, pour marquer les différences que la Poéſie doit mettre entre ſon langage & celui de la proſe, mais on en trouveroit peu dans la Henriade.

Le ſtile ampoulé eſt un autre excès non moins vicieux que le ſtile proſaïque; le vice n'en eſt pas ſi aiſément reconnu ni ſenti par la plupart des Lecteurs, parce qu'il tient en quelque ſorte à une bonne qualité, qui eſt l'élévation de ſtile, & qu'il faut avoir un goût bien naturel, & en même tems bien exercé, pour diſcerner d'abord ſi un ſentiment & une penſée ne ſont pas pouſſés au-delà de leur véritable borne, par une expreſſion exagérée; mais le ſtile proſaïque venant de la foibleſſe du génie,

il eſt plus aiſé d'appercevoir ce défaut, pour peu qu'on ait lu de bons vers, parce qu'on ſent bien que des vers proſaïques n'ont ni la force ni la nobleſſe qu'on trouve dans une belle Poéſie. Il reſte à expliquer comment un Ecrivain qui tombe dans le ſtile proſaïque, faute d'élévation & de vigueur dans l'eſprit, peut ſe jetter dans le ſtile ampoulé. Cela paroît contradictoire au premier coup-d'œil, & rien n'eſt cependant plus ordinaire. Les Ecrivains qui n'ont pas aſſez de génie & de goût pour ſe tenir dans ce juſte milieu, également éloigné de la foibleſſe & de l'exagération, après avoir été entraînés par leur médiocrité dans la baſſeſſe du ſtile, veulent quelquefois ſortir de cette médiocrité pour s'élever au grand & au ſublime; ils s'efforcent & ſe battent les flancs pour prendre l'eſſor, &, dans la crainte de ne pas atteindre au but qu'ils ne voient pas, ils le paſſent & vont au-delà. C'eſt ainſi que Lucain, Stace & Claudien, qui ſont ſouvent très-proſaïques, ſont auſſi fort ampoulés. Lucain, qui eſt un peu plus ſublime que les deux autres, eſt auſſi moins

proſaïque. Il eſt juſte de convenir que la Henriade, qui fourmille d'exemples du ſtile médiocre & proſaïque, en fournit beaucoup moins du ſtile ampoulé.

Les vers ampoulés de la Henriade viennent preſque toujours à la ſuite de vers médiocres, & ſe trouvent ſouvent à la fin d'un diſcours ou d'une tirade, parce qu'il eſt naturel de vouloir finir un morceau par un vers ou deux qui frappent l'eſprit du Lecteur, & qui faſſent oublier la foibleſſe de ceux qui précèdent; mais comme il eſt difficile de paſſer ſi promptement du médiocre ou du tempéré au grand & à l'énergique, il arrive preſque toujours que ces vers impoſans dont on finit une tirade pour attirer les applaudiſſemens, & qui ne ſont pas animés par une chaleur progreſſive, répandue dans le diſcours entier, ſont faits avec un enthouſiaſme forcé, & ſont pouſſés dans l'exagération du ſtile emphatique & ampoulé.

Le diſcours du vieux Prophète à Bourbon, au premier Chant, eſt terminé de cette manière. Après lui avoir dit *qu'un*

cœur

cœur droit peut eſpérer en Dieu, ce qui n'auroit pas fait une chûte brillante, ce vieillard reprend cette penſée avec l'emphaſe d'un jeune homme, & dit à Bourbon, qui vient de parler de Dieu avec beaucoup de légèreté, ne croyant pas même que Dieu exige aucune eſpèce de culte,

Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Cela n'eſt-il pas extravagant dans la bouche d'un ſaint vieillard, pénétré de la grandeur de Dieu, devant laquelle s'anéantiſſent toutes les grandeurs de la terre, de flatter d'une manière auſſi outrée un Roi incrédule, & de lui dire qu'il reſſemble à Dieu? Il y a autant de folie que d'emphaſe dans ce ſtile.

Le contraſte du ſtile foible ou médiocre & du ſtile ampoulé eſt très-ſenſible à la fin du ſecond Chant: Bourbon fait cette réflexion ſenſée, mais de ſang-froid:

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.

Puis il ajoute ce vers commun & peu échauffé,

Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi.

Mais tout-à-coup, parce qu'il faut finir un Chant par deux vers plus ronflans que les autres, il ſort de ce ſtile tempéré ſans aucune préparation, & ſe jette, par une convulſion ſubite, dans l'extrême emphaſe du diſcours; car quelle bouche ne faut-il pas ouvrir pour prononcer ces deux vers!

Et des fleuves françois les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

Ce n'eſt pas que cette image en elle-même ſoit trop forte pour la Poéſie épique, au contraire, elle pourroit l'être bien davantage ſans être choquante, ſi elle étoit préparée & amenée par d'autres images de même couleur & de même force; mais après une maxime & un vers aſſez froid, ce ton faſtueux eſt trop diſparate, & devient emphaſe. Ce vers de Racine

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

eſt ſans aucune comparaiſon bien plus fort que ceux dont nous parlons; cependant il n'eſt point dans le ſtile exagéré ni ampoulé;

bien loin de trancher avec les vers qui le précèdent, il en naît naturellement; c'eſt une image entière fondue avec les mêmes couleurs, & animée de la même chaleur. La nuance eſt ſeulement plus forte pour le dernier trait, mais elle eſt graduée; & le Poëte s'élève juſqu'au dernier degré de la force & du ſublime, par une gradation pleine de génie & de goût.

On peut donc être ampoulé en employant ſans préparation, les mêmes expreſſions d'un Auteur qui ne l'eſt point, quoiqu'il ſoit plus énergique. Ce qui augmente l'emphaſe des deux vers de la Henriade, ce ſont ces deux longues épithètes, placées au bout des vers comme deux échaſſes, & qui ne tiennent chacune qu'à un mot d'une ſyllabe, *les eaux enſanglantées*, aux *mers épouvantées*. Deux épithètes ſi allongées, pour deux mots ſi courts, & placés ſimmétriquement à la rime, ont un air giganteſquement ridicule. Ces deux vers ſont dans le goût de ceux dont Boileau ſe moquoit ſi fort dans Chapelain, & ils ſont ſi bien du même goût, qu'ils ſemblent

pris ou imités de ceux-ci de la Pucelle ; au troisième Livre :

De tant de corps meurtris la Loire enſanglantée,
Aux maritimes flots courut épouvantée.

Le début du quatrième Chant de la Henriade eſt parfaitement dans le ſtile ampoulé ; quand on a vu Eliſabeth & Bourbon s'entretenir en antithèſes, faire des portraits ſatiriques du Pape, du Roi d'Eſpagne, de Valois, &c. & qu'il ne s'agit que d'obtenir un ſecours de mille Anglois, on eſt bien ſurpris de lire ces quatre vers :

Tandis que, pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſoient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde, &c.

A-t-on rien vu dans les Chants précédens qui annonce qu'*ils épuiſoient la ſcience profonde de régir le monde* ? Toute leur politique ſe borne à médire de Philippe & de la Cour de Rome, & il n'y a ni ſcience, ni profondeur dans tout cela. Cette em-

phaſe eſt donc déplacée & ſent le jeune homme.

Il y a auſſi une exagération trop outrée dans cette peinture de la mort de Charles IX :

Son ſang, à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang françois par ſon ordre verſé.

L'image du premier vers, qui conviendroit à un homme qui auroit reçu une grande bleſſure, ne convient pas ici où il s'agit de peindre le ſang qui coule par les pores, non point *à gros bouillons*, car cela eſt impoſſible. Il eſt vrai que ce genre de mort n'étoit pas facile à peindre ; mais vous en avez donné, Monſieur, une image fauſſe à force d'être exagérée.

Voici de nouveaux exemples du ſtile ampoulé :

Les vaiſſeaux ſous leurs mains, *fiers Souverains des ondes.*

Ce ne ſont point les vaiſſeaux, mais les vents, qui ſont les *fiers Souverains des ondes* ; cela eſt d'autant plus déplacé,

que ces vaisseaux, *fiers Souverains des ondes*, sont battus un moment après par les vents, la tempête & les ondes.

Il m'instruisoit d'exemple au grand art des Héros.

Ce vers est trop emphatique dans la bouche de Henri IV. Un Roi & un Héros ne s'expriment point comme un jeune Rhéteur.

Semblable à ce Héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux *pour prix de leur blasphême*.

Ce dernier vers est faux par exagération. Moïse ne nourrit point les Hébreux *pour les récompenser de leur blasphême*. Cette idée est presque folle.

Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

Cette pensée est outrée. Le bruit des canons n'est point impuissant, malgré l'art qu'on leur oppose; & *cent foudres d'airain* n'ont jamais fait rire personne. Cette idée est mieux placée quand Racine nous fait voir Athalie qui vient avec une armée

nombreuſe, inveſtir le Temple dont Joad eſt le Grand-Prêtre.

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.

Voyez comme, avec le même tour, & preſque les mêmes expreſſions, l'un eſt outré, l'autre eſt naturel.

L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois,
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.

Saint Louis ne doit pas dire que l'Eſpagne vient demander *à genoux* des Rois à la France. Cela n'eſt ni vrai ni modeſte de la part d'un Saint. Cette emphaſe reſſort encore davantage par le ton proſaïque de l'hémiſtiche ſuivant, *c'eſt un de nos neveux*. On ne parle point ainſi en vers :

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle.

Ce n'eſt point au moment que Henri s'oublie avec tant de honte pour une amourette de garniſon, qu'il convient de parler de ſa *valeur immortelle* ; non ſeulement

cette épithète eſt alors emphatique ; mais elle eſt ridicule.

. . . . . Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.

Il y a plus de galimathias que d'emphaſe dans ces vers. On ne ſait ce que c'eſt qu'*un bruit qui augmente la terreur d'un ſilence.* Nous aurions bien encore pluſieurs vers ampoulés à citer en exemple, ſi nous ne voulions laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur. D'ailleurs un Critique doit en dire aſſez pour être utile, s'il le peut ; mais il ne doit pas trop s'appeſantir, de peur de marquer de la haine & de l'acharnement.

Indépendamment du ſtile proſaïque qui déshonore toute eſpèce de Poéſie, le Poëme épique ne rejette pas moins le ſtile foible & médiocre. Je ne veux pas dire que dans un Poëme tout doive être de la même force, ni de la même élévation ; cela même ſeroit un défaut, & produiroit une monotonie fatigante ; car l'eſprit ne peut pas ſoutenir continuellement cette tenſion extraordinaire que cauſe en lui le ſenti-

ment de l'admiration ; il ſe relâche bientôt, &, ſi on ne le réveilloit par d'autres ſentimens, il s'endormiroit en admirant. Au reſte, ce défaut eſt le plus rare de tous ; on ſent bien pourquoi ; la raiſon en eſt fondée ſur la foibleſſe même de l'eſprit humain qui ne ſauroit être toujours élevé ni ſublime. Un Auteur toujours ſublime, s'il pouvoit exiſter, ennuyeroit les hommes, mais il feroit le plaiſir des Anges.

Le Poëte épique doit donc deſcendre ſouvent de ſon élévation, en évitant de tomber dans la médiocrité & la foibleſſe du ſtile. Le milieu qu'il doit tenir eſt une ſimplicité noble, élégante & fleurie : cette ſimplicité ſe varie ſelon les ſujets qu'il traite. Elle eſt ſur-tout eſſentielle dans les ſentimens doux, agréables & tendres ; mais elle n'eſt pas la même que dans les ſentimens graves & ſévères. Il y a des nuances qui la font paſſer, ſelon l'occaſion, à plus ou moins de force ou de nobleſſe. Il n'y a que le génie & le goût qui puiſſe appercevoir & ſentir ces nuances ; mais le défaut de goût & de génie fait qu'on ſe

précipite à chaque instant de ce milieu glissant & difficile à tenir dans la foiblesse & la médiocrité. Nous nous fatiguerions à relever le quart seulement des exemples que la Henriade nous fourniroit de ce défaut. Nous en avons développé la plus importante partie dans la Lettre précédente, où nous avons amplement détaillé les beautés de toute espèce qui manquent à ce Poëme ; nous aurons encore occasion de traiter ce sujet, en parlant de l'élégance du stile ; nous nous contenterons donc, pour le moment, de cinq ou six exemples de ce stile médiocre, qui, par malheur, est le caractère presque général du stile de la Henriade.

Le début du huitième Chant est un modèle de stile médiocre :

Des Etats dans Paris la confuse assemblée
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine ;
Et, n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé, par leur décret honteux,

Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.
Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême!
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui, &c.

Si l'on me demande pourquoi je trouve ce stile médiocre, je répondrai : c'est parce qu'il est froid & pesant ; & que rien ne va plus droit au médiocre & au pire (ce qui est presque la même chose en vers) que le pesant & le froid. Si l'on continue de me demander pourquoi je trouve ces vers froids & pesans, je vois : d'abord les vers tombent presque deux à deux, & cette uniformité est très-lourde, sur-tout dans un début. En second lieu, & c'est l'essentiel, le Poëte fait une sèche récapitulation de faits, au commencement d'un Chant, au lieu de frapper & d'animer notre attention par quelqu'action ou quelque peinture intéressante. Cette récapitulation jette une froideur mortelle sur ce début ; ensuite chaque tournure de ces vers est aussi sèche, aussi froide que le fonds même des vers. *Des Etats dans Paris* est lourd & sec ; pour

l'ouverture d'un Chant. On ne divise un Poëme en Chants, que pour reprendre haleine, & reposer l'attention; or, quand on a repris haleine, & qu'on recommence avec de nouvelles forces, on doit déployer ce qu'on a de plus harmonieux & de plus soutenu dans la voix & dans le stile. Jugez d'après cela ce début, *des Etats dans Paris, &c.* Quelle pesanteur dans ces autres tournures! *Les Ligueurs sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire, &c. Rien ne pouvoit fixer leur fureur.* Quelle froideur! Cette froideur vient de ce que vous avez accouplé deux mots qui vont aussi mal ensemble que *fixer une fureur*; il est vrai qu'il y a *leur fureur incertaine*, & que par-là vous avez peut-être voulu dire *fixer leur incertitude furieuse*, mais une *incertitude* ne peut être *furieuse*, ni une *fureur incertaine*. La fureur est souvent aveugle & toujours certaine. Elle ne flotte point; elle n'hésite ni ne délibère, car elle ne seroit plus fureur: par conséquent c'est un abus de mots que de dire *fixer leur fureur*: cet abus rend le stile vague & médiocre. Et *n'osant dégrader, ils avoient confirmé, &c.* est encore

une lourde tournure ; mais ce qu'il y a de plus froid dans ces vers, ce ſont ces chûtes traînantes & proſaïques qui les ſurchargent encore d'un poids inutile : *dont elle étoit enflée, qu'il ne tenoit pas d'eux, dont il ſe dit l'appui.* Ce ſont là des rempliſſages jettés au courant de la plume, pour le beſoin de la rime. Le ſeul vers de ce morceau qui ſorte un peu du ſtile médiocre, eſt celui-ci :

Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême,

encore ces expreſſions ne ſont-elles pas neuves, ſur-tout la dernière, qui a été répétée par tout le monde ; & la première ne paroîtra qu'une antithèſe aſſez commune auprès de ce beau vers de Sertorius à Pompée :

De pareils Lieutenans n'ont de Chefs qu'en idée.

Voici un endroit du troiſième Chant qui n'a beſoin d'aucune réflexion pour en faire ſentir l'extrême médiocrité :

Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée ;
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,

Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop foible obéit ſans murmure:
Et, lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſoit pour me perdre avec mes ennemis, &c.

Si vous voulez voir la différence qui eſt entre ce ſtile médiocre & le ſtile ſimple, ouvrez *Eſther*, & liſez le récit d'Eſther à Eliſe: tout le commencement de ce récit eſt dans le ſtile ſimple, mais vous n'y verrez rien qui ſoit foible & proſaïque:

Peut-être on t'a conté la fameuſe diſgrace
De l'altière Vaſthi dont j'occupe la place;
Lorſque le Roi, contr'elle enflammé de dépit,
La chaſſa de ſon trône ainſi que de ſon lit;
Mais il ne put ſi-tôt en bannir la penſée;
Vaſthi régna long-tems dans ſon ame offenſée.
Dans ſes nombreux Etats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Helleſpont ſes eſclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent.
Celles même du Parthe, & du Scythe indompté,
Y briguèrent le ſceptre offert à la beauté, &c.

Il n'y a dans ces vers preſque point d'inverſion ni d'expreſſion trop éclatante, mais cette ſimplicité a une certaine nobleſſe qui la ſoutient, & elle ne tombe point dans une langueur proſaïque, comme les vers de la Henriade que j'ai cités.

Nous avons aſſez dit que la foibleſſe du ſtile n'étoit jamais plus remarquable que dans les occaſions où il ne répond pas à la force ou à la grandeur de l'image qu'il a à rendre. Vous joindrez, ſi vous voulez, ce nouvel exemple à tous ceux que j'ai donnés dans la Lettre précédente :

Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut, ſur le mont Sina, conſulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ſes pieds, couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

C'eſt là rapporter sèchement un fait; ce n'eſt pas peindre. *Sur le mont Sina conſulté l'Eternel* eſt de la proſe la plus languiſſante, & c'étoit ce qui demandoit le plus de force dans l'expreſſion, pour tâcher d'atteindre à la grandeur d'une image où l'on repréſente un mortel admis à la confidence de

Dieu. C'eſt ce que le grand Corneille s'eſt efforcé d'exprimer dans des vers à Péliſſon, lorſqu'il dit que Moïſe

Sur le mont de Sina reçut la ſainte Loi,
A travers les carreaux, la terreur & l'effroi.

Cette autre comparaiſon du huitième Chant eſt auſſi du ſtile médiocre:

Il eſt comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents, & repouſſe les mers.

Le même Corneille, dans la même Pièce, avoit ainſi rendu cette comparaiſon:

Et comme un grand rocher, par l'orage inſulté,
Des flots audacieux mépriſe la fierté,
Et, ſans craindre le bruit qui gronde ſur ſa tête,
Voit briſer à ſes pieds l'effort de la tempête.

Il eſt vrai que cette comparaiſon a été ſouvent employée par les Poëtes, mais ce n'étoit pas une raiſon pour qu'elle fût traitée plus foiblement que jamais dans la Henriade.

Le neuvième Chant finit par ces ſix vers:

Mornay,

Mornay toujours ſévère & toujours inflexible
Entraînoit cependant ſon Maître trop ſenſible ;
La force & la vertu leur montrent le chemin ;
La gloire les conduit les lauriers à la main :
Et l'amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.

Le quatrième vers eſt très-bien, mais les autres n'en paroiſſent que plus médiocres. Les deux premiers ſont de la proſe la plus commune, & les deux derniers ſont d'une ſéchereſſe ſans exemple ; après avoir ſi amplement détaillé tous les triomphes de l'amour, tous ſes miracles, pendant deux cents vers, on eſt bien étonné de le voir congédier ſi sèchement en deux vers : quels vers encore ! *Que le devoir ſurmonte.* N'eſt-ce pas là une peinture bien élégante ? Puiſque vous aviez tant fait, Monſieur, que de prendre une grande partie de cette fiction dans Télémaque, il falloit auſſi, à l'exemple de Fénelon, décrire le départ de l'Amour d'une manière moins vague, avec préciſion, il eſt vrai, mais avec une préciſion pleine de graces,

car les Graces ne doivent jamais abandonner l'Amour.

« L'Amour qui vit changer ſon triomphe » en une honteuſe défaite, s'éleva au » milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & » s'envola dans le bocage d'Idalie, où » ſa cruelle mère l'attendoit. L'enfant, en- » core plus cruel, ne ſe conſola qu'en riant » avec elle de tous les maux qu'il avoit » faits ».

En parcourant votre Poëme, je remarque ſur la fin du huitième Chant un endroit qui pouvoit être fort beau, où il y a même quatre vers fort ronflans, mais accompagnés de huit autres qui ne les ſoutiennent pas, & qui ſont d'une foibleſſe d'autant plus remarquable, que la circonſtance vouloit des vers bien touchés.

Le tranquille vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce Lion qui, tout couvert de ſang,
Portoit, avec l'effroi, la mort de rang en rang;
C'eſt un Dieu bienfaiſant qui, laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.

Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité ;
Ceux à qui la lumière étoit preſque ravie
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif il étendoit ſes ſoins.

Je n'ai pas beſoin d'indiquer quels ſont les quatre vers de ce morceau qui ont de la force & de la nobleſſe : on ne ſauroit s'y tromper. On eſt fâché que les deux premiers & les ſix derniers leur reſſemblent ſi peu. Quoi de plus froid que les deux premieres lignes, qui n'ont que la rime pour ame & pour poéſie ! Quoi de plus allongé que ces trois épithètes du ſeptième vers ! Ce n'eſt pas cet entaſſement d'épithètes qui anime une image. On ne permet ces épithètes accumulées que pour peindre des prodiges qui excitent la ſurpriſe & l'admiration ; car notre eſprit, quand il eſt frappé d'admiration, eſt naturellement prodigue d'épithètes ; ici elles ne ſont qu'un rempliſſage. D'ailleurs l'image n'eſt pas aſſez diſtincte : il ſemble que vous vouliez dire que ce front eſt menaçant, terrible & ſe-

rein en même temps ; il falloit adoucir & nuancer un peu plus ces couleurs, qui paroiſſent, au premier coup-d'œil, aſſez diſparates. *La paix a mis les traits*, eſt plus que foible & proſaïque ; cela eſt auſſi froid que peu élégant. Cette image pouvoit être plus frappante & plus vive :

La paix, en eſſuyant ce front enſanglanté,
Y répand la douceur & la ſérénité.

En y rêvant un peu, il ſeroit facile de faire mieux. Les quatre derniers vers ſont beaucoup plus foibles encore. Les images en ſont vagues ; aucune expreſſion qui aille au cœur, parce qu'aucune n'en vient. *Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins, il étendoit ſes ſoins* ; c'eſt mettre une proſe fort sèche à la place des circonſtances touchantes qu'exigeoit ce tableau. Que ne faiſiez-vous un détail animé des ſoins généreux de Henri IV ſecourant l'un, conſolant l'autre, louant celui-ci ſur ſa valeur, pleurant la mort de celui-là, récompenſant cet autre, & tenant à chacun des diſcours pleins de bonté & de

grandeur d'ame ! D'un tableau qui pouvoit être admirable & touchant, vous n'avez fait qu'un petit croquis maigre, froid, ſans couleur & ſans vie. Corneille, qui a tracé un tableau tout pareil dans des vers au Roi, en a tiré un bien meilleur parti que vous. Vous me permettrez de citer les vers qui précèdent & qui amènent ce tableau ; ils ſont pleins de chaleur & de nobleſſe, & le tout fait un morceau digne de votre attention.

Tel le grand Saint Louis, la tige des Bourbons,
Lui-même du Soudan forçoit les bataillons ;
Tel ſon aïeul Philippe acquit le nom d'Auguſte
Dans les fameux haſards d'une guerre ſi juſte ;
Avec le même front, avec la même ardeur,
Il terraſſa d'Othon la ſuperbe grandeur,
Couvrit devant ſes yeux la Flandre de ruines,
Et du ſang Allemand fit ruiſſeler Bovines.
Tel enfin, grand Monarque, aux campagnes d'Ivry,
Tel en mille autres lieux l'invincible Henri
De la Ligue obſtinée enfonçant les cohortes,
Te conquit de ſa main le ſceptre que tu portes.
Vous, ſes premiers ſujets, qu'attache à ſon côté
La ſplendeur de la race ou de la dignité,

Vous, dignes Commandans, vous, dextres aguerries,
Troupes, aux champs de Mars dès le berceau nourries,
Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand Roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,
Descendre parmi vous de son char de victoire,
Et vous donner à tous votre part à sa gloire?
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté
Unir tant de tendresse à tant de majesté;
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompte justice,
Secourir les blessés, consoler les mourans,
Et, pour vous applaudir, passer dans tous vos rangs?

Veut-on connoître la source la plus commune de la médiocrité dans l'art d'écrire? c'est un stile sans mouvemens. Le mouvement, qui est la vie de toute la nature, est aussi l'ame du discours; sans lui l'expression languit, l'élégance est froide, les mots les mieux choisis s'accollent tristement, & le stile est mort. Donner du mouvement à son stile, ce n'est point hacher ses phrases en petites parties pour les faire courir plus vîte l'une après l'autre; un stile décousu & sautillant est tout aussi froid & plus fatigant qu'un autre; c'est un défaut plus

insupportable encore en vers qu'en prose, & nous aurons bientôt occasion de remarquer à quel excès ce défaut est porté dans la Henriade. Il faut bien distinguer la vivacité de la pétulance; & de même qu'un coursier fougueux & plein de vertiges, qui n'iroit jamais que par sauts & par bonds, n'auroit pas un mouvement supportable, ainsi un Poëte peut fort bien, en faisant continuellement sauter & bondir ses vers, avoir très-peu de mouvement dans son stile; car une démarche vagabonde n'est pas une allure. Les Auteurs qui donnent le plus de mouvement à leurs écrits, sont aussi ceux dont la marche est suivie, soutenue, périodique & rapide. Le caractère d'un grand génie est d'imprimer à son ouvrage un mouvement général qui entraîne le lecteur du commencement jusqu'à la fin, sans lui laisser le loisir ni le desir de s'arrêter & de quitter le livre. Il faut pour cela beaucoup de verve, avoir bien médité son sujet, pour le voir d'abord dans toute son étendue, en être le maître, & tenir dans sa main tous les fils de la trame pour en disposer & l'ourdir à son gré. Homère est en cela su-

périeur à tous les Poëtes de tous les siècles. Le grand Rousseau est celui de nos Poëtes qui a possédé ce talent dans le plus éminent degré. Vous croiriez, en lisant ses belles Odes, que chacune d'elles a été jettée en moule dans le même moment; vous ne voyez point où l'Auteur a pu s'arrêter; c'est un torrent qui entraîne le Lecteur, comme il paroît avoir entraîné l'Ecrivain. Avec ce talent divin on peut avoir impunément des défauts; nous pouvons les voir en passant, mais la verve du Poëte nous domine, & emporte notre attention, qui suit le mouvement imprimé à l'ouvrage, & qui ne peut s'arrêter pour remarquer des fautes.

Outre ce mouvement général, le stile a d'autres mouvemens. Ce sont des élans d'un esprit vif, ou d'une ame passionnée, qui se succèdent & varient tour-à-tour, selon les pensées ou les sentimens dont le génie de l'Ecrivain est affecté. Un homme de génie ne voit pas des objets intéressans avec indifférence, comme les esprits vulgaires & naturellement froids, il éprouve des secousses, des transports plus ou moins

forts, plus ou moins vifs; c'eſt de cette ſenſibilité, de ces émotions intérieures & ſoudaines, que partent ces élans paſſionnés avec leſquels il repréſente, dans ſes expreſſions, l'effet que telle idée ou tel ſentiment produit en lui. Delà naiſſent tous les mouvemens divers qui donnent au ſtile de la chaleur & de l'ame. C'eſt par ces mouvemens que l'on nous communique l'émotion que l'on a reſſentie par rapport à des objets que nous avons peut-être vus nous-mêmes d'un œil tranquille; & ſi un Auteur médiocre nous les repréſente dans un ſtile dénué de chaleur & de mouvement, nous les reverrons dans ſes tableaux avec la même indifférence; mais nous ne pourrons pas ſavoir s'il les a mal vus & mal peints, puiſque nous les voyons comme lui, ſans être émus; ce n'eſt qu'au moment où un homme de génie nous échauffera du feu qui le pénètre, & nous donnera des ſenſations nouvelles ſur ces objets, que nous jugerons par le goût du ſentiment & par comparaiſon, de la foibleſſe & de la froideur de l'Ecrivain médiocre.

On ſent parfaitement bien qu'il n'eſt pas

poſſible de donner des préceptes, ni une méthode pour mettre du mouvement dans ſon ſtile; il faudroit en même tems donner une ame ſenſible & paſſionnée, ſans quoi tous les préceptes ne ſerviroient à rien. Nous pourrons ſeulement faire voir des exemples de cette qualité, la plus eſſentielle pour bien écrire, & montrer que le ſtile de la Henriade n'eſt ſi généralement médiocre, que parce qu'il en eſt beaucoup trop dénué.

Les mouvemens du ſtile ſervent donc à interrompre l'uniformité & la monotonie du diſcours. Ils ſont eſſentiels par-tout, mais beaucoup plus pour exprimer la vivacité des ſentimens & des paſſions. Voyez combien Corneille a jetté de mouvemens différens dans le récit de Cinna. Quel feu dans le début!

Plût aux Dieux, que vous-même euſſiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action ſi belle!
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte & d'Empereur,
Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et, dans un même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.
Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux, &c.

Par ce nouveau mouvement Cinna remet ſous les yeux d'Emilie la ſcène même de la conjuration, & les diſcours dont il a échauffé les Conjurés. Quand il a dit:

Le Ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme,

le diſcours ſemble tomber, mais par quel mouvement d'indignation il le relève!

Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain.

Ce ſont ces retours auxquels on ne s'attend pas, qui remuent le ſpectateur par une ſurpriſe d'admiration, & qui ſont une des ſources de ce ſublime qui nous ſaiſit & nous enlève. Toute la ſuite du récit eſt animée & variée par d'autres mouvemens non moins paſſionnés & non moins admirables.

Le monologue d'Auguſte inſtruit de la conjuration, peint merveilleuſement les agitations, les flux & reflux d'une ame combattue, & cela par une foule de mouvemens oppoſés, qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe, & répandent dans le ſtile ce même

déſordre qu'excite dans le cœur d'Auguſte cette ſédition de ſentimens contraires. Dans le premier moment, la douleur de ſe voir trahi par ceux qu'il aime le plus, lui arrache cette exclamation bien naturelle & bien touchante :

Ciel ! à qui voulez-vous déſormais que je ſie
Les ſecrets de mon ame & le ſoin de ma vie ! &c.

Après quelques plaintes pareilles *il fait* un retour ſur lui. Accuſé par les reproches de ſa conſcience, il ne peut en impoſer à ce Juge qui eſt dans ſon ame.

Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre :
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné, &c.

Autant de mouvemens que de vers, à meſure que le trouble intérieur augmente.

Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images ;
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,

Au ſein de ton Tuteur enfonças le couteau;
Et puis oſe accuſer le deſtin d'injuſtice, &c.

Un mouvement d'orgueil & de vengeance vient bientôt repouſſer ce mouvement d'une juſte conſcience :

Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne!
Toi dont la trahiſon, &c.
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre;
Non non, je me trahis moi-même d'y penſer.
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer.
Puniſſons l'Aſſaſſin, pourſuivons les complices....
Mais quoi ? toujours du ſang & toujours des ſupplices ?
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter, &c.

Voilà un nouveau mouvement qui rejette l'ame du ſpectateur, ainſi que celle d'Auguſte dans une nouvelle agitation, qui continue juſqu'à la fin du monologue.

Racine n'eſt pas inférieur à Corneille pour ce talent divin, d'animer le ſtile & d'y faire revivre les paſſions; peut-être même met-il encore plus de variété dans ſes mouve-

mens. Je vais emprunter de lui auſſi quelques exemples, mais d'un autre genre que les précédens. Ce ſont les mouvemens que le ſtile doit employer dans des ſituations plus tranquilles.

Dans le diſcours où Mithridate expoſe à ſes fils le nouveau projet qu'il médite contre les Romains, il faut voir par combien de tournures différentes & pleines de chaleur Racine a fait, d'un projet de guerre, un morceau plein d'éloquence & de génie. Cela vient des mouvemens qu'il a répandus dans tout ce diſcours, & qui peignent à grands traits l'ame véhémente de Mithridate. Je ne vous en rappellerai que deux endroits.

Après avoir dit à ſes fils, de ce ton d'aſſurance que donne le génie & le ſentiment de ſa valeur,

Je vous rends, dans trois jours, au pied du Capitole.

il veut leur expliquer par quelles reſſources & quels moyens il viendra à bout de cette entrepriſe. Ce détail auroit pu être froid & ſec dans une autre main. Racine ſe ſert d'un mouvement qui échauffe tout ce détail, &

qui eſt bien dans le caractère de ſon Héros. Mithridate dit donc à ſes fils, avec cette même aſſurance d'un homme qui a tout combiné, tout prévu,

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours ? &c.

Ce *doutez-vous* anime bien autrement le diſcours, que s'il avoit dit : *apprenez que l'Euxin doit me rendre en deux jours*, ou que s'il eût pris telle autre tournure plus élégante.

Le ſecond endroit que j'ai en vue eſt plus bas.

Non, Princes, ce n'eſt point au bout de l'univers
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fers ;
Et de près inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.

Cette apoſtrophe à Rome eſt un mouvement ſublime qui interrompt l'uniformité du diſcours, ſurprend, remue le ſpectateur, & lui ſouffle, pour ainſi dire, toute la chaleur de Mithridate. Un Poëte médiocre auroit ſuivi tout ſimplement la

marche ordinaire du ſtile, & eût dit:

Ses plus grands ennemis, mes fils, ſont à ſes portes.

Cela eût été froid. Cependant le commun des lecteurs n'auroit pas ſenti cette froideur & auroit trouvé cela bien, ſi Racine ne leur avoit pas fait connoître juſqu'où peut aller le mieux & la perfection.

Il ſeroit trop long de détailler toutes les ſortes de mouvemens qui doivent animer & varier le ſtile. En liſant nos bons Poëtes avec attention, on connoîtra juſqu'où s'étend ce talent précieux, & que c'eſt là préciſément ce qui donne du génie aux écrits. On peut dire en général que les ſuſpenſions, tout ce qui excite la ſurpriſe, ce qui rompt l'uniformité des phraſes, les réticences, les tournures imprévues, &c. jettent beaucoup de mouvement dans le ſtile; mais c'eſt au génie à ſavoir les employer, car on pourroit devenir ridicule en s'en ſervant mal-à-propos. Racine va vous offrir encore quelques exemples de mouvemens différens. Aricie dit dans Phèdre:

J'ai

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères... Quel espoir d'une illustre maison!

Cette interruption, cette exclamation de douleur, donne bien plus de vivacité à ce vers, que si Aricie eût dit :

Six frères, noble espoir d'une illustre maison.

Ecoutons Acomat dans Bajazet :

Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.

Ce retour de politique, cette réticence mystérieuse, par laquelle le vieux Visir veut cacher la moitié de sa pensée, ne sert qu'à la mieux faire deviner & la mieux faire sentir. S'il eût suivi le premier mouvement qui le poussoit, s'il se fût expliqué plus clairement, il frapperoit moins nos esprits.

Remarquez dans le discours d'Aman à Hydaspe, cet endroit admirable par la vivacité du mouvement : il parle des Juifs qu'il vouloit rendre odieux à Assuérus.

Je les peignis puiſſans, riches, ſéditieux,
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux...
Juſqu'à quand ſouffre-t-on que ce peuple reſpire,
Et d'un culte pervers infecte votre Empire ? &c.
Je dis, & l'on me crut.

Ce diſcours, ce tour bruſque qui ſemble ne tenir à rien, & qui n'eſt lié par aucune tranſition avec ce qui précède, a bien autrement de force que ſi Aman eût pris ce tour commun, *juſqu'à quand, ai-je dit, &c.*

Tels ſont encore ces mouvemens pleins de chaleur & de vérité, dans le recit du jeune Zacharie, dans Athalie :

Un bruit confus s'élève, & du peuple ſurpris
Détourne tout-à-coup les yeux & les eſprits ;
Une femme... Peut-on la nommer ſans blaſphême ?
Une femme... C'étoit Athalie elle-même.

Et enſuite :

Le Peuple s'épouvante, & fuit de toutes parts :
Mon père... Ah ! quel courroux animoit ſes regards !
Moïſe à Pharaon parut moins formidable.

Il n'eſt pas beſoin de remarquer combien

tous ces mouvemens d'indignation & de surprise sont naturels à ce jeune fils du Grand-Prêtre, & quel intérêt ils répandent sur un récit si simple, essentiel à la Pièce, mais qui ne pouvoit être intéressant que dans la bouche de ce jeune homme; car ces mêmes mouvemens auroient été ridicules dans celle d'Abner ou de tout autre personnage un peu âgé.

Par-tout, dans Racine, vous retrouverez ce même art, ou plutôt ce même génie de stile: c'est ce génie qu'on desireroit trouver dans la Henriade, & qu'on y voit briller trop rarement.

Ce seroit une entreprise trop difficile & trop longue, que d'indiquer la manière dont on auroit pu donner du mouvement au stile de ce Poëme, qui languit par des tours trop uniformes, & par une monotonie assoupissante; je me contenterai de remarquer que la plupart des mouvemens qui y sont employés, sont de ceux que les jeunes gens & les Rhéteurs mettent familièrement en usage, & qui annoncent un enthousiasme forcé de la part des Poëtes qui les prodiguent sans choix & sans mesure.

La manière la plus agréable de vous faire juger quel prix vous auriez donné à votre Poéſie, ſi vous en aviez diverſifié le ton par des tours vifs & paſſionnés, c'eſt d'admirer avec vous le peu d'endroits où l'on remarque des étincelles de ce génie qui vous a quelquefois inſpiré. Je ne ſaurois mieux commencer que par celui où Bourbon s'écrie, en parlant de Coligny, au ſecond Chant :

Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.

Il eſt vrai que le troiſième vers eſt déplacé ; que Bourbon, élève de Coligny, n'a pas appris de lui à mériter l'eſtime de Rome, & que les exploits d'un Proteſtant, qui combat contre l'Egliſe, ne peuvent guère être eſtimés de la Cour du Pape ; il eſt vrai auſſi que les deux premiers vers ſont un peu trop imités de Boileau ; mais le quatrième fait oublier tout cela, tant il eſt vrai qu'on peut toujours compter ſur

l'indulgence du Lecteur, quand on ſait l'émouvoir ! mais il n'excuſe rien dès qu'on le laiſſe juger de ſang-froid.

Cet autre mouvement eſt auſſi fort bien, dans un autre genre :

Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.

Ces interruptions, ces paranthèſes paſſionnées, qui partent d'un cœur trop plein d'un ſentiment qu'il veut épancher, ne manquent jamais de toucher & de remuer l'ame. Pauline produit ſur nous le même effet, quand elle dit ſi naïvement à ſa Confidente :

Il s'appelloit Sévère. Excuſe les ſoupirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes deſirs.

Vous ne ferez pas difficulté d'avouer que ce mot *arrache*, qui marque de l'effort, eſt auſſi-bien placé ici qu'il l'eſt peu dans vos vers. Henri doit pleurer ſans effort, mais Pauline doit tâcher d'étouffer des ſoupirs que le nom de Sévère lui arrache malgré elle.

Dans ce même récit de Bourbon, il y a un autre endroit qui mérite auſſi des éloges, quand ce Héros dit :

Et, n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix ! juſte Dieu, Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !

Ce mouvement ſubit a beaucoup de chaleur & de nobleſſe ; il ranime fort bien le récit qui languiſſoit. C'eſt grand dommage que cela ne le ſoutienne pas plus longtemps, car il retombe tout de ſuite dans la même langueur.

Il ne faut pas oublier ce vers,

C'étoit ainſi, Biron, que tu devois mourir.

qui eſt ſans contredit le plus beau mouvement que vous avez mis dans tout votre Poëme ; mais après cela j'ai beau chercher & rechercher, il ne s'en préſente plus à moi, qui me ſemble mériter votre admiration ni la mienne ; car je ne parle pas de ceux que vous n'avez fait qu'emprunter à nos différens Poëtes, & que nous leur avons reſtitués, comme *hélas ! c'étoit*

ſon fils. Et *Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux*, &c. Ce ſeroit ſe moquer d'un homme, que de le louer ſur ſes larcins.

Je ne finirai point cet article ſans parler d'une autre manière de rendre en Poéſie le ſtile proſaïque & médiocre; c'eſt de faire peu d'uſage des élipſes. Ceux qui les regardent comme des licences que l'on doit ménager, ſeront peut-être ſurpris de ce que j'avance ici; mais ceux qui ſont plus conſommés dans la lecture des Poëtes, ſavent combien l'élipſe eſt néceſſaire aux vers pour les débarraſſer de ces mots auxiliaires, de ces particules traînantes qui donnent à la verſification la marche de la proſe. Les élipſes ſont préciſément les aîles de la Poéſie. Si le ſtile de la Henriade paroît ſi ſouvent proſaïque & rampant, c'eſt en partie à la rareté des élipſes, à l'attirail des prépoſitions, des circonlocutions ſuperflues, qu'il faut en attribuer la cauſe. Si le ſtile de Racine eſt ſi animé, ſi poétique, c'eſt auſſi en partie par la raiſon contraire. Vous y verrez très-peu de ces tournures proſaïques, ſi fréquentes dans la Henriade:

Et son nom qui du trône est le plus ferme appui.
Mornay qui dans sa secte étoit inébranlable.
Hélas ! un Dieu si bon qui de l'homme est le maître.
Hymen qui de nos maux fut le premier signal.
&c. &c.

Racine retranche presque toujours ces mots inutiles, *qui est*, *qui étoit*, *qui fut*, & le vers en est à la fois plus rapide, & mieux rempli.

Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue ;
Enfans, ma seule joie, en mes longs déplaisirs.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin.
Les Dieux, à vos desirs toujours si complaisans, &c.

Vous ne voyez pas là *Joas qu'on avoit laissé pour mort*, ni *enfans qui fûtes ma seule joie*, ni *les Dieux qui sont si complaisans*. Combien le troisième vers y perdroit, s'il avoit dit *je l'ai vu, c'étoit son même air !* Qu'on y fasse attention ; ce Poëte s'est attaché presque par-tout à retrancher tous ces liens prosaïques du discours, inutiles à la clarté, & qui surchargent pesamment les vers.

Pourquoi y a-t-il un peu de cette

langueur prosaïque dans ces vers de la Henriade?

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses
défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

C'est cette liaison traînante *ne l'ont jamais été*, qui fait languir ces vers; ils auroient plus de vivacité en mettant simplement

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses
défaites,
Que Dunois ni Gaston dans leur prospérité.

Il en est de même de cet autre endroit, où vous parlez de d'Aumale:

Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné;
La mort alloit punir son audace fatale.

Il est environné refroidit cet endroit; mais par une élipse retranchez *il est*, ces vers seront plus animés:

Mais d'un flot d'ennemis bientôt environné,
La mort alloit punir son audace fatale.

Cette élipſe eſt ſi fréquente dans Racine, qu'il ne faut que l'ouvrir au haſard pour l'y rencontrer.

On dit que ſous mon nom, à l'Autel appellée,
Je ne l'y conduiſois que pour être immolée.
Iphigénie.

Environné d'enfans, ſoutiens de ma puiſſance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Eſther.

Couvrant d'un zèle faux votre reſſentiment,
Le ſang, à votre gré, coule trop lentement.
Athalie.

Plus le ſtile doit être paſſionné, plus il a beſoin du ſecours des élipſes; mais nous ne pouſſerons pas plus loin cette matière que nos verſificateurs n'ont guère approfondie. C'eſt dans Racine, dans Boileau, dans Lafontaine, dans tous nos bons Poëtes, qu'il faut étudier l'art de les employer. C'eſt une des parties les plus eſſentielles de la Poéſie, & qui diſtingue le plus ſon langage de celui de la proſe. Nous n'aurions jamais fini, ſi à chaque ſujet intéreſſant qui ſe préſente, nous donnions toute l'éten-

due qu'il mérite : il ſuffit d'ailleurs de mettre ſur la voie les eſprits éclairés qui peuvent aiſément développer, par une comparaiſon ſuivie, la vérité que nous venons d'expoſer.

Il faut paſſer à un autre défaut, qui eſt un des plus conſidérables & des plus conſtamment affectés dans la Henriade.

Il n'eſt perſonne au monde qui ne convienne que la nobleſſe du Poëme héroïque demande un ſtile qui en ſoutienne la dignité par une marche grave, quoique aiſée, & ſuivie, quoique variée ; par une rondeur de phraſes & de périodes qui le rendent à la fois majeſtueux & rapide. Si tel eſt ſon caractère, il n'y aura rien qui y ſoit plus oppoſé qu'un ſtile briſé, découſu, ſautillant ; & par cette raiſon une grande partie de la Henriade ſera écrite d'un ſtile qui répugne tout-à-fait au caractère du Poëme épique.

Comme le principe n'a pas beſoin d'être prouvé, il ſuffit de prouver le fait, & des exemples ſuffiſent ; mais ces exemples tiendroient trop de place, puiſqu'il faudroit copier des milliers de vers de ce Poëme : ainſi je n'en rapporterai qu'un endroit,

pour ſervir d'échantillon, & j'indiquerai ſeulement les autres auxquels vous pourrez recourir.

Si jamais le ſtile haché, découſu & monotone fut déplacé, c'eſt lorſqu'il s'agit de peindre la chaleur d'un combat par celle de ſon écrit; & les vers qui tombent tous uniformément un à un, ne peuvent être bons qu'à peindre l'ennui. C'eſt ce qu'on trouve dans le combat de d'Aumale & de Turenne.

D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur.
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa foibleſſe.
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monſtres frémirent.
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent.
De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé.
Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale, ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main.

Il veut parler : ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant.
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne, &c.

Il eſt bien étrange que dans une deſcription pareille, & dans l'eſpace de vingt vers, il n'y en ait que deux qui ſoient un peu liés enſemble, & que les autres viennent ſeul à ſeul, d'une manière ſi languiſſante. Cette monotonie de vers iſolés eſt une des ſources de l'ennui que tout lecteur de bonne foi avoue reſſentir en liſant quelques Chants de la Henriade.

Ce défaut, qui ſe reproduit ſans ceſſe, eſt principalement remarquable dans une partie du diſcours de Potier, dans celui de d'Aumale aux Ligueurs, au commencement du dixième Chant; dans preſque tout le diſcours de la Diſcorde à l'Amour, au Chant neuvième; dans les trente vers qui finiſſent le huitième; dans le morceau du cinquième Chant où l'Aſſaſſin de Valois arrive au camp royal, depuis le 275me. vers juſqu'au 292., & encore à la fin du

TAYLOR INST. OXFORD

récit de Bourbon à Elizabeth, &c. Il eſt inutile d'en indiquer davantage; j'oſe aſſurer qu'il n'eſt point de page qui ne fourniſſe quelque exemple de ce ſtile découſu & monotone. Que ſeroit-ce après cela, ſi nous voulions parler des vers qui marchent deux à deux? Ce défaut, qui eſt moins choquant que le précédent, ne laiſſe pas d'amener à la longue, une monotonie inſipide, fatigante, & ſemblable à celle de ces cloches lugubres qui répètent inceſſamment un double ſon auſſi triſte qu'importun. Nous verrons, quand il s'agira de la verſification de la Henriade en particulier, quelle eſt la cauſe qui vous a entraîné dans ces deux défauts, plus grands qu'on ne peut croire, puiſqu'ils fatiguent & rebutent l'oreille, qu'un Poëte doit ménager avec beaucoup de ſoin; l'oreille eſt en effet le juge le plus difficile & le plus ſuperbe que les vers aient à ſéduire. L'eſprit approuveroit en vain ce qu'elle condamne, elle laiſſe rarement paſſer juſqu'à l'eſprit ce qui la choque & l'importune.

De cette manière ſi défectueuſe de verſifier, qui vous a fait découdre & iſoler

vos vers, il réſulte un autre défaut non moins conſidérable, & bien ſingulier; c'eſt que l'on peut ſouvent en renverſer l'ordre, mettre le dernier le premier, l'avant-dernier le ſecond, & les lire ainſi de ſuite, en remontant, ſans nuire au ſens, & ſans paroître avoir rien dérangé. Or je puis vous défier de faire une pareille opération ſur les vers de Virgile ou de Racine. Peut-être croiriez-vous que ceci eſt une pure plaiſanterie, ſi je ne vous en montrois des exemples; il eſt juſte de vous ſatisfaire.

Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère,
Chacun plaint le préſent & craint pour l'avenir.
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.

Le ſens n'y perdra rien, en renverſant ainſi ces vers :

Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre.
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réunir.
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir.

Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère ;
Ici la fille en pleurs, &c.

Faites la même épreuve ſur cet autre endroit :

Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me
plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi.
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi.
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie ;
De ce honteux repos fuyons l'ignominie, &c.

Vous pouviez arranger, déranger, bouleverſer ces vers & une infinité d'autres pareils, à votre fantaiſie, de ſorte qu'ils ſeroient tout auſſi-bien, de quelque manière que vous les placiez ; mais il eſt ſûr qu'une Poéſie ainſi découſue n'a plus ni poids, ni conſiſtance, ni dignité.

Il y a pluſieurs autres manières de rendre le ſtile ſautillant, & pour ainſi dire vagabond, en le laiſſant courir ſans lien & ſans frein ; premièrement c'eſt de briſer trop fréquemment les hémiſtiches.

Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites, &c.
Téméraire

Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connoiſſant le péril, & ne redoutant rien, &c.
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des François, ſecondé de ſes frères.
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre, &c.
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux, &c.
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes Martyrs.
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi....
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne.
&c. &c. &c. &c. &c. &c.

Ces ſix derniers vers ſe ſuivent, & vous en pouvez remarquer dans votre Poëme, dix à douze cents au moins de ce goût; car

c'eſt l'abus que j'en blâme, & non un uſage modéré, qui pourroit donner quelquefois de la vivacité à un récit; mais répandus par-tout avec profuſion, ces vers coupés en deux ont un mouvement bruſque, qui fait hauſſer & baiſſer la tête involontairement quand on les lit. Rien n'eſt plus fatigant, plus monotone, & plus oppoſé au ſtile noble & majeſtueux, que ces vers coupés à la céſure, qui trottent l'un après l'autre, & font chacun deux ſauts & deux repos ſimmétriques.

La ſeconde manière de faire des vers ſautillans, c'eſt d'y accumuler ſans néceſſité la conjonction &, qui coupe pluſieurs fois l'haleine quand on lit un vers, comme ſi l'on avoit de fréquens hoquets:

Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance,
Confondit & la Ligue, & Mayenne, & l'Ibère.
Et contre Médicis & contre la fortune.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & ſa prudence.
Venge Paris & Rome, & l'*univers* & moi.
Et l'inconſtant Joyeuſe & Saint-Paul & Briſſac,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins.

Ce Héros va combattre & vaincre & pardonner.
Et commencé trop tard & trop tôt terminé.
Il invoque l'abîme & les Cieux & Dieu même,
Et le feu de la foudre & celui des enfers.
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Eglise ; & du haut de ces Tours, &c.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore,
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons, &c.

Ces quatre derniers vers sont un exemple singulier du stile sautillant. Au reste, cet entassement de particules, qui est si vicieux, en tant d'endroits de la Henriade, peut être quelquefois heureusement employé, comme en un vers du septième Chant, où vous avez fort bien exprimé l'entassement des personnes de la famille royale, que la mort avoit frappées coup sur coup.

Oh ! combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils !

On rend le stile sautillant d'une troisième

manière, en répétant inutilement dans le même vers, un mot qui devroit n'y paroître qu'une fois, & qui devient parasite à la seconde. Ces mauvais remplissages ont ainsi un double défaut.

Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Conquête digne d'elle & digne de son fils.
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner.
Voilà quel est Mayenne & quelle est sa puissance.
Toujours plein de respect, toujours plein de courage.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport.
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Avec plus de terreur & plus encor de rage.
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous.
Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
Trop ami des plaisirs & trop des nouveautés.
Maître de son esprit, maître de son courage.
Mornay toujours sévère & toujours inflexible.
&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

On conçoit aiſément qu'avec de pareilles répétitions qui tombent en foule d'une plume négligente, il n'y a rien de plus facile que de faire des vers, mais ces vers ſont auſſi importuns à l'oreille par leur cadence uniforme, que fades au goût par leur flaſque trivialité.

Enfin parmi pluſieurs autres moyens de faire des vers ſautillans & découſus, mais qu'il ſeroit trop long d'expoſer tous, il en eſt un qui eſt remarquable dans la Henriade, parce que c'eſt le plus fréquent & celui dont vous avez le plus abuſé; c'eſt de répéter l'article *il* ou *elle* à chaque membre de phraſe. Il arrive de-là que ſouvent chaque hémiſtiche fait un ſens, & que toutes ces petites phraſes coupées hachent le ſtile, qui n'a plus ni rondeur, ni période, ni harmonie. La répétition de cet article eſt quelquefois très-bonne, quand on veut donner du mouvement à un vers, & ſur-tout quand on veut peindre l'empreſſement, l'inquiétude & l'agitation; parce que, dans cette circonſtance, le redoublement de l'article donne au vers un certain déſordre qui convient à la

choſe même, comme dans ces vers du Lutrin :

Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance.
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.

Ces vers, ainſi coupés, expriment parfaitement le trouble ; mais dans un récit tranquille & ſuivi, où l'on n'a point les mêmes paſſions à peindre, un ſtile coupé de cette manière devient découſu. Il nous fait éprouver la même fatigue que nous avons à entendre un homme dont la reſpiration eſt ſi gênée, & l'haleine ſi courte, qu'il ne peut dire deux mots ſans haleter. Si cet homme étoit troublé de quelque paſſion, alors ſa voix coupée, ſes mots interrompus nous feroient une toute autre ſenſation. C'eſt ainſi que les vers qu'on vient de lire du Lutrin, nous font plaiſir, & que ceux-ci de la Henriade nous déplaiſent :

Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa race ;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace ;
De ſa couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.

Nous ne voyons pas à quoi bon tous ces repos à chaque vers & à chaque hémiſtiche ; ces repos arrêtent la voix & l'attention, ſans aucune néceſſité ; nous voudrions une narration plus coulante, & un ſtile qui marchât plus également, ſans broncher à chaque pas.

Ce ſeroit vouloir inonder le papier de citations, que de rapporter tous les endroits remplis de ces vers découſus. Voyons-en néanmoins encore un ou deux, pour vous aider à reconnoître tous ceux qui leur reſſemblent.

Des momens dans la guerre il connoît tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris.
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles.
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.

A chaque vers la voix s'élève au commencement, & retombe à la fin par une chûte monotone. S'il eſt plus aiſé de faire ainſi des vers détachés, il n'eſt pas ſi aiſé de les lire dans la même page.

Vous remarquerez cet autre endroit :

Mais que dis-je ? il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,

Il montre encor ce front redouté ſi long-tems.
Des ſiens qui l'entraînoient, fougueux il ſe dégage.
Honteux de vivre encor, il revole au carnage.
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné:
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné, &c.

Dans les trois premiers vers la répétition de l'article eſt fort bien; elle convient au mouvement & à la ſituation, mais les vers qui ſuivent & qui ne ſe lient point, tombent dans le ſtile découſu & languiſſant. Voulez-vous voir une narration pleine & ſoutenue? liſez ce morceau du Lutrin:

Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effrayés laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, &, riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion l'effet d'une vapeur;
Le déſolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, ſort du lit en furie.
On apporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits,
Où ſur l'ouatte molle éclate le tabis.
D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gands violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna des trois doigts:

Auſſi-tôt d'un bonnet ornant ſa tête griſe,
Déjà l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe,
Et, hâtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.

Il ne tient qu'à vous de gâter abſolulument la fin de ce morceau, en mettant à votre manière,

Déjà l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe,
Il hâte de ſes ans l'importune langueur,
Il court, & le premier arrive dans le Chœur.

Voilà à-peu-près les défauts les plus importans & les plus oppoſés au ſtile du Poëme épique, que j'ai remarqués dans le ſtile de la Henriade. Il y en a ſans doute encore d'autres qui m'ont échappé, comme il y en a que je vois, & que je laiſſe à l'écart, parce qu'ils ſont peu dangereux, & que j'écris moins pour relever vos défauts, que pour en préſerver ceux qui pourroient les imiter, & qui voudront ouvrir les yeux.

Quant à une foule de négligences, d'incorrections, de petites fautes contre l'élégance & la Grammaire, je vous ai prévenu que je ne m'en occuperois point, & je ne

puis mieux faire que de vous renvoyer sur cet objet aux Commentaires de feu M. de la Baumelle (1). Ce n'est pas que j'approuve toutes les remarques qu'il a faites en ce genre de critique; cet Ecrivain, qui avoit beaucoup d'esprit & de connoissances, a su fort bien démêler toutes les fautes de conduite & de jugement, toutes les contradictions qui fourmillent dans le plan de votre Poëme, & cette partie de son Commentaire me paroît fort bien exécutée; mais comme apparemment il n'avoit pas fait une étude assez particulière de notre Poésie, & qu'il n'avoit pas autant de goût que d'esprit, il a rempli cette partie qui concerne les détails, de remarques superficielles, vétilleuses, & qui sont très-souvent, je ne dis pas sévères, mais fausses, injustes, & de mauvais goût.

Je me crois donc obligé, par la bonne foi dont je fais profession en critique, comme en toute autre chose, de réfuter

(1) Ces Commentaires ont paru quelques mois après le premier Entretien sur la Henriade.

quelques-unes de ſes remarques, qui reſſemblent un peu trop à vos Commentaires ſur Corneille. Je ne demande pas que vous me ſachiez gré de cette juſtice ; ce que j'en fais eſt moins pour votre ſatisfaction que pour l'intérêt d'un art que j'aime, & pour celui de la vérité, à laquelle il faut rendre hommage dans les plus petites choſes.

Dans ſa coupable école avoit trop profité.

« *Coupable école*, pour l'école où l'on » apprend à le devenir. J'aimerois mieux » *dans l'école du crime*, ou bien *à cette* » *horrible école* ».

Cette remarque eſt d'un homme qui avoit peu étudié les Poëtes, dans leſquels il n'y a rien de ſi ordinaire que de tranſporter l'épithète de la perſonne à la choſe. *Une illuſtre carrière*, pour une carrière où l'on eſt devenu illuſtre. *Coupable école* n'eſt pas à beaucoup près une expreſſion hardie comme *la pourpre eſclave* de Corneille, *l'onde jalouſe* de Rouſſeau ; c'eſt ſimplement une expreſſion plus élégante que *cette horrible école*, ou *l'école du crime*.

Plût au Ciel irrité ; témoin de mes douleurs.

« Il faut *de ma douleur.* Il eſt ici queſtion » de l'abattement de l'eſprit, de la triſteſſe » de l'ame, qui ne peut être exprimée que » par le ſingulier *douleur. Douleurs* au plu- » riel ne s'entend que des *douleurs* du corps, » des *douleurs* de goutte, de rhumatiſme. » Racine a dit dans Mithridate,

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.

» mais une faute en excuſe-t-elle une au- » tre ? »

C'eſt là une remarque de toute fauſſeté. Ce que les bons Poëtes d'une Langue ont pratiqué ne ſauroit être une faute. Or on trouvera dans tous *douleur* ou *douleurs* employé indifféremment en cette même acception où il eſt condamné dans le vers de la Henriade.

Il faut partir. J'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble pas par tes indignes pleurs.
(Lutrin.)

Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,

Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs?

(Ibid.)

On rempliroit des feuilles entières de pareils exemples.

Et venger avec moi la querelle des Rois.

« On ne dit point *venger une querelle*; » on dit *venger un outrage, un affront,* » *une injure* ».

Cette expreſſion eſt auſſi françoiſe que poétique. Si cela ne ſe diſoit pas, il faudroit s'en prendre à Racine & à Boileau, de qui elle eſt priſe. L'un dit dans Mithridate,

Vengeoit de tous les Rois la querelle commune.

Et l'autre, dans une Ode ſur les Anglois;

Et va ſur ce peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

D'ailleurs, *venger une querelle* a été dit par tous nos Poëtes.

Le poids de ſa couronne accabloit ſa foibleſſe.

« Un *poids* qui *accabloit une foibleſſe!*

» Ce mauvais vers, & quelques autres, se » trouvent dans le Clovis de Saint-Didier; » c'est Saint-Didier qui fut le plagiaire, &c. ».

Ce vers, que M. de la Baumelle trouve mauvais, est un des plus beaux de la Henriade. Cette excellente métaphore a été fournie par Despréaux, dans son discours au Roi, où il parle de ces Rois *que le travail étonne*,

Et qui sont accablés du faix de leur couronne.

L'imitation n'a pas coûté beaucoup de peine.

Londre, jadis barbare, est le centre des Arts,
Le magasin du monde & le Temple de Mars.

« Ces deux vers ont de la beauté pour » ceux que les idées disparates ne choquent » point. Pour moi, je n'aime pas qu'un même » lieu soit à la fois *centre*, *magasin* & *tem*» *ple*, &c. ».

Cette critique est frivole. Une grande Ville peut être tout cela à la fois, & cette accumulation n'a rien de disparate. M. de la Baumelle auroit pu remarquer que le *magasin du monde*, qui est la plus belle

expreſſion de ces vers, eſt priſe à Corneille qui, dans ſes vers ſur les victoires du Roi, appelle Amſterdam, *le magaſin du monde.*

La mort de Coligny, prémices des horreurs.

« En ce ſens le mot *horreurs* eſt du ſtile » familier. *Prélude* vaudroit mieux que *pré-* » *mices*, qui n'a point de ſingulier ».

Prélude ſeroit ridicule, même en proſe, dans une pareille image. *Prémices* eſt le mot poétique. M. de la Baumelle n'avoit pas auſſi bien lu Racine que vous l'avez lu. Ce Poëte avoit très-bien dit :

Déjà couloit le ſang, prémices du carnage.

Il eſt vrai que *le ſang, prémices du carnage*, vaut beaucoup mieux que *la mort, prémices des horreurs*. Ce n'eſt pas que le mot *horreurs* ſoit familier, mais il eſt vague.

A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée
Qui du ſang eſpagnol eût été mieux trempée.

« 1°. On dit *tremper ſon épée dans le ſang*, » & non pas *du ſang*. 2°. L'Auteur a voulu » dire qu'elle eût été trempée dans le ſang

» eſpagnol avec plus de juſtice, ou avec » plus de gloire ; mais ce *mieux*, le dit-il ? » L'Auteur eût pu dire, *qui de ſang eſpa-* » *gnol devoit être trempée* ».

Puiſqu'on peut dire *trempée de ſang*, c'eſt une chicane de ne vouloir pas qu'on diſe *trempée du ſang eſpagnol.* Cette dernière manière a plus de grace & d'élégance à cauſe de l'inverſion. M. de la Baumelle juge & corrige ſouvent les vers de la Henriade, en homme qui ne connoît que le langage de la proſe. *Devoit être trempée* eſt miſérable ; *eût été mieux trempée* eſt très-poétique : le *mieux* tient la place de cinq ou ſix mots, & les fait entendre avec plus de vivacité. C'eſt une tournure latine que le grand Corneille a fait paſſer dans notre Langue.

Et leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux du ſang des Africains.
(Le Cid.)

Vous avez eu très-grande raiſon de ſuivre le bel exemple de Corneille.

Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.

« Pour

« Pour *il fait ouvrir la tranchée.* Un des » mérites de Racine & de Boileau eſt de » dire avec une élégante clarté tout ce qu'ils » veulent dire ».

M. de la Baumelle ne trouvoit apparemment ce vers de la Henriade ni clair, ni élégant : il avoit tort. Il étoit preſque impoſſible de dire plus poétiquement une choſe technique : il auroit été plus réſervé dans ſa critique, s'il avoit ſu que Corneille avoit inventé cette heureuſe expreſſion.

Les travaux commencés alloient, à force ouverte,
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte.
(Sophoniſbe.)

Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés.

« Pourquoi faire marcher la *fureur* » ?

Cette queſtion eſt d'un Critique peu verſé dans la poéſie. *La fureur* ſe prend pour *le furieux*, & cela donne bien plus de force à l'expreſſion. Racine fait *marcher* un *glaive*, ce qui eſt bien plus hardi. Je me plains, moi, de ce que ces belles hardieſſes ſont ſi rares dans la Henriade. Ce vers eſt donc un des plus beaux du Poëme ; & ſi beau, que je le

crois d'une autre main. Peut-être en y rêvant un peu, que j'en découvrirois la ſource. Eh! juſtement. C'eſt à Rouſſeau que vous l'avez emprunté. Dans ſa première allégorie, il peint l'Hypocriſie ſous le nom de Torticolis, & il dit :

Ses vœux au Ciel ſemblent tous adreſſés,
Sa vanité marche les yeux baiſſés.

Convenez, Monſieur, que ce vers méritoit bien que j'en fiſſe reſtitution de votre part à ſon inventeur. Vous avez ſi bien eu cet endroit dans la mémoire, que vous avez pris auſſi, apparemment ſans y penſer, le premier de ces deux vers, & par le moyen d'une épithète vous en avez fait un vers alexandrin :

Ses ſacrilèges vœux au Ciel ſont adreſſés.

Ce vers que vous mettez le ſecond, remarquez que Rouſſeau l'avoit mis le premier; parce qu'il eſt moins fort que l'autre, & qu'il avoit appris de Deſpréaux, ou de ſon génie, que de deux vers qui riment enſemble, il faut toujours que le plus beau vienne le ſecond.

Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs.

« L'épithète *long* ne convient point à un » *amas* ».

Cela eſt encore faux. C'eſt ſur de bons garants que vous avez employé cette épithète. Vous aviez vu dans Racine,

Un long amas d'honneurs rend Théſée excuſable.
(Phèdre.)

Et dans Boileau :

Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous!
(Satire V.)

Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe.

« *Impatient du frein.* Je crains que cette » expreſſion ne ſoit pas heureuſement ha» ſardée. Ici *impatient* ſignifie, comme en » latin, *qui ne peut ſouffrir*, au lieu que » ce mot ſignifie toujours dans notre Lan» gue, *qui deſire ardemment*; ainſi l'on dit » *je ſuis impatient de vous voir*, pour *je* » *deſire fort de vous voir.* Mais on ne dit » point *je ſuis impatient de ce fardeau*, pour » *je ne puis plus ſupporter ce fardeau* ».

M. de la Baumelle a beau dire, ce tour latin eſt une richeſſe poétique, qu'on a fait heureuſement paſſer dans notre Langue, & l'on a juſtement admiré le grand Rouſſeau, qui le premier l'a mis en uſage dans ſon Ode ſublime au Comte du Luc :

Ou tel que d'Apollon le Miniſtre terrible ;
Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
Agite tous ſes ſens, &c.

On a ſenti toute la vivacité de ce tour ; on l'a applaudi, & on l'a vu avec plaiſir employé par ceux qui ont ſuivi Rouſſeau, mais quelque mérite qu'il y ait dans l'imitation, il en faut toujours rapporter la gloire à l'inventeur.

Je ne demanderois pas mieux que de pourſuivre cette défenſe de vos vers contre votre Commentateur, qui s'eſt égaré en beaucoup d'endroits, faute d'avoir eu en main le fil des connoiſſances néceſſaires pour diſtinguer les routes hardies & les ſentiers tortueux de la Poéſie, du chemin tout uni & tout battu de la proſe ; mais outre que cela me jetteroit dans

une trop longue diſcuſſion, il ne faut pas pouſſer trop loin même la généroſité. Au reſte, il y a dans ces Commentaires un certain nombre de remarques très-ingénieuſes & fort ſenſées; il eſt fâcheux qu'elles ſoient preſque étouffées par une multitude de minutieuſes & fauſſes critiques, & par des erreurs de goût trop multipliées, qui peuvent gâter & rétrécir l'eſprit des jeunes gens.

J'ai réſervé pour la fin de cette Lettre, trois articles qui ne ſont pas les moins intéreſſans de ceux que j'y ai traités. Je me propoſe d'examiner dans l'un à quel degré vous vous êtes borné pour l'élégance du ſtile; dans l'autre, en quoi conſiſte réellement ce qu'on appelle votre coloris; & le troiſième roulera ſur votre manière de verſifier.

Nous avons vu juſqu'ici qu'il y avoit dans la Henriade on ne peut pas moins de ce qui donne au ſtile le caractère & l'empreinte du génie, c'eſt-à-dire, très-peu de ſublime, d'élévation, de grande poéſie, & tout auſſi peu de pathétique, de mouvement & de chaleur. Nous avous vu comment

preſque par-tout vous avez cru ſuppléer au génie du ſtile, par la ſimple élégance, & nous nous ſommes aſſurés que l'élégance toute ſeule ne fit jamais un grand Poëte.

Mais dans l'élegance même il y a différens degrés de perfection qui ſéparent l'homme de génie du bel-eſprit. Dans le tems où une Langue eſt encore groſſière, pauvre, peu épurée, il faut certainement du génie aux Ecrivains qui lui donnent de l'abondance, de la politeſſe, de l'harmonie ; il leur a fallu créer des tours, naturaliſer dans leur Langue ceux des Langues étrangeres, donner aux mots un nouvel arrangement, une acception nouvelle, multiplier leur valeur & leur force par toute ſorte de combinaiſons. La première forme poétique que notre Langue reçut dans les mains de Malherbe & de Corneille, demandoit ſans doute beaucoup de génie & d'invention. Il n'en fallut pas moins à Racine, à Boileau, &c. pour augmenter au point qu'ils l'ont fait, les richeſſes de la Langue Françoiſe, & pour la porter à cette perfection d'élégance qu'avant eux on ne connoiſſoit point, & à laquelle on n'a

pu que rarement atteindre après eux.

Quand une Langue eſt entièrement formée, qu'elle abonde en excellents modèles de toute eſpèce, qu'elle eſt riche en expreſſions & en tournures, une élégance qui ne conſiſte qu'à ramaſſer, à reproduire ces tournures & ces expreſſions inventées par d'autres, ne ſuppoſe aucun génie; c'eſt le fruit de la mémoire & du bel-eſprit. Cette élégance d'emprunt eſt devenue fort commune; graces à elle nos beaux-eſprits, ſi nombreux aujourd'hui, écrivent un peu mieux que les Auteurs médiocres du dernier ſiècle, qui n'avoient pu encore s'approprier ces richeſſes nouvellement découvertes.

Je ne veux point dire qu'on doive, pour paroître neuf & original, s'éloigner de cette élégance dont nos bons Auteurs ont embelli notre Langue, & ſans laquelle le génie même pourroit nous ſembler barbare: il eſt ſûr qu'après Virgile & Horace, il n'étoit plus permis de faire des vers comme Lucile & comme Lucrèce. Regnier & Corneille, revenant de nos jours, ſeroient obligés d'être plus élégans & plus

corrects. En un mot, il n'eſt plus d'autre manière de faire de bons vers, que de les faire comme Racine & Deſpréaux. Mais en ſuivant ces modèles de politeſſe & d'élégance, en travaillant dans leur goût, il ne faut pas ſe borner à copier leurs tours & leurs phraſes, à répéter ſervilement ce qu'ils ont dit, & à ſe parer, comme le geai, de leurs plus riches couleurs. L'homme de génie, d'après l'étude de ces grands hommes, doit donner à ſon ſtile cette même forme qu'ils ont donnée au leur, parce que c'eſt la plus belle de toutes; comme nos Peintres & nos Sculpteurs vont étudier les belles formes antiques : mais enſuite laiſſant prendre l'eſſor à ſon imagination, il créera des tours nouveaux, des expreſſions hardies qui n'aient été trouvées que par lui; des épithètes d'un caractère neuf & ſurprenant; il cherchera dans l'arrangement des mots une combinaiſon peu commune & ſavante; c'eſt par-là qu'il aura une élégance qui lui ſera propre, qu'il mettra de l'invention dans ſon ſtile, & qu'il élevera la Langue & la Poéſie à quelques nouveaux degrés de per-

fection. Je ſuppoſe qu'il ſera conduit par un goût toujours ſûr & délicat dans ſes plus grandes hardieſſes, & que l'ambition de paroître original & extraordinaire ne le rendra point bizarre, giganteſque, ou précieux.

On peut donc regarder comme une choſe certaine que, s'il eſt plus facile de faire aujourd'hui un ouvrage médiocre que dans l'autre ſiècle, il eſt beaucoup plus difficile d'en faire un excellent, & qu'au lieu d'enfanter ſans peine des volumes de vers, il faudroit en compoſer très-peu pour avoir le mérite de produire quelque choſe de neuf, & qui fût digne d'être lu après les ouvrages de nos meilleurs Poëtes.

C'eſt faute d'avoir connu cette vérité, peut-être autant que par défaut de génie, de la part de nos écrivains, que depuis le grand Rouſſeau, dans une foule immenſe de Poéſies en tout genre, on en a fait un ſi petit nombre qui ait une certaine ſupériorité. Si Rouſſeau a mérité l'honneur d'être placé parmi les plus grands Poëtes du ſiècle dernier, c'eſt qu'après avoir formé ſon ſtile ſur le leur, il ne s'eſt pas aſ-

ſervi à ne dire que ce qu'ils avoient dit ; ni à les mettre en pièces pour habiller ſes vers de lambeaux recouſus. Il a eu la noble émulation qu'inſpire le génie, d'inventer un ſtile qui fût à lui, ſans être moins élégant que ſes modèles. Auſſi ſes Poéſies ſont-elles pleines d'une hardieſſe d'expreſſions, d'une richeſſe d'images, d'une variété de tours & de figures qu'il ne doit qu'à lui-même, & qui donnent à ſon ſtile un caractère propre & original. On va voir que ce préambule n'étoit pas inutile, ayant à parler de l'élégance & du coloris de la Henriade.

Le ſtile de ce Poëme eſt en général d'une élégance pure & coulante, & s'il y a pluſieurs endroits où elle ſoit extrêmement foible & négligée, il y en a d'autres où elle eſt exquiſe & preſque parfaite ; ainſi, Monſieur, compenſant l'un par l'autre, on peut dire que le mérite qui vous diſtingue n'eſt pas d'être un Poëte ſublime, vigoureux, hardi, ni ſupérieur ; mais d'être un Poëte élégant. Si, contre l'avis de Deſpréaux, il peut y avoir ſur le Parnaſſe, entre le ſommet & le plus bas degré, un rang mitoyen,

vous devez ſans doute y obtenir la première place; & ſi le ſtile médiocre peut avoir ſa perfection, c'eſt vous qui la lui avez donnée; mais ſi la médiocrité, quelque parfaite qu'elle ſoit, & toute ſupportable qu'elle eſt dans d'autres arts & d'autres genres, ne ſauroit être couronnée dans la Poéſie, encore moins dans la Poéſie épique; ſi l'on ne place au rang des Poëtes que ceux qui brillent de leur propre génie, qui ſe ſont diſtingués par des beautés neuves, qui ont perfectionné l'art, qui ont augmenté le tréſor de la Poéſie par de nouvelles richeſſes; il eſt à craindre que l'élégance de la Henriade ne puiſſe la ſoutenir; & qu'après avoir rendu à chacun de nos Poëtes ce qui lui appartient, on ne trouve rien de vous qui puiſſe vous mériter le nom de Poëte. Mais laiſſons là les généralités, & entrons dans les détails.

Nous avons dit qu'il ſuffiſoit d'avoir de la mémoire & du bel-eſprit pour mettre dans ſon ſtile une élégance empruntée, qui ne coûte d'autre peine que de raſſembler ce que d'autres ont dit de mieux ſur un ſujet; c'eſt un moyen facile de plaire à

ceux qui ne ſont point au fait de cette petite induſtrie, & qui vous font honneur du bien d'autrui. Déjà nous avons eu lieu, je ne ſais combien de fois, de faire remarquer quelles reſſources vous avez trouvées dans ces emprunts ſi commodes pour paroître riche à peu de frais ; nous allons encore découvrir par quelques nouveaux exemples l'adreſſe artificieuſe & furtive qui compoſe votre élégance.

Voici quatre vers très-agréables que je rencontre au commencement de votre neuvième chant :

La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſérein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main :
Près du Temple ſacré les Graces, demi-nues,
Accordent à leur voix leurs danſes ingénues.

Ces images ſont gracieuſes & poétiques en même tems. Il y auroit eu certainement du génie à créer cette expreſſion, *l'Eſpérance au front ſerein*, & celle des deux derniers vers, qui ſont d'une couleur ſi fraîche & ſi riante. Le génie diſparoît, & l'on ne voit plus que le bel-eſprit copiſ-

te, quand on ſait que Boileau a dit dans ſon Lutrin :

L'Eſpérance au front gai l'appuie & la conduit.

Et que vous avez pris le reſte dans cette ſtrophe de Rouſſeau :

Les Graces à demi-nues
A ces danſes ingénues
Mêlent de tendres accens ;
Et, ſur un trône de nues,
Vénus reçoit votre encens.

Il eſt donc hors de doute que, ſi le Poëte qui le premier trouva un nouveau tour, une expreſſion neuve, pour rendre avec élégance une image, ou une penſée déjà exprimée par d'autres, ſi un tel Poëte eut du génie, celui-là n'en a aucun, qui ſe ſert du même tour, de la même expreſſion pour redire la même choſe. On n'a jamais accordé de génie à nos Poëtes Latins modernes, qui n'ont fait que des centons des vers de Virgile & d'Horace ; & un Poëme François, qui ſeroit farci des plus beaux vers de Corneille,

de Racine, de Rouſſeau, de Lafontaine, & de Boileau, n'en ſeroit pas moins un très-médiocre Poëme, quoiqu'il pût paroître fort beau à ceux qui prendroient cette copie pour un original.

C'eſt avec génie que Lafontaine a dit d'une manière toute neuve, dans ſon Elégie ſur la diſgrace de Fouquet:

La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.

Mais ce n'eſt que du bel-eſprit de retourner ce vers comme vous l'avez fait au neuvième Chant de votre Poëme:

Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.

Deſpréaux a eu beſoin d'invention pour exprimer avec autant de vivacité que d'élégance, cette penſée qu'on avoit ſi ſouvent rendue avant lui, mais jamais auſſi-bien que lui:

Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage.

Vous, Monſieur, vous n'avez eu beſoin que de mémoire pour répéter plus foiblement la même tournure:

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu.

Il y a une certaine vigueur d'expreſſion dans ce vers que Valois aſſaſſiné & mourant dit à ſon ſucceſſeur, au ſujet du trône qu'il lui laiſſe :

Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne.

C'eſt le génie de Racine qui vous a ſecouru ici : ce Poëte avoit rendu la même idée avec bien plus de force, & votre copie ne paroît rien, ou plutôt diſparoît devant ces vers :

Ce trône fut toujours un dangereux abîme;
La foudre l'environne auſſi-bien que le crime.

Dans le même diſcours de Valois, il y a deux autres vers dont la tournure eſt fort animée & fort heureuſe :

Vous connoiſſez la Ligue & vous voyez ſes coups;
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous.

Il n'a fallu pourtant aucun effort de génie

pour les faire, d'après ceux-ci de Corneille dans les Horaces :

Il faudra que leurs coups
Se faſſent jour ici, pour aller juſqu'à vous.

Se faſſent jour ici, en montrant ſon cœur, eſt plus vif que *ils ont paſſé par moi*, qui eſt un peu dur & lourd.

De même, quand on ſait cet autre vers de Corneille,

Sertorius ſait vaincre & garder ſes conquêtes.

on voit bien qu'avec du bel-eſprit on fera aiſément cette eſpèce de parodie, qui eſt dans votre ſeptième Chant :

François, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes.

Molière, qui poſſédoit à un degré ſuprême l'invention & les hardieſſes du ſtile, a dit avec génie dans le Tartuffe,

Et pour perdre quelqu'un couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment.

Cette expreſſion admirable une fois trouvée, quel mérite avez-vous eu de mettre au

au commencement du Chant ſecond :

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux.

Ce n'eſt pas là ce qu'on peut appeller créer en imitant. Dans la même page, votre Héros dit encore :

Pour moi qui de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Dieux le ſoin de leur vengeance.

On ne ſait pas pourquoi Henri parle des *Dieux*, & non pas de Dieu ; mais on ſait bien que Molière avoit dit beaucoup mieux dans la même Pièce que nous venons de citer :

Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances.

On ne me fera jamais comprendre qu'un Ecrivain puiſſe avoir du génie, quand il ne peut à tout moment exprimer ſes penſées qu'avec l'expreſſion d'autrui. Je conviens qu'avec cette manœuvre on peut en impoſer quelque tems, & jouir d'une admiration excroquée de toutes parts ; mais comme à la fin tout ſe découvre, à quoi

s'expoſe-t-on, quand on ſe voit dépouillé de ſes plus riches lambeaux, & qu'après avoir reſtitué aux uns & aux autres l'or, la pourpre, & toutes les couleurs brillantes dont on s'étoit chamarré, on ſe voit réduit preſqu'à la nudité, ſous un habit mis en pièces, & percé à jour de tous côtés?

On me dira ſans doute qu'il ſe peut faire que des Ecrivains, ayant à rendre les mêmes penſées, ſe rencontrent pour la manière de les rendre, ſans pour cela devoir être accuſés de ſe copier. Cela peut arriver quelquefois, je ne le nie point. Cependant ces rencontres ſont rares quand on ne les cherche pas. Voyons-nous que Deſpréaux & Racine, Molière & Lafontaine, ſe ſoient rencontrés au point d'avoir fait des vers de génie qui ſoient tout pareils. Si cela leur étoit arrivé, ils ſeroient excuſables, puiſque travaillant à-peu-près en même tems, ils ſe ſeroient effectivement rencontrés par haſard; mais on ne voit point chez eux de ces reſſemblances frappantes; chacun d'eux a fait une foule de vers admirables, & tous différens. Comment donc ſuppoſer, Mon-

ſieur, qu'ayant lu & relu cent fois les ouvrages de ces hommes de génie, aſſez pour connoître & ſavoir par cœur leurs plus beaux traits, vous ayez employé ces mêmes beautés en mille occaſions, ſans ſavoir où vous les aviez vues, & par la ſeule force de votre génie ? Non, non, votre mémoire vous a mieux ſervi ; & ſi la mienne, qui eſt aſſez ingrate, m'a pourtant découvert une grande partie des ſources où vous avez puiſé vos plus beaux vers, que ſeroit-ce ſi vous, Monſieur, vouliez nous mettre ſur la trace de toutes les moiſſons que vous avez faites dans ces riches & vaſtes champs où vous avez cru que nos meilleurs Poëtes n'avoient travaillé que pour vous préparer des récoltes.

Il y a bien des occaſions où des Ecrivains peuvent dire des choſes ordinaires, à-peu-près de la même façon. Il y a des tournures qui appartiennent à tout le monde, & qui ſe trouvent néceſſairement partout. Il y auroit de la folie à s'en abſtenir toujours parce que d'autres s'en ſont ſervis. On peut même en emprunter d'autres moins communes, mais qui ſont peu

remarquables par leur éclat, & qui n'ont pas demandé beaucoup de génie à ceux qui les ont trouvées; elles rentrent alors dans le tréſor commun d'une Langue, & deviennent le bien de tout le monde, pourvu qu'on en faſſe une dépenſe modérée & honorable. Je ſerois de mauvaiſe humeur, ſi je trouvois mauvais, par exemple, que vous ayez mis,

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,

parce que Deſpréaux avoit dit

Sur le pompeux débris des lances eſpagnoles.

On ſent bien qu'une foule de Poëtes avoient pu s'exprimer ainſi avant Deſpréaux, & que vous avez pu en uſer de même après lui. Ces autres vers du même Poëte, quoique fort bien faits, ne ſont pas aſſez frappans pour que vous ſoyez repréhenſible d'en avoir pris la ſubſtance :

Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.

Vous avez déguiſé votre emprunt par

une tournure un peu différente & fort animée :

Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu, si l'Europe me loue, &c.

Une chose à remarquer c'est que *il faut que je l'avoue* est néceſſaire au vers de Boileau, & qu'il est cheville dans le vôtre. Reliſez l'endroit.

Quand Racine a mis dans Esther,

Mais lui, voyant en moi la fille de son frère ;
Me tint lieu, chère Elise, & de père & de mère.

Il a fait deux vers de passage dans un récit ; qui sont fort bien dans leur simplicité ; mais comme ils sont peu remarquables, on ne s'avisera point de vous chicaner sur ce que vous les avez imités dans cet endroit de votre second Chant :

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère ;
M'adopta, me servit & de Maître & de père.

Il faut dire la même chose de ces autres vers :

Il regrettoit ces tems si chers à son grand cœur.

(Chant 1.)

Ils regrettent le tems à leurs grands cœur ſi doux.

(Bajazet.)

Déjà les deux partis, aux pieds de ces remparts,
Avoient plus d'une fois balancé les haſards.

(Chant I.)

Et déjà les deux camps, aux pieds de ſon rempart,
Devoient de la bataille éprouver le haſard.

(Bajazet.)

Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.

(Chant I.)

Il voit plus que jamais ſes campagnes couvertes
Des Romains que la guerre enrichit de nos pertes.

(Mithridate.)

Il faut pourtant convenir que *enrichis de nos pertes* eſt une expreſſion aſſez éclatante pour répandre un jour peu favorable ſur l'imitation.

Deſcends du haut des Cieux, auguſte Vérité.

(Chant I.)

Vérité que j'implore, achève de deſcendre.

(Eſther.)

Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire.

(Chant I.)

Par lui dès son enfance à la victoire instruit.

(Boileau, Epît. IV.)

Endormi sur le trône au sein de la mollesse.

(Chant I.)

. . . Un fainéant sur le trône endormi.

(Boil. Epît. I)

Les peuples à ses pieds mettoient les diadêmes.

(Chant I.)

De grands Rois à vos pieds mettent leurs diadêmes.

(Quinaut, Armide.)

Où triomphent les Arts, où se plaît la nature.

(Chant I.)

Ces fertiles côteaux où se plait la nature.

(Rousseau.)

Théatre alors sanglant des plus mortels combats.

(Chant I.)

Quoi ce Temple . . .
Sera de leurs combats le théatre honteux.

(Lutrin, Chant VI.)

Ce fantôme effrayant lever sa tête altiére.

(Chant I.)

Lève, Jéruſalem, lève ta tête altière.

(Athalie.)

Marqua par cent combats ſon empire nouveau.

(Chant II.)

Marque de quelqu'affront ſon empire naiſſant.

(Bajazet.)

D'un plomb mortel atteint par une main guerrière.

(Chant II.)

Déjà du plomb mortel plus d'un brave eſt atteint.

(Boileau, Epît. IV.)

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis, &c.

(Chant II.)

Dans l'ombre du ſecret ce feu s'alloit éteindre.

(Mithridate.)

Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit.
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.

(Chant II.)

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.

(Athalie.)

Il faut que trois de nous, ſans tumulte & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit.

(Lutrin.)

Digne de plus de vie & d'un autre deſtin.

(Chant II.)

Digne de plus de vie & de plus de fortune.

(Chaulieu.)

Songez que de Lévi la famille ſacrée
Du Miniſtère ſaint par Dieu même honorée, &c.

(Chant IV.)

Entrez, généreux Chefs des familles ſacrées,
Du Miniſtère ſaint tour-à-tour honorées.

(Athalie.)

Et d'un antique amas de ſuperſtitions,
Ont rempli, dès long-tems, toutes les nations.

(Chant V.)

De tout ce vain amas de ſuperſtitions,
Qui ferme votre Temple aux autres Nations.

(Athalie.)

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage.

(Chant VI.)

D'un geſte menaçant, d'un œil brûlant de rage.

(Racine, Thébaïde.)

Louis, en ce moment, prenant ſon diadême,
Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même.

(Chant VII.)

Enfin avec transport prenant son diadême,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
(Andromaque.)

Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
(Chant VIII.)

Marchons, en invoquant l'Arbitre des combats.
(Athalie.)

Là tous les champs voisins, peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers,
(Chant IX.)

Dans un bois écarté, dont les ombrages verds
Ne sentirent jamais la rigueur des hivers.
(Segrais, Eclogue sixième.)

Ces fureurs, ces transports qu'un tendre amour inspire.
(Chant IX.)

Agréables transports qu'un tendre amour inspire.
(Deshoulières.)

Je répète donc qu'on ne sauroit raisonnablement vous reprocher les ressemblances qu'on voit dans tous ces vers, & dans une foule d'autres pareils; car, à quelques-

uns près, qui paroiſſent évidemment copiés, & dont la tournure ſuppoſe quelque génie, le reſte n'eſt pas d'un prix aſſez important pour croire qu'il ne vous eût pas été auſſi facile de les trouver de vous-même, que de les prendre à d'autres. On pourroit ſeulement deſirer que votre ſtile eût quelque choſe de plus neuf, & qu'en profitant de ce que la Langue & la Poéſie avoient acquis juſqu'à vous, vous euſſiez ajouté quelque choſe à ce fonds commun qui vous a été ſi utile.

Il y a même des expreſſions d'un plus grand prix, qu'on peut habilement emprunter, en les détournant du ſens où un Poëte les a employées, & en les montrant dans un nouveau jour. Ainſi, quoique Racine ait dit dans le récit de Théramène,

Sa main ſur ſes chevaux laiſſoit flotter les rênes,

Vous n'avez pas fait un plagiat, en tranſportant cette belle expreſſion du propre au figuré, & en mettant:

. . . . . Et ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſoit flotter les rênes.

Rousseau en avoit usé de même avant vous dans ce vers, où il parle de Cicéron:

Sa main du Consulat laissoit aller les rênes.

Lorsqu'un tour heureux est susceptible d'être présenté d'une manière différente, on fait bien de se l'approprier. Corneille ayant mis dans Cinna,

Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice;

cela n'a pas dû vous empêcher de donner une nouvelle force à cette antithèse imitée de Juvénal, & de dire au sujet de Guise,

S'il ne montoit au trône, il marchoit au supplice.

C'est ainsi qu'il est bon & glorieux d'imiter ses prédécesseurs, de lutter contr'eux, & de faire, comme disoit Rousseau, belle dépense du bien d'autrui. Mais il n'y a aucune espèce de gloire de ramasser à droite & à gauche les traits les plus brillans & les plus remarquables des grands Poëtes, & de les parsemer dans ses écrits, comme vous avez fait en mille rencontre, dont

nous avons déjà rapporté un assez grand nombre. Cela même annonce une impuissance absolue de génie, sur-tout lorsque ces traits dérobés sans déguisement sont les plus beaux de votre Poëme. C'est un aveu non équivoque que vous n'avez pas cru avoir assez de force pour vous soutenir de vos propres aîles, ni pouvoir attirer l'admiration sans vous environner d'un éclat emprunté. On pourroit tout au plus pardonner ces larcins éclatans à un Ecrivain qui auroit pardevers lui un fonds immense de beautés, d'un ordre très-supérieur à celles qu'il auroit dérobées. Pour vous, Monsieur, vous savez s'il vous est possible de recourir à cette justification.

Il ne sera peut-être pas inutile de faire ici quelques réflexions sur la manière dont on peut imiter les Poëtes qui ont écrit avant nous dans notre Langue; car je ne veux point parler des imitations qu'on fait des Poëtes anciens ou étrangers. C'est créer, que d'enrichir notre Poésie de toute sorte d'ornemens qu'elle ne connoissoit pas, d'introduire dans notre langage des tours qui lui manquoient, & de naturaliser si

bien ces fleurs étrangères qu'elles ſemblent enſuite appartenir à notre propre fonds. Ces conquêtes ſur le génie & ſur la Langue des autres Nations, ſont autant de gloire, quand le goût les dirige, que l'uſage le plus heureux de ſa Langue même, & de ſon génie particulier. Cette reſſource eſt la plus ſûre pour avoir de l'invention dans le ſtile, & pour ne pas mettre à contribution les ouvrages de nos Poëtes. Si vous vous fuſſiez nourri de la Poéſie d'Homère & de Virgile, vous n'auriez pas eu beſoin de vivre ſur le commun, des bribes de Racine, de Boileau, de Corneille, & des autres. L'abeille induſtrieuſe va tirer le ſuc & le parfum des fleurs pour compoſer ſon ambroiſie, qu'elle ſeule peut produire; mais le frelon, avide & pareſſeux, court dérober le miel, ce doux fruit des abeilles; il vit à leurs dépens, & ne fait rien d'utile.

Perſonne n'ignore comment Virgile ſavoit trouver de l'or dans la bourbe d'Ennius; nous pouvons faire le même profit avec nos vieux Poëtes. Les efforts qu'ils ſe ſont donnés pour rendre notre Langue poé-

tique & hardie, à la manière des Langues anciennes, leur ont souvent inspiré de superbes expressions, & de magnifiques images; mais n'étant point secondés par un goût assez sûr, & continuellement écrasés sous les imperfections d'un langage encore grossier dans le stile noble, & qui ne pouvoit se former qu'à la longue, il leur étoit impossible de faire un ouvrage qui eût des beautés suivies; & leurs brillans mal enchâssés jettant quelqu'éclat par de longs intervalles, se trouvent enterrés dans un amas de vers barbares & ridicules; ils sont là comme n'existant point pour les lecteurs qui ne cherchent que du plaisir, & qui ne veulent point avec raison dévorer l'ennui de plusieurs pages, pour rencontrer quelques beaux traits. Ce sont ces brillans qu'il nous faut déterrer, repolir, & mettre habilement en œuvre. C'est un bien qui nous appartient; car ce qui n'est point lu n'est point censé avoir été écrit, & c'est même faire honneur à ces beautés ignorées, que de les tirer de l'oubli poudreux où elles étoient reléguées, pour les reproduire dans un ouvrage où elles tiennent un rang distingué.

Nos grands Maîtres du dernier siècle le pratiquoient ainsi. Ils ne se pilloient point entr'eux, mais ils faisoient d'excellentes récoltes dans nos vieilles Poésies. On sait combien Molière a ressuscité de bonnes plaisanteries, & même des scènes comiques tout entières, prenant, disoit-il, son bien où il le trouvoit. Regnard, ensuite, n'a pas eu la même grace à copier les bons mots de Molière, parce qu'il n'y a ni peine, ni gloire à prendre de bonnes choses dans un Auteur où tout est bon, & qu'il n'en résulte aucun plaisir pour le lecteur, à qui l'on ne redonne que ce qu'il avoit déjà.

Racine & Despréaux doivent à cette étude de nos anciens Auteurs un grand nombre de vers qu'on admire justement dans leurs écrits; &, pour en citer quelques-uns, je me rappelle que dans ce vers de Phèdre,

De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?

Cette épithète de *furtive*, bien plus heureuse que *secrete*, & que l'on croyoit avoir été trouvée par Racine, lui avoit été suggérée

ſuggérée par ce vers du Pirame de Théophile :

Au moins prenez bien garde en cette amour furtive.

Le même Théophile lui avoit auſſi fourni l'idée de ces vers de Mithridate, dont le tour eſt ſi poétique :

Tout reconnut mon père, & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Théophile avoit fini une ſtrophe de cette manière :

Si nos victorieux Nochers
Trouvent des ennemis ſur l'onde,
Ce ſont les vents & les rochers.

Deſpréaux avoit eu auſſi le bonheur de tirer deux de ſes plus brillantes expreſſions du bourbier de Théophile ; l'une eſt dans ce vers charmant :

Tient un verre de vin qui rit dans la fougère.

Théophile avoit dit :

Bacchus, tout Dieu qu'il eſt, rians dans le cryſtal.

L'autre :

Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes.

eſt tirée de ceci :

Les ames de ſang enivrées,
Toutes noires de trahiſon.

Il n'eſt pas juſqu'à la Pucelle de Chapelain où Deſpréaux ne fit main baſſe ſur quelques expreſſions heureuſes qu'elle lui offroit par haſard, & qui prenoient dans ſes mains un nouvel éclat. Au huitième Livre de la Pucelle, Boileau trouva ces vers :

On quitte alors le Temple, & l'innombrable foule
Par le triple portail avec peine s'écoule.

Il ſentit la beauté de cette image, & vit qu'il y manquoit de la douceur & de l'harmonie ; il adoucit donc ainſi la dureté de Chapelain :

Auſſi-tôt on ſe lève, & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus par les portes s'écoule.

Boileau parle de Ribouit, Libraire, qui

tient l'amas toujours entier des écrits de Haynaut, *ſous vingt fidelles clefs*. Cette épithète de *fidelles*, qui eſt tout-à-fait neuve & belle dans cette circonſtance, l'avoit frappé en liſant ce vers du même Livre de la Pucelle :

Sous vingt fidelles clefs le ſaint vaſe eſt ſerré.

Voici deux autres vers qui méritoient bien auſſi de ſortir de l'oubli, & de repaſſer ſous la ſavante lime de Deſpréaux : ils ſont au ſecond Livre du même Poëme :

L'infortuné guerrier, contre ce double orage,
Vainement dans ſon ſein recherche du courage.

Ce dernier vers étoit preſque plat, à force d'être mal fait. De cette pierre obſcure Boileau a tiré ce diamant :

Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage.

Enfin c'eſt encore à Chapelain que Deſpréaux eſt redevable d'une des plus heureuſes images du Lutrin ; ce ſont ces deux vers :

Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier loin d'eux déjà baisse & décroît.

Cet effet de perspective si bien rendu, fait autant de plaisir en vers qu'un effet de lumière bien rendu par un Peintre; parce que ces deux choses sont également difficiles. C'est pourtant Chapelain qui avoit imaginé cette beauté, mais qui l'avoit un peu gâtée, en la chargeant de trop de circonstances:

. . . . Chinon baisse, décroît,
S'éloigne, se blanchit, s'efface & disparoît.

S'éloigne étoit de trop, & il falloit plus de rapidité au vers.

On vous sauroit donc, Monsieur, un gré infini, si, au lieu d'avoir pris de toutes mains dans des Poëtes que tout le monde lit, que tout le monde connoît, & que les Lecteurs un peu instruits savent par cœur, vous eussiez fait revivre des beaux vers inconnus & cachés dans des Auteurs qui sont lus d'un petit nombre de personnes. Vous avez très-bien fait d'enlever à l'obscur Cotin cette image vraiment poétique:

Il arrachoit la foudre à l'Aigle des Céſars.

Mais on vous a juſtement accuſé de l'avoir affoiblie en mettant

Diſputant le tonnerre à l'Aigle des Céſars.

Il y a beaucoup moins de feu dans votre vers. *Diſputant le tonnerre* n'a pas la même vivacité que *il arrachoit la foudre.* Il n'eſt pas glorieux d'être au-deſſous d'un mauvais Poëte, quand on lui emprunte quelque choſe. Vous avez vu comment Racine & Boileau ſe ſont rendus propres ces ſortes d'emprunts, par la manière dont ils les faiſoient valoir, & dont ils en rehauſſoient le prix.

Vous avez été plus heureux, quand, d'après ces vers du P. Lemoine,

Moins pompeuſe monta cette nue embraſée
Qui ravit autrefois le Maître d'Eliſée.

vous avez dit:

Et telle s'éleva cette nue embraſée
Qui, dérobant aux yeux le Maître d'Eliſée, &c.

Vous avez eu raiſon auſſi de prendre à

Scudéry, dans ſon mauvais Poëme d'Alaric, ce vers heureux :

Allons chercher à vaincre, ou du moins à mourir.

Vous lui avez donné un tour plus vif, en diſant :

Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

C'eſt encore à Scudéry que vous devez ce vers qui fait image :

Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle.

Il me ſemble que vous auriez bien fait de ne rien changer au vers de Scudéry :

Sous leurs coups redoublés les caſques étincellent.

Le mot de *caſques* eſt plus heureux que celui de *cuiraſſe* pour cette image. Ce n'eſt pas là le ſeul endroit où Scudéry ait l'avantage ſur vous. On lit au milieu de votre ſixième Chant, ces deux vers qui ſont fort impoſans :

D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues.

Il y a beaucoup trop d'exagération dans

cette expreſſion *ſe perdent dans les nues.* On ne dit pas autre choſe des hautes montagnes, & jamais des palais dorés n'ont même ſemblé ſe perdre dans les nues. Scudéry a dit à-peu-près la même choſe des pyramides d'Egypte, avec un peu plus de raiſon, puiſque leur élévation étoit bien au-deſſus de nos plus hauts palais :

Etonnement des yeux, pyramides connues,
De qui la vanité ſe cachoit dans les nues.

L'expreſſion du ſecond vers eſt digne du plus grand Poëte, & la vôtre d'un Poëte bourſoufflé.

S'il eſt fâcheux d'être au-deſſous des Cotin & des Scudéry en les imitant, il l'eſt bien plus de prendre de méchans vers à de méchans Poëtes, comme vous avez fait en prenant à Caſſagne :

Et par droit de conquête & par droit de naiſſance.
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis, &c.

Il eſt permis ſans doute de remanier une penſée, de s'emparer d'une image qu'on trouve dans un Poëte célèbre, mais c'eſt

lorſqu'on eſt bien ſûr qu'en ſe colletant avec lui, on en triomphera. C'eſt ainſi que Racine a ſouvent lutté avec gloire contre Corneille ; Deſpréaux contre Regnier ; Rouſſeau contre Malherbe. Je pourrois en apporter beaucoup d'exemples ſans la crainte que j'ai de trop m'étendre ; contentons-nous d'un ſeul pour appuyer ma réflexion. C'eſt un endroit d'une Epître à M. de Lamoignon, où Boileau a voulu traiter à ſa manière une fort belle penſée de Corneille dans les Horaces. Voyons d'abord les vers de Corneille :

Le peuple qui voit tout ſeulement par l'écorce,
S'attache à ſon effet pour juger de ſa force ;
Il veut que ſes dehors gardent un même cours ;
Qu'ayant fait un miracle elle en faſſe toujours (*).
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente ;
Il veut qu'on ſoit égal en tout tems, en tous lieux ;
Il n'examine point ſi lors on pouvoit mieux,
Ni que s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,

(*) La Vertu.

L'occaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injuſtice accable & détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds.
Et quand la Renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on ne veut décheoir, il ne faut plus rien faire.

Tout cela eſt on ne peut pas mieux penſé; ces vers ſe ſoutiennent par un fonds admirable de raiſon & de vérité : cependant ils pèchent pour être trop diffus & trop peu élégans. Boileau pouvoit donc ſe flatter de la victoire, en reſſerrant cette belle penſée dans ces vers pleins de préciſion & d'élégance :

Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux louanges nourris,
Nous ne ſaurions briſer nos fers & nos entraves;
Du Lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où notre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne ſaurions décheoir.
Le Public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions;
Il veut, en vieilliſſant, que nous rajeuniſſions.

C'eſt être original que d'imiter ainſi.

Comme j'aime à vous rendre justice de toute manière, je n'oublierai pas de vous donner les louanges que vous méritez sur un endroit où avez surpassé Malherbe en l'imitant : ce Poëte avoit imaginé une comparaison fort ingénieuse pour louer le Duc de Bellegarde de sa fidélité au Roi ; il s'exprime ainsi :

Tel que, d'un effort difficile,
Un fleuve, au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile ;
Ses flots, par moyens inconnus,
En leur douceur entretenus,
Aucun mêlange ne reçoivent,
Et dans Syracuse arrivant,
Sont trouvés, de ceux qui les boivent,
Aussi peu salés que devant.

Tel ; entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt, démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti ;

Mais blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Si cette comparaison étoit ingénieuse-ment imaginée, elle n'étoit pas à beaucoup près aussi heureusement rendue. Malherbe l'a écrite dans un moment de sécheresse & d'une veine froide & languissante. Il ne vous a donc pas été difficile de traiter cette excellente comparaison beaucoup mieux que lui dans votre neuvième Chant, au sixième portrait de Mornay :

Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices !
Jamais l'air de la Cour, & son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Perſonne ne disconviendra que ces vers ne ſoient plus élégans que ceux de Malherbe. Mais pour un triomphe que vous avez eu ſur le Reſtaurateur de notre Poéſie, dans un moment de foibleſſe, combien de fois n'êtes-vous pas reſté au-deſſous de nos autres Poëtes, & n'avez-vous eu que le déſavantage d'avoir voulu les copier! Car autant il eſt glorieux de l'emporter ſur un homme de génie, en éxprimant les mêmes choſes que lui, autant l'on montre l'impuiſſance & la ſtérilité d'un copiſte, en ſe traînant ſervilement ſur ſes pas, en s'aidant continuellement de ſon ſecours, & s'appuyant ſur lui ſans avoir la force de le devancer.

Après la foule des exemples que vous nous avez déjà fournis en tant de rencontres, pour prouver cette vérité, ceux que nous allons encore expoſer ſont peut-être ſurabondans; mais je ne ſaurois trop inſiſter là-deſſus, puiſque c'eſt là tout le fondement de votre élégance & de votre coloris ſi vanté.

Racine ayant dit dans Alexandre,

Sur le tombeau des Rois élever sa grandeur.

est-ce être plus élégant & plus fort que lui, de réduire cette grande idée à cette petite antithèse ?

Sur son abaissement élevoient leur grandeur.

Est-ce encore enchérir sur lui de se servir ainsi de ses expressions ?

Son père, à son côté sous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de son corps expirant.

Cette belle image n'étoit-elle pas rendue avec une élégance plus forte & plus soutenue dans l'Alexandre ?

Ses Soldats, à ses pieds étendus & mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.

Quand nous voyons dans Athalie,

Ce n'est plus cette Reine.
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.

Lorsqu'ensuite nous lisons dans votre quatrième Chant,

Des momens dans la guerre il connoît tout le prix,
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris.

nous ne voyons là qu'une ſervile imitation, une foible copie. A quoi bon nous redonner les vers de Racine en les gâtant ?

Quel effort d'élégance avez-vous fait quelques lignes plus bas, en diſant :

Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.

Ces vers feront-ils oublier ceux-ci de l'Art Poétique ?

Là le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici le frère pleure un frère empoiſonné.

Boileau n'a eu garde de dire qu'un *frère effrayé pleure* ; outre que cela eſt dur, on ne pleure pas quand on eſt *effrayé*. Il faut toujours ſuivre la marche & les mouvemens de la nature.

Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.

Comparez ces vers de votre cinquième Chant, avec ceux-ci de Corneille dans

les Horaces, & jugez qui des deux a l'avantage d'avoir le mieux rendu cette peinture poétique, ou celui qui l'a inventée, ou celui qui l'a copiée :

Pareil à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Pouſſent un jour qui fuit & rend les nuits plus ſombres.

Votre image n'eſt pas juſte; il falloit *pouſſent un jour qui fuit & qui renaît*; ou plutôt *renaît* eſt inutile après *les éclairs redoublés*. La peinture de Corneille eſt plus parfaite par ce dernier trait, & *rend les nuits plus ſombres*. Ce coup de pinceau eſt d'un maître qui connoît les grands effets.

Avez-vous cru enchérir ſur ce vers de Racine dans Phèdre, au ſujet des enfers :

Mille chemins ouverts y conduiſent toujours.

en mettant sèchement,

Suivez-moi : les chemins en ſont toujours ouverts.

Le même Racine, faiſant dire à Bérénice,

Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses ;
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses.

Racine a exprimé très-élégamment, dans le second vers, une pensée très-simple, qu'il relève par l'heureux choix des mots : on ne voit plus que des hémistiches pillés sans élégance, dans ces vers de votre Chant septième :

Je le vois, éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses.

Traverses est ici très-foible à la place de *revers*. *Eprouvant des fortunes diverses* est de la prose ; mais *suivre d'un pas égal mes fortunes diverses* est d'une élégance exquise.

Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ses regards.

Ce second vers est-il une imitation supérieure à celui-ci de Boileau, dans le passage du Rhin ?

Louis les animant du feu de son courage.

Quel

Quel mérite y a-t il eu à faire ce vers élégant du Chant cinquième,

Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,

quand on a eu ſous les yeux ces vers de Racine, qui ſont d'une élégance & d'une harmonie bien plus parfaite:

Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont ſous ſes pas on les avoit ſemés.

Eſt-ce là lutter contre un homme de génie? N'eſt-ce pas plutôt lui dérober ſes plus beaux habits afin de lui reſſembler un moment, & de paſſer pour lui aux yeux qui ſe laiſſent tromper?

Cependant, malgré tous les ſecours que vous raſſemblez de tous côtés pour venir à votre aide, & peut-être même à cauſe de cette manière de travailler en marqueterie, vous n'êtes preſque jamais parvenu à quelque degré de perfection dans l'élégance du ſtile. Que l'on vous compare tour-à-tour en toute circonſtance, à chacun de ces modèles que vous avez eus ſous les yeux, on connoîtra

la différence qu'il y a entr'un Poëte qui travaille de génie, qui tire de ſon propre fonds les richeſſes de ſon ſtile, & le bel-eſprit qui, ne travaillant que de mémoire, n'a jamais dans l'expreſſion rien de neuf, rien qui n'ait été dit mille fois avant lui. Son élégance ſe borne à éviter la platitude des mauvais Auteurs, en ſuivant les expreſſions données par les bons Ecrivains. L'élégance d'un homme de génie franchit le cercle de ces expreſſions trouvées & connues, il en crée d'autres, il invente de nouvelles combinaiſons qui deviennent encore la pâture du bel-eſprit. Ce n'eſt pas ſans doute manquer d'élégance que de dire,

Jeunes voluptueux, qui régnoient ſous ſon nom.

Mais qui eſt l'homme d'eſprit qui ne pourra pas s'exprimer ainſi ? L'homme de génie, le grand Corneille a bien un autre ſtile pour dire la même choſe d'un Empereur qui laiſſe tout ſon pouvoir aux mains de ſes favoris :

L'Empire eſt aux Tyrans qui font régner ſon nom.

Cette idée ainſi préſentée frappe tout autrement notre eſprit ; tel eſt le pouvoir de l'invention du ſtile. On fait peu d'attention à l'élégance médiocre de ce vers, qui n'a que le mot propre de la proſe :

Corneille nous imprime bien plus fortement cette penſée revêtue d'une image auſſi vive que naturelle, où il a mis le mot propre de la Poéſie :

C'eſt avec le même génie de ſtile qu'il nous a gravé cet autre beau vers dans la mémoire :

Qui eſt-ce qui retiendra long-tems celui-ci, où vous dites que Saint Louis avoit peur que Bourbon

Avec moins de péril n'eût acquis moins de gloire !

C'eſt là une élégance froide, qui ne ré-

mue point, qui gliſſe ſur l'eſprit, qui ne rappelle point le Lecteur à une ſeconde lecture ; comme un vin ſans bouquet & ſans ſève, qui ne rappelle point ſon buveur ; car cette façon de parler, toute vulgaire qu'elle eſt, a de la force, de l'élégance, & rend très-bien ce que je veux faire entendre.

Cette élégance ordinaire & commune a dicté ces quatre vers :

Vous connoiſſez le peuple & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du Ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.

Ce ſtile eſt flaſque, ſans vigueur, ſans mouvement. Racine nous dit la même choſe avec une élégance plus animée :

Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à ſon zèle indiſcret,
L'affranchiſſent d'un joug qu'il portoit à regret !

Comparez votre premier & votre quatrième vers, au premier & au troiſième de Racine, vous ſentirez combien votre

élégance eſt foible & morte au prix de la ſienne.

Faites la même comparaiſon entre ces autres vers :

Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ſes fils.
(Chant II.)

Ma jeuneſſe nourrie à la Cour de Néron.
(Bérénice.)

Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
(Chant IV.)

Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
(Iphigénie.)

Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
(Chant VIII.)

Et ſous un front ſerein déguiſant mes allarmes.
(Phèdre.)

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de réflexion pour juger que l'élégance de Racine eſt plus nourrie, plus harmonieuſe, moins vulgaire que la vôtre; mais prenons quelques nouveaux exemples qui aient plus d'étendue; prenons-les dans le genre où l'on dit que vous réuſſiſſez le

mieux, dans le genre doux, tempéré & sentencieux. On cite avec éloge cet endroit du premier Chant :

Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix en cet obscur séjour,
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisoit son étude ;
C'est là qu'il regrettoit ses inutiles jours
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours,
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :
Tranquille il attendoit, sans crainte & sans désir,
La mort, vint, & Dieu le joignit à ses amis.

Ces vers ont de l'élégance, mais de l'élégance sans génie, sans invention : ce sont des idées communes habillées d'expressions non moins communes, qui sont arrangées assez harmonieusement, quoique les vers tombent monotonement deux à deux. Pas une pensée qui frappe, nulle hardiesse d'élocution, pas un vers qui ne soit par-tout, pas une épithète choisie ; tout cela est pris dans le répertoire commun des faiseurs de vers, qui ne sont pas Poëtes

Ce qu'il y a de plus élégant eſt fait d'après Boileau :

Libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il faiſoit ſon étude.

Il n'eſt rien de ſi commode que de trouver ſous ſa main deux hémiſtiches tout rimés. Boileau dit :

Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude.

Ce qui n'eſt pas pris à Boileau n'eſt pas ſi bon ; ce ſont *les plaiſirs & les amours*, qui rempliſſent aiſément un vers ; ce ſont *les puiſſans humains*, qui ſont du ſtile didactique & dogmatique, c'eſt *au gré de ſes ſouhaits, le refondre à jamais* ; tous rimes qui ne finiſſent pas ce morceau d'une manière merveilleuſe, & qui ne paroiſſent pas avoir le deſſein d'enlever notre admiration. C'eſt donc là une élégance médiocre, c'eſt celle du beſoin, & dont lui ſeul peut ſe contenter. Si vous voulez voir ſur le même ſujet des idées, des images & de l'élégance

d'un homme de génie, liſez ces vers de Lafontaine, où, après avoir peint les malheurs attachés à la grandeur & à la fortune, il décrit ainſi le bonheur du Sage :

L'humble toît eſt exempt d'un tribut ſi funeſte ;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte :
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois ;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne :
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour ?
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.

Dès le premier vers, vous ſentez le vrai Poëte qui ne ſe traîne point dans les chemins rompus des rimeurs vulgaires. *Loin de la Cour chercher la douce paix en cet obſcur ſéjour.* Quel eſt l'homme accoutumé à lire des vers, qui ne trouve ces mots-là ſous ſa plume ſans y beaucoup rêver ? Mais pour dire que les ſoucis qui dévorent les Grands, n'approchent point du ſage qui ſe contente d'une fortune médiocre, c'eſt un talent au-deſſus des efforts de tout bel-

eſprit ; que de s'exprimer comme Lafontaine :

L'humble toît eſt exempt d'un tribut ſi funeſte.

Quelle élévation dans cet autre vers !

Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois.

Quelle Poéſie ! *Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne* ; quelle force de penſée dans le vers ſuivant ! comparerez-vous à cela, *il foulait à ſes pieds les paſſions humaines* ? C'eſt le mot propre me dira-t-on. Oui, le mot propre de la proſe ; mais Lafontaine a le mot propre de la Poéſie. C'eſt encore le mot propre de la proſe que ceci : *il attendoit que la mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.* Un Proſateur ne s'exprimera pas autrement : le ſeul grand Poëte eſt capable d'embellir une penſée philoſophique d'une image charmante comme celle de Lafontaine :

Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.

Mettons encore en parallèle l'élégance

du bel-esprit avec celle du génie, dans le genre doux & gracieux. Je choisis la peinture que vous faites des plaisirs de votre Héros & de Gabrielle, comme l'endroit où vous pouviez déployer toutes les graces du stile :

Au fonds de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrthe amoureux, asile du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguoit ses appas ;
Il languissoit près d'elle, il brûloit dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes ;
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans.
Ils sentoient cette ivresse & ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.

Je n'ai pas de meilleur moyen pour rendre plus sensible la maigreur & la sécheresse de cette peinture, dont les couleurs sont si foibles, si vagues & si communes, que de lui opposer quelques traits de celle que Lafontaine a faite des plaisirs

de Vénus & d'Adonis. La seule comparaison fera mieux que moi la critique de vos vers.

Tout ce qui naît de doux en l'amour vous inspire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre s'enflamme,
Et que, de la contrainte ayant banni les loix,
On se peut assurer au silence des bois;
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs, enfans de la joie,
Vœux, sermens, doux regards, transports, ravissemens,
Mélange d'une seule & double félicité,
Mollement répandus, ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chênes des bois, pour confident qu'amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour, &c.
Combien de fois le jour
Couvrant de ses rayons l'émail d'une prairie,
Les a vus se rouler sur l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'oser le voile sombre
De ces plaints, amis du silence & de l'ombre.

On cite aussi cet autre endroit du troi-

sième chant de la Henriade, comme un modèle d'élégance; Bourbon parle de Joyeuse:

Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage;
Les Courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs Maîtresses.
Leurs armes éclatoient du feu des diamans.
De leurs bras énervés frivoles ornemens,
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

Il y a un grand défaut, dans ces vers élégans, c'est d'être froids; de n'avoir ni mouvement, ni force, ni aucune expression de génie, & de tomber deux à deux. Les derniers vers, où le stile devroit se relever avec chaleur, sont les plus foibles, ils sont même languissans. En un mot,

cette élégance eſt d'une médiocrité parfaite, c'eſt celle d'un fort bel-eſprit : vous allez retrouver celle du génie, accompagnée, de mouvemens de chaleur, d'énergie, dans ces vers de l'Alexandre de Racine :

.... Que verrois-je, & que pourrois-je apprendre
Qui m'abaiſſe ſi fort au-deſſous d'Alexandre ?
Seroit-ce ſans efforts les Perſans ſubjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtre fatigués ;
Quelle gloire en effet d'accabler la foibleſſe
D'un Roi déjà vaincu par ſa propre molleſſe ;
D'un peuple ſans vigueur & preſqu'inanimé,
Qui gémiſſoit ſous l'or dont il étoit armé,
Et qui, tombant en foule au lieu de ſe défendre,
N'oppoſoit que des morts au grand cœur d'Alexandre !

Ce ſeul vers, *qui gémiſſoit ſous l'or dont il étoit armé*, ſuppoſe plus de génie que vos douze vers enſemble ; ſans ce génie d'expreſſion, ſans cette chaleur qui anime ce morceau de Racine, l'élégance n'eſt plus qu'un vernis ſous lequel on peut cacher ſa foibleſſe aux regards des eſprits frivoles ; mais qui la décèle aux yeux inſtruits & exercés.

Je pourrois pousser ces comparaisons fort loin, si cette Lettre n'étoit pas déjà si ample; on verroit toujours cette même différence entre le bel esprit, qui n'a qu'une élégance superficielle, sans caractère, sans invention; & l'homme de génie, dont l'élégance neuve, originale, trouve sa source dans l'imagination, & non dans la réminiscence. On verroit que, bien loin d'avoir rien ajouté, en général, à la perfection de nos modèles Romains, vous n'avez jamais pu vous élever à cette perfection, même en les copiant sans cesse; que par cette imitation assidue & continuelle, vous avez seulement réuni à vous placer un peu au-dessus des Poëtes médiocres du dernier siècle, en évitant la platitude, la dureté, & les insipides longueurs de vos devanciers dans la carrière de l'Epopée; que, si par une certaine sobriété de style, vous vous êtes éloigné de tous les écueils où ils ont échoué, vous êtes tombé par un excès contraire au leur, dans une sécheresse & une stérilité non moins condamnable. Il ne vous a pas sans doute été bien difficile d'être plus élégant, plus harmonieux,

moins diffus que Chapelain, par exemple; mais il seroit aisé de prouver que vous avez eu moins d'invention, & que peut-être vous n'avez pas été plus grand Poëte que lui, pour le fonds des choses & des idées. Je ne m'engagerai point dans cette discussion, j'indiquerai seulement de quelle manière on pourroit la traiter, en comparant, par exemple, l'endroit de Pucelle à un autre de la Henriade, où vous avez eu tous deux à peindre le tableau le plus sublime, sans avoir aucun rival ni d'autre à la hauteur de votre génie:

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu sait avant les temps ses vûes immuables.
Le Ciel est sous ses pieds, les mondes, les soleils,
Le cours toujours réglé, l'ordre & l'harmonie,
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, forment son assemblée.
Ses saints, dans les transports d'une éternelle ivresse,
D'un regard de plaisir enivrés à sa vûe,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à jamais sa majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces Soleils Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.

Il parle, & de la terre ils vont changer la face ;
Des Puiſſances du ſiècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.

On va voir que vous avez emprunté de Chapelain le fonds de ce tableau ; vous avez uſé ſobrement de toutes les couleurs qu'il avoit prodiguées & entaſſées ; vous n'avez point péché comme lui, par le défaut d'être long & diffus ; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire que des vers ſont toujours trop longs quand il ſont médiocres. En effet le paſſage que nous venons de lire n'a rien qui réponde à la grandeur, à la ſublimité des idées que doit inſpirer l'Eternel. *Dieu mit ſon trône.* Ne voilà-t-il pas une expreſſion bien merveilleuſe ! Tout le reſte eſt de cette foibleſſe de penſée & de ſtile. Nous trouverons peut-être plus à reprendre & plus à admirer dans Chapelain :

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repoſe en lui-même, & , vêtu de ſplendeur ;
Sans bornes eſt rempli de ſa propre grandeur.

Une

Une triple perſonne en une ſeule eſſence,
Le ſuprême pouvoir, la ſuprême ſcience,
Et le ſuprême amour, unis en Trinité,
Dans ſon règne éternel, forme ſa majeſté.
Au même tribunal où ſa bonté réſide,
La ſage Providence à l'univers préſide;
Et plus bas, à ſes pieds, l'inflexible Deſtin
Recueille les décrets du Jugement divin.
De ſon être increé tout eſt la créature;
Il voit rouler ſous lui l'ordre de la nature;
Des élémens divers eſt l'unique lien,
Le père de la vie & la ſource du bien.
Tranquille poſſeſſeur de ſa béatitude,
Il n'a le ſein troublé d'aucune inquiétude;
Et voyant tout ſujet aux loix du changement,
Seul, par lui-même, en ſoi, dure éternellement.
Neufs corps d'Eſprits ardens, de Miniſtres fidèles,
Devant l'Etre infini, ſoutenus de leurs ailes,
Chantent inceſſamment des Cantiques ſacrés....
Sous ſon trône étoilé, Patriarches, Prophètes,
Et ceux qui par leur ſang ont cimenté la Foi,
L'adorent à genoux, ſaint peuple du ſaint Roi.

Ce tableau eſt plus complet, moins meſquin que celui de la Henriade. Vous avez évité les longueurs de Chapelain, vous

avez eu plus de discrétion dans le goût; mais il a mis plus de traits qui annoncent le génie : à travers les défauts de son stile traînant, on voit qu'il a mieux senti & mieux rendu ce qu'il y avoit de plus grand dans son sujet :

Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même.

Cela est plus noble, plus majestueux, plus fort que ces vers extrêmement vagues :

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.

Que signifient ces épithètes, *durable*, *inébranlable* ? En quoi ces rimes postiches représentent-elles la majesté de l'Eternel? *Dieu mit son trône*, fait-il le même effet sur l'esprit que *Dieu reposé en lui-même?* Ce repos à l'hémistiche n'ajoute-t-il pas quelque chose à la beauté de l'expression? Les attributs mystérieux de la Divinité ne sont-ils pas mieux développés dans les autres vers de Chapelain quoique trop allongés? Avez-vous quelque chose qu'on puisse opposer à ceux-ci?

De ſon être incréé tout eſt la créature.
Le père de la vie & la ſource du bien.
Seul, par lui-même, en ſoi, dure éternellement.

La peinture de la Providence, celle du Deſtin qui eſt aux pieds de Dieu, & qui recueille ſes jugemens, n'étoit-elle pas eſſentielle dans un pareil tableau, & deviez-vous l'omettre? Chapelain n'a-t-il pas fait encore une image plus heureuſe de ces Miniſtres céleſtes

Devant l'Etre infini, ſoutenus de leurs aîles,

que vous qui dites sèchement,

Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,

& qui ajoutez ce vers proſaïque,

A qui de l'univers il commet les deſtins?

N'y a-t-il pas encore quelque génie dans cette expreſſion,

L'adorent à genoux, ſaint peuple du ſaint Roi?

Et quel génie y a-t-il dans ce vers?

Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.

Il eſt certain que le goût exquis & ſublime de Racine auroit pu faire quelque choſe d'admirable du tableau de Chapelain, mais du vôtre il n'en eût rien fait : ce qui porte en ſoi le germe du génie, quelque défectueux qu'il ſoit, eſt ſuſceptible d'être perfectionné ; mais tout ce qui eſt marqué au coin foible & ſuperficiel du bel-eſprit, a une empreinte de médiocrité, dont il eſt impoſſible de rien tirer de grand & de parfait.

Peut-être m'accuſera-t-on de pouſſer à l'extrême l'hyperbole & l'exagération, ſi je dis qu'il n'y a peut-être pas dans la Henriade une expreſſion de génie, c'eſt-à-dire une expreſſion neuve, qui ſoit d'une grande beauté; car vous en avez de fort belles qui ne vous appartiennent pas, & qui par conſéquent ne ſont pas des expreſſions de génie. Citez-moi de grace celles auxquelles vous mettez le plus de prix, celles dont vous vous glorifiez davantage. Seroient-ce ces vers ſur les Anglois ?

Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux ;

Leur flotte impérieuſe, aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.

Ces vers n'ont pas coûté beaucoup à faire d'après ceux-ci de Rouſſeau; où la penſée eſt plus complette & mieux développée :

La Tamiſe, Reine des eaux,
Voit ſes innombrables vaiſſeaux
Porter ſes loix dans les deux mondes,
Et forcer juſqu'au Dieu des mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.
(Ode au Roi de la Grande-Bretagne.)

Me citerez-vous ce vers du ſecond Chant?

Les combats ont été les jeux de mon enfance.

Si vous aviez inventé cette expreſſion, vous auriez eu un moment de génie; mais vous n'avez eu beſoin que d'eſprit & d'élégance, pour retourner d'une manière fort heureuſe, une expreſſion qui étoit neuve dans ces vers du grand Rouſſeau :

Et les couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Vous ne manquerez pas de me rappeller ceux-ci de votre chant troiſième :

. . . . Parmi ces Courtiſans
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans.

Cette élégance ſeroit de génie, ſi elle n'étoit pas de mémoire; vous avez compoſé votre vers de deux expreſſions de Racine, qui dit dans Phèdre :

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune ſaiſon,
Six frères.... Quel eſpoir d'une illuſtre maiſon!
Le fer moiſſonna tout.

En la fleur de leurs ans eſt commun au prix de ce tour poétique, *dans la fleur de leur jeune ſaiſon.*

C'eſt dans cette heureuſe alliance des mots, qui forment l'image la plus charmante, que ſe fait reconnoître le vrai génie du ſtile.

Vous ne me donnerez point, ſans doute, pour une expreſſion neuve ce vers du quatrième chant :

Sur la terre à mon gré ma voix ſouffloit les guerres.

Car vous ſavez que Deſpréaux avoit dit avec plus de force:

Quel démon ſur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre.

Vous aurez peut-être plus de confiance, en me propoſant comme un trait de génie, cet autre vers du même chant:

. . . . La Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.

Trace en lettres de ſang, n'eſt-il pas, me direz-vous, une belle expreſſion? Sans doute; eh quoi! vous avez oublié que vous l'avez miſe ſur vos tablettes pour vous en ſervir, dès que vous l'eûtes trouvée dans Boileau, qui dit, que le faux honneur inſpirant les fureurs du duel, force les hommes à s'égorger pour le moindre affront:

Et dans leur ame en vain de remords combattue,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *meurs* ou *tue*.

A la fin du chant quatrième, je remarque un fort beau vers:

Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas.

Donner aux mânes ce sentiment de pudeur ou de honte, qui ne semble être le partage que des hommes vivans, est une hardiesse heureuse, dont je vous tiendrois compte, si Racine n'en étoit pas l'inventeur. Vous avez vu dans Andromaque :

Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ?

Vous me direz peut-être que j'ai passé dans ce même Chant quatrième, par-dessus un vers que j'aurois dû relever :

Les aigles, les vautours aux aîles étendues.

Aux aîles étendues, est une expression pittoresque, digne des plus grands Maîtres, qui n'ont rien eu tant à cœur que de peindre & de caractériser les objets de la nature, par les traits les plus frappans, & qui font image.

Tel est l'excellent Lafontaine, qui n'a jamais manqué ces sortes de beautés, & qui nous a fourni celle-ci, que vous n'auriez jamais trouvée sans lui ; car vous n'en

avez aucune autre qui y reſſemble ; il dit donc dans ſa fable des deux pigeons :

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à ſon tour un aigle aux aîles étendues.

Je ne ſais ſi vous attachez quelque prétention à ce vers du cinquième Chant :

Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.

Fatiguer les Cieux étoit fort beau dans ſa nouveauté ; il faut l'admirer dans Corneille, qui a dit le premier :

Il fatigue le Ciel par des vœux ſuperflus.

Ceux qui l'ont répété après lui n'ont eu que de la mémoire.

Ce n'eſt point encore avec génie que vous avez dit dans le même Chant :

S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois.

Et que vous avez redit à la fin du dixième,

Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.

Il n'étoit beſoin que d'un léger effort

d'eſprit, pour faire ce petit changement à l'expreſſion de Racine :

Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les Rois.

Votre excellente mémoire, ayant retenu ces vers du Rhadamiſte de Crébillon :

Mais le cruel, bien-loin d'appuyer ſa grandeur,
La dévoroit déjà dans le fonds de ſon cœur.

Vous avez pu vous paſſer de génie pour dire après lui :

Dévoroit en ſecret, dans le fonds de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Crébillon n'avoit pas mis *en ſecret*, qui eſt ridicule avec *dans le fond de ſon cœur*.

Racine s'eſt exprimé avec génie, dans ce vers de Mithridate :

Les uns avec tranſport embraſſent le rivage.

Le bel-eſprit vient enſuite, qui croit déguiſer ſon imitation en mettant :

Le Soldat s'épouvante, il embraſſe la terre.

Rouſſeau avoit imaginé une expreſſion

neuve & belle, pour ne pas toujours répéter l'Aſtre du jour, le Dieu du jour, en parlant du ſoleil:

Pâles Tyrans de ces lieux abhorrés,
Que l'œil du jour n'a jamais éclairés!

Vous qui n'imaginez rien, vous trouvez plus facile de vous emparer du miel de l'abeille, & vous croyez qu'on vous fera honneur de ce vers qui termine votre ſixième Chant:

Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.

Il y a de la chaleur dans ce vers du Chant dixième:

Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère.

Mais comme il étoit écrit dans les Oracles d'Apollon que vous n'inventeriez jamais rien, vous avez été forcé par votre deſtinée, je veux dire par votre caractère imitateur, de vous ſervir de l'expreſſion de Racine, lorſqu'Iphigénie dit à ſon père:

Je ſaurai . . . . .
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.

Je ſuis loin de prétendre qu'on ne puiſſe jamais employer une belle expreſſion trouvée par d'autres, quand on y apporte des ménagemens, & qu'on enchérit ſur l'inventeur. C'eſt ainſi que Racine a ſouvent ſurpaſſé Corneille en l'imitant. Il faut avec cela, comme Racine, être riche de ſon propre fonds, & ſe faire encore plus admirer par des beautés neuves, que par les beautés d'imitation. Mais un Ecrivain qui n'a preſque pas un trait remarquable qu'il n'ait emprunté, qui eſt foible & commun dans tout ce qui lui appartient, & n'a rien trouvé de vraiment beau que ce qu'il a pris, un tel Ecrivain ſeroit au rang des plus médiocres, s'il n'avoit eu beaucoup de mémoire, & encore plus de front pour braver la crainte & l'humiliation du parallele. On lui accordera de l'élégance, non point celle du génie, la ſeule qui réſiſte aux épreuves du tems, mais celle du bel-eſprit, qui en impoſe par quelque air de reſſemblance qu'une imitation

continuelle lui donne avec l'autre, & qu'on néglige à la fin, quand on reconnoît la supercherie; comme on laisse la copie d'un beau tableau, quelqu'ébloui qu'on en ait été, dès qu'on peut avoir l'original.

Une chose à laquelle on reconnoît encore l'élégance d'un homme de génie, c'est le choix des épithètes; c'est par-là qu'on distinguera tout de suite le Poëte du premier ordre, de l'ordinaire & médiocre faiseur de vers. Celui-ci se contente de la première épithète qu'il rencontre pour remplir son vers, pourvu qu'elle ne soit pas contradictoire à son idée; il n'est pas embarrassé d'en tirer du répertoire commun tout autant qu'il en aura besoin, & ne se donne pas la peine que prend l'homme de genie qui veut que chaque épithète ajoute un nouvel éclat à sa pensée, ou soit un nouveau trait de perfection à une image. C'est en effet par les qualités ou épithètes que l'on donne aux objets, qu'on les rend plus ou moins sensibles, plus ou moins frappans, & qu'on les grave dans notre esprit; si vous donnez à un objet une qualité vague & qui convient également

à mille autres, il ne fera qu'une légère impreſſion ſur nous, il ſe confondra dans la foule des choſes qui intéreſſent foiblement, & nous l'oublierons auſſi-tôt. Si, pour nous peindre les chiens, vous dites :

Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Ignorans le danger, aveugles, furieux.

Nous ne ſaurons ſi ce n'eſt pas plutôt du cheval que vous voulez parler, puiſque ces qualités lui conviennent beaucoup mieux ; cette peinture vague ſe brouillera dans nos idées, & toute image qui n'eſt pas diſtincte s'efface promptement de la mémoire. Vous aurez beau nous dire, *la Diſcorde inhumaine*, *la Diſcorde fatale*, *la Diſcorde cruelle*, *ce monſtre impétueux*, *ſanguinaire*, *inflexible*, ces épithètes, qu'on applique indifféremment à une foule d'objets autres que la Diſcorde, ne ſerviront point à nous la repréſenter de manière à en être ſaiſis, troublés & émus. Jamais nous ne nous rappellerons l'image de votre Diſcorde ; nous n'en aurons pas

même une idée ſenſible. Il en eſt ainſi de tous les objets de la Henriade qui ſe préſentent ſous des traits ſi vagues, ſi incertains, qu'ils effleurent à peine notre attention, & ne nous laiſſent point ce long ſouvenir qui eſt le ſigne de l'immortalité.

Le vrai Poëte, au contraire, ſait peindre les objets de la nature, ou ceux qu'a créés ſon imagination, par des épithètes qui les caractériſent d'une manière ſi vraie & ſi frappante, & qui les diſtinguent ſi bien de tout autre objet, qu'ils fixent à jamais notre attention & notre ſouvenir. Qui eſt-ce qui peut oublier dans Boileau, *la geniſſe au front large & ſuperbe, la diſette au teint bléme, les Chanoines vermeils & brillans de ſanté; les cloches dans les airs de leurs voix argentines*, ſur ſon banc *le Prélat radieux, la cruche au large ventre, le ventre creux du pupitre fatal, les détours étroits d'une barrière oblique, d'agneaux effrayés une troupe bélante, le nouveau Cicéron tremblant, décoloré*, & tant d'autres épithètes non moins belles, dont ce Poëte eſt rempli ? N'eſt-on pas toujours vivement frappé de toutes celles qui ſont des ima-

ges si poétiques & si vraies dans les vers de Lafontaine ? *Le peuple vautour, au bec retors, à la tranchante serre, l'Aigle aux ailes étendues, le Héron au long bec emmanché d'un long cou, Dame Belette au long corsage, deux chiens aux pieds agiles, une nuit libérale en pavots, le Renard autre Ajax aux volailles funeste, la Lune au front d'argent; l'Aigle Reine des airs, Phébus aux crins dorés, Damoiselle Belette au corps long & fluet*, &c. Parcourez Racine, Corneille, Rousseau, vous leur verrez la même richesse d'épithètes, sur-tout dans un autre genre, qui n'est pas d'un moindre prix, & que je pourrois appeller métaphorique; comme *dans l'Orient désert quel devint mon ennui !* Antiochus ne voyant qu'un désert dans tout l'Orient, depuis qu'il n'y voyoit plus Bérénice. Le même Poëte appelle la Royauté un *joug superbe*; il fait dire par Œnone que Phèdre

Eteignoit de ses yeux *l'innocente lumière*,

transportant à la lumière l'épithète qu'un autre auroit donnée aux yeux. Quelle superbe épithète dans ce vers de Bérénice !

Ces

Ces flambeaux, ce bûcher, cette *nuit enflammée.*

Et dans ce vers de Mithridate,

Qu'il étale à mes yeux *ſa parricide joie.*

Et encore mieux dans ceux-ci d'Eſther:

Elle a répudié ſon époux & ſon père,
Pour rendre à d'autres Dieux *un honneur adultère.*

Quelle beauté, quelle hardieſſe dans cette autre épithète ſi bien ſoutenue par l'image & la gradation du vers entier!

Et de *David éteint* rallumé le flambeau.

En voici d'autres qui, ſans être auſſi éclatantes, ne laiſſent pas d'être élégantes & neuves:

Et la plus prompte mort, dans ce *moment ſévère,*
Devient de leur amour la marque la plus chère.
Pour réparer des ans *l'irréparable outrage.*
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le *charme empoiſonneur.*
Je ne viens point ici, par de *jalouſes larmes*, &c.
Qu'il ait de ſes ayeux un *ſouvenir modeſte.*

Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle,
D'une l*ongue vertu* laisse un jour le modèle.
Non, je ne trouble point ses *duguſtes ſecrets*.
Mais ce lien du ſang qui nous unit tous deux
Ecartoit Claudius *d'un lit inceſtueux*.
Et *ſa perfide joie* éclate malgré lui.
&c. &c. &c. &c. &c.

Rousseau n'est pas moins heureux dans le choix de ses épithètes, & si quelquefois l'harmonie du rithme lyrique lui en arrache de communes, qui cependant rempliſſent agréablement l'oreille, ainſi qu'on en trouve dans les Odes d'Horace, qui ne ſervent qu'à la mélodie du vers; Rousseau en a beaucoup d'autres qui ſont auſſi riches que neuves, & qui prouvent, indépendamment de ſes autres qualités, à quel degré il étoit Poëte. Je vous en rappellerai quelques-unes.

Que deviendront ces biens où votre eſpoir ſe fonde
Et dont vous étalez *d'orgueilleuſe moiſſon*.
Son règne à ſes peuples chérie
Sera ce qu'eux *champs défrichés*
Eſt l'eau que le Ciel leur envoie,
Dans les *routes antiques*

Du bois le moins fréquenté
Parmi les *ronces aiguës*
Il chemine en liberté.
Ne va point d'une *aile orgueilleuse*
Chercher ta perte dans les airs.
Et déjà les tristes Hyades
Forcent les *frileuses Dryades*
De chercher l'abri des rochers.
Le chien brûlant de Procris
De *Flore*, *aux douces haleines*,
Desséche les dons chéris.
Ou dans le sein des *mers avides*
Jettons ces *richesses perfides*,
L'unique élément de nos maux.
Le temps, cette *image mobile*
De *l'immobile Eternité*.
L'Aigle de Jupiter, *ministre de la foudre*,
Sur la montagne Thébaine
Ta *lyre fière & hautaine*.
Et du Céphise rapide
Son corps affreux & livide
Grossit *les flots indignés*.
Souvent *d'un plomb subtil* que le salpêtre embrase,
Vous irez immoler *le sanglier glouton*.
Il ne peut rien sentir *que l'odeur savoureuse*

De l'encens fastueux qui brûle devant lui.
De votre dernière aurore
Les *foudroyantes clartés*.
Revenez, *l'absence infidelle*
Enfante peu de favoris.
Près de *mon lit douloureux*
Déjà la mort est venue
Asseoir son squelette affreux.
Que sous *nos marteaux enflammés*
A grand bruit l'enclume résonne.

L'invention du stile ne se manifeste pas plus dans la Henriade par les épithètes, que par tout le reste ; elles y sont souvent oiseuses, parasites, & communément vagues, sans choix, sans caractère, sans nouveauté. Celles qui ont un peu plus d'éclat n'en sont pas plus neuves ; elles sont prises, ainsi que tant d'autres choses, à nos meilleurs Poëtes. Une des plus élegantes de ce Poëme est dans ce vers de la description de la famine :

Les mets les plus vantés
De *leur goût dédaigneux* irritoient la paresse.

Lafontaine l'avoit déjà mise dans sa fable du Héron :

Le mets ne lui plut pas ; il s'attendoit à mieux,
Et montroit *un goût dédaigneux*,
Comme le Rat du bon Horace.

L'épithète d'*esclave volontaire* étoit neuve dans Boileau,

D'une lâche indolence esclave volontaire.

Elle n'est que renouvelée dans celui-ci de votre quatrième Chant :

De leur joug glorieux esclaves volontaires.

Il est probable que, si vous avez dit au Chant dixième,

Enfonce un fer tranchant *dans le parricide* affreux,

c'est que vous vous êtes rappelé ce vers d'Athalie,

J'ai senti tout-à-coup *un homicide* acier

D'homicide à *parricide* il n'y a pas loin. Quand on fait ce vers d'Esther,

Tu ne m'as prodigué *tes perfides* bienfaits,

on ne trouve pas qu'il y ait eu un grand effort d'invention à dire,

Quelques-uns ſoupçonnoient *ces perfides préſens.*

Y a-t-il eu beaucoup de génie, après que Deſpréaux avoit appellé la Renommée

Ce monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,

de mettre dans votre Poëme, en parlant auſſi de la Renommée;

Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles.

Si l'on admire ce vers de la Henriade,

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille, &c.

Ce n'eſt pas que ces épithètes ſoient d'une riche invention, elles ſont plutôt très-ordinaires; le plaiſir qu'elles font vient de l'harmonie douce & molle qu'elles donnent au vers. L'oreille eſt plus charmée que l'eſprit n'admire: car *des Prêtres fortunés* ni *un pied tranquile*, ne ſont pas bien difficiles à imaginer. Cependant voilà le vers de la Henriade où les épithètes font le plus bel effet. Je ne ſache pas qu'il y en ait

d'autres qui méritent quelque attention. C'eſt par-tout *la fortune cruelle*, *la vérité cruelle*, *la Diſcorde cruelle*, *leur main cruelle*, *la guerre cruelle*, *la piété cruelle*, *cette nuit cruelle*, *ſa pitié cruelle*, *la faim cruelle*, qui revient ſans ceſſe pour rimer à *la ville criminelle*, *la cauſe criminelle*, *& toujours criminelle*, &c. Et cela eſt d'autant plus commode, que ces adjectifs ſont auſſi des rimes maſculines. C'eſt toujours *terrible*, *invincible*, *horrible*, *inflexible*, *rapide*, *intrépide*, *affreux*, *malheureux*, *furieux*, *odieux*, *fameux*, *agréable*, *épouvantable*, *effroyable*, *aimable*, *fière*, *altière*, *ſanguinaire*, *néceſſaire*, *ordinaire*, *politique*, *publique*, *deſpotique*, *tyrannique*, *tranquile*, *facile*, *docile*, *brillant*, *bienfaiſant*, *tremblant*, *peſant*, *triomphant*, *&c.* Voilà à-peu-près le fonds d'épithètes ſur lequel tout ce Poëme roule; encore ſont-elles toujours employées dans les acceptions les plus communes, & preſque toujours placées en rimes. En un mot, je ne connois pas de Poëte, quelque médiocre qu'il puiſſe être, qui ſoit plus ſtérile dans le choix, l'invention & la combinaiſon nouvelle des épi-

thètes ; ce qui fait pourtant une des parties les plus essentielles de l'art de peindre en Poésie, & à laquelle on reconnoît tout de suite le plus ou le moins de génie de l'Artiste.

Je pourrois encore démontrer que votre élégance roule aussi sur un assez petit nombre de tours & d'expressions qui sont peu variées, & qui reviennent fréquemment, comme *foudre aux pieds* ou *au pied*, *que ne puis-je ravir à la mémoire cette affreuse histoire ! les foudres de Mars*, avec toutes les espèces de foudres ; *les beaux jours & les amours*, *les ailes des vents*, & *le souffle du Zéphire*, qui sont à peu-près dans toutes les chansons ; *les bras du plaisir*, *le sein du bonheur*, *le sein* & *les bras* appliqués à tout, & fourrés partout. *La tempête qui gronde sur la mer*, *les orages & les ravages* ; *la fureur & l'horreur*, *les charmes vainqueurs*, qui *règnent sur les cœurs*, *la tête altière*, qui paroît à tout propos ; le mot *fier*, qui est prodigué à toutes les pages ; *les lauriers*, qui sont mis à toutes sauces, & mêlés même aux *pavots*. *La gloire* qui amène à tout moment *la victoire* après elle ;

la foibleſſe des grands cœurs, guenille d'Opéra; le *théatre ſanglant*, le *théatre des combats*, le *théatre des exploits*, le *théatre de la mort*, le *théatre des plaiſirs*, &c. force *théatres*; *en ſecret* ſe gliſſe ſans diſcrétion, pour remplir chaque vers; le mot *différend*, qui eſt aſſez proſaïque, pour ſignifier *querelle*, *débat*, ſe montre hardiment à pluſieurs repriſes; l'*affreuſe politique* & le *pouvoir deſpotique*; le *zèle inhumain* & *les armes à la main*; *le grand art des Héros*, *le grand art de ſéduire*, *le grand art de la guerre*; *les allarmes*, qui ſont fort utiles pour rimer avec *armes*; *le bandeau de la religion*; *le bandeau de l'erreur*, *le bandeau du vulgaire*; les *bandeaux* ne ſont pas épargnés, non plus que *les ſceaux*; *le ſceau de ſa colère*, *le ſceau du menſonge*, *le ſceau du Dieu vivant*. *Sonore* revient à tout moment pour rimer à *porte*. *Sans doute* & *peut-être* ſont encore une reſſource pour la rime, & pour remplir le vers. *Les deſſeins* ſe placent auſſi fort ſouvent à la fin du vers, où la rime les appelle; ainſi que l'épithète de *profonde*, quand il faut parler du *monde*: ſi-tôt que je vois *les brigues* finir

un vers, je ſuis ſûr de trouver *les intrigues* au bout de l'autre ligne ; ainſi que *le ſort & la mort*, *les pas & le trépas*, *ami & ennemi*, *la rage & le courage*, *le carnage & le pillage*, *le tonnerre & la terre*, *les deſirs & les plaiſirs*, &c. *L'Ange exterminateur*, qui eſt pris à Racine, reparoît auſſi fréquemment que ſi vous l'aviez créé, & que vous vouluſſiez vous en faire honneur. Vous n'avez pas ménagé dans votre Poëme *les pavots du ſommeil*, non plus que les mots *philoſophe*, *ſage*, & *nature*. Il eſt étonnant combien le mot de *maître* & celui de *Roi* ſe retrouvent de fois en rime. Les petites oppoſitions de la *nuit* & de la *lumière* vous ont été auſſi d'une grande reſſource. Si *les grand évènemens* ne ſont pas dans l'action du Poëme, ce mot du moins en remplit ſouvent les vers. *La Diſcorde* fait bien peu de choſe dans la Henriade, mais il y eſt parlé, je ne ſais combien de fois, de *ſes flambeaux*. *Vaincre ou mourir*, *vaincre & pardonner*, font aiſément des hémiſtiches. Il eſt à croire que ſans le mot *ſembler* vous auriez eu grand peine à faire une bonne partie de vos vers ; il ne faut pas oublier

la particule *on*, qui joue ſans contredit le premier rôle dans la narration de votre Poëme. Ce ſeroit une tâche trop ennuyeuſe & trop déſagréable, que de détailler exactement à quelles tournures & à quelles expreſſions ſe borne le ſtile de la Henriade; je vous en donne ſeulement un échantillon: mais j'oſe vous aſſurer qu'en ſéparant & mettant de côté tout ce que vous avez pris dans nos Poëtes, ce qui eſt aſſurément la meilleure & la plus conſidérable partie de votre Poëme, on verroit dans le reſte, qu'il n'y a guère plus de tours & d'expreſſions poëtiques qu'il n'en faut pour faire un Opéra.

Après toutes les réflexions que nous venons de faire ſur l'élégance de votre ſtile, il nous reſtera peu de choſe à dire ſur ce qu'on appelle votre coloris; car le coloris eſt une partie de l'élégance, & preſque tout ce qui vient d'être dit de l'une, peut s'appliquer à l'autre. Le coloris, en Poëſie comme en Peinture, ne conſiſte point à répandre indiſtinctement ſur tous les objets les couleurs même les plus brillantes. Ce ſont en général les Peintres les plus médiocres qui cherchent à éblouir les yeux par l'éclat des plus vives

couleurs qu'ils jettent avec profusion sur une toile à laquelle ils n'ont pu donner ni ame, ni génie : il en est à-peu-près de même des médiocres Poëtes; ils cachent la foiblesse de leur esprit & la sécheresse de leur imagination sous le vernis des mots brillans entassés sans choix, & sous l'enluminure des phrases à la mode. Il n'est guère de petit Ecrivain aujourd'hui, dont le stile ne paroisse, au premier coup-d'œil, avoir des couleurs plus agréables que celui du grand Corneille : comme le coloriste moderne pourra d'abord attirer & flatter les regards plus qu'un chef-d'œuvre de Raphaël. Cette magie des couleurs est bientôt détruite, quand on ne découvre au travers que des traits superficiels, un dessin vague & une expression morte.

Le véritable coloris consiste à donner à chaque chose la couleur qui lui est propre, non point une couleur vague qui puisse convenir à un objet comme à un autre; mais au contraire qui ne puisse apartenir qu'à un seul objet; d'où suit nécessairement la variété du coloris, & cette variété en fait le plus grand charme. Ainsi tout Poëte qui n'a

qu'une ſeule & même couleur dans ſon ſtile ; ou dont les couleurs ſont jettées indifféremment & ſans diſtinction ſur des objets différens, n'a point de caractère dans le ſtile, & n'a point de coloris.

Il eſt aiſé de faire l'application de ce principe indiſputable au ſtile de la Henriade, après l'examen ſi détaillé que nous avons fait de la Poéſie & de l'élégance de ce Poëme. Si nous avons bien prouvé que dans les grands objets de Poéſie, vous êtes toujours reſté au-deſſous de votre ſujet, que vous en avez tout au plus effleuré la ſuperficie, que vos traits & vos couleurs ne ſont preſque jamais aſſortis à la force ou à la grandeur des tableaux que vous aviez à peindre ; ſi nous l'avons prouvé par une diſcuſſion approfondie des endroits les plus vantés de la Henriade, il en réſulte évidemment que, dans tout ce qui concerne la grande Poéſie, vous n'avez pas un véritable coloris.

Nous avons enſuite reconnu que votre manière générale étoit de convertir & tourner tout en antithèſe ; que vos penſées, vos images prenoient preſque toujours cette

allure faillante pour se produire sous une phisionomie spirituelle : or, l'antithèse peut bien être une couleur ; mais cette couleur tranchante, prodiguée avec prétention & sans mesure, ne fera jamais un beau coloris.

Nous n'avons pas manqué de preuves, pour démontrer que votre composition n'étoit qu'un assemblage de tout ce que vous aviez ramassé de côté & d'autre. En conséquence je ne crois pas qu'en voyant dans votre Poésie, tant de couleurs empruntées, que vous avez même affoiblies en les employant ; on puisse dire que l'ensemble de toutes ces couleurs qui ne sont pas à vous, compose un coloris qui vous appartienne.

Et pour donner encore quelques nouveaux exemples de ce coloris d'emprunt, quelle peine & quel mérite y a-t-il de prendre à Racine ce vers où Phèdre parle des flatteurs qui empoisonnent les Rois de leurs conseils:

Et leur osent du crime applanir le chemin.

& de transporter cela aux Rois:

Ciel ! faut-il voir ainsi les Maîtres des humains
Du crime à leurs sujets applanir les chemins !

Quand Agrippine a dit:

. . . Je m'assure un port dans la tempête.

En coûte-t-il beaucoup pour appliquer ainsi cette couleur métaphorique :

Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage.

Il est encore facile d'après ces vers de Britannicus,

Le Sénat, chaque jour, & le Peuple irrités
De s'ouïr, par ma voix, dicter vos volontés, &c.

de faire un vers qui ait une couleur élégante, comme celui-ci du troisième chant:

Ils dictoient, par sa voix, leurs volontés funestes.

C'est avec la même adresse que de cet autre vers de Britannicus,

La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte.

on peut faire, sans peine, ceux-ci du même Chant:

. . . . . La tendresse & la crainte
Pour lui, dans tous les cœurs, étoit alors éteinte.

Il n'eſt pas difficile de ramaſſer de tems en tems quelque bel hémiſtiche qui donne de l'éclat à un vers ; comme en diſant que la Diſcorde

Fait ſiffler ſes ſerpens & lui parle en ces mots:

Boileau ayant déjà dit dans le Lutrin, de la même Diſcorde:

Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.

nous liſons dans la ſeconde Satire de Deſpréaux ce beau vers:

Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.

avec cela, il ne faut pas beaucoup d'invention dans le coloris, pour dire:

. . . . . La foule importune
Qui court à ſes autels adorer la fortune.

Racine a mis dans Athalie:

Et déjà ſon eſprit a devancé ſon âge.

cette couleur eſt fort belle, & vous avez pu

pû vous en faire honneur à peu de frais, en mettant :

L'eſprit & la vertu devancoient les années.

Voici un nouveau trait d'Athalie qui eſt d'un très-beau coloris :

Le Ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre ſéché juſque dans ſes racines?

vous avez mis un peu plus d'invention qu'à votre ordinaire, en imitant ce coloris de la manière ſuivante :

Un foible rejetton ſort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.

Il n'eſt pas juſqu'à Quinaut chez qui vous n'ayez ſouvent cherché des couleurs pour orner votre ſtile. Comme il n'étoit pas mal-aiſé de fortifier ſes expreſſions dénuées de vigueur, il faut convenir que vous ne reſtez point au-deſſous de lui en l'imitant. S'il dit, en parlant de Méduſe :

Gardons-nous de la voir, la mort eſt dans ſes yeux.

vous profitez habilement de ce trait aſſez

vif, & vous enchériſſez ſur Quinaut; en diſant :

La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.

Quinaut fait parler ainſi Médée, dans Théſée :

Quand on a fait trembler un Roi,
Apprenez qu'on en doit tout craindre.

D'après cela, vous n'avez pas eu grand peine à tourner cette maxime de cette manière, en faiſant, par malheur, le premier vers plus proſaïque & plus dur que celui de Quinaut :

Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.

Ce ſeroit vouloir donner une édition de la Henriade en citations, que de pouſſer cette analyſe de votre coloris juſqu'où elle pourroit aller. On en a vu aſſez dans le cours de ces réflexions, pour être convaincu que la meilleure partie de ce coloris ſi vanté ne doit vous mériter d'autre éloge que

d'avoir ſu l'enlever adroitement pour orner ou déguiſer la ſéchereſſe naturelle de votre ſtile. En effet le coloris qui vous eſt propre, qui vous appartient réellement, eſt plutôt celui de la Proſe que celui de la Poéſie. Vous ſaviez bien ce que vous faiſiez, quand vous avez dit que les vers devoient avoir l'exactitude & la régularité proſaïque; & qu'il falloit les tourner en Proſe pour juger s'ils étoient bons (1). C'étoit un ſyſtême que vous éta-

(1) Je crois avoir bien combattu & détruit ce ſyſtême anti-Poétique, dans ma ſixième Lettre à M. de Voltaire: il vient d'y répondre, dans un volume de Nouveaux Mélanges; mais comme, ſelon ſa coutume, il change l'état de la queſtion, qu'il me fait dire ce que je n'ai point dit; qu'il ne cite point ce que j'ai dit; & qu'il s'égare en des idées qui n'ont aucune ſuite, qui ne tiennent à aucun principe, qui marquent plutôt l'envie d'embrouiller que d'éclaircir ce point de Littérature; il me paroît que ſa réponſe ne mérite point de replique, & qu'il ſe reconnoît vaincu, puiſqu'il ſe défend ſi mal.

M. la Harpe eſt du même avis; il croit apparemment que cette réponſe de M. de Voltaire ne ſera lue de perſonne; & il la regarde comme n'exiſtant point, car il ſe tue de dire dans le Mercure,

blissiez en faveur de votre Poésie, qui n'a généralement que les couleurs d'une Prose assez simple, & qui n'en diffère que par de mauvaises rimes, & par une mesure dépourvue de nombre, de variété, de véritable harmonie. C'est ainsi que Lamotte soutenoit

---

que M. de Voltaire ne répond point à mes critiques.

M. la Harpe remplit avantageusement tous les mois, de deux manières dignes de lui, sa profession de *Menteur par extraits*. Premièrement, en niant ce qui est, & puis, en supposant ce qui n'est point. On m'assure qu'il va m'accabler d'une plaisanterie qu'il trouve très-agréable; c'est de m'attribuer tous les Livres qui paroîtront sans nom d'Auteur. Pour commencer, il vient de mettre sur mon compte trois volumes d'Anecdotes Dramatiques, qui sont de deux ou trois cents mains différentes; & peut-être ce qu'il y a de plus mauvais est-il pris du Mercure de M. la Harpe. S'il avoit eu envie de savoir, ou de dire la vérité, il pouvoit aisément reconnoître le véritable Editeur de ce recueil: je ne le nommerai point, puisqu'il a voulu garder l'anonyme, & parce que je me pique d'être plus honnête que M. la Harpe. Mais ce M. la Harpe a dans les mains un moyen bien plus sûr de me décrier aux yeux de tout le monde, c'est de faire imprimer ses Ouvrages sous mon nom.

avec eſprit des principes contraires au bon-ſens & au bon goût, afin de juſtifier ſes ennuyeuſes Poéſies.

On vous a ſouvent loué d'avoir toujours le mot propre en écrivant. Il falloit dire que vous aviez, dans vos vers, le mot propre de la Proſe, & rarement le mot propre de la Poéſie; car on doit faire cette diſtinction pour bien juger d'un Poëte. C'eſt faute de l'avoir faite, ou bien parce que vous étiez intéreſſé à ne la point faire, que vous avez égalé Quinaut à Racine, & Lamotte à Rouſſeau. C'eſt par une ſuite de la même erreur qu'on vous élève tous les jours au rang des Racine & des Corneille. Je ne prétends pas néanmoins que le mot poétique ne ſe trouve point dans vos vers; il s'y trouve toutes les fois que vous l'avez trouvé dans nos Poëtes, & l'on ſait qu'il vous eſt arrivé ſouvent de l'y chercher. Hors de là, vos vers prennent naturellement le ton & la marche de la Proſe, & n'ont preſque jamais le coloris poétique. Qui eſt-ce qui produit en partie la foibleſſe de tous ces morceaux que nous avons examinés dans la Lettre précédente & dans celle-ci? C'eſt

que la couleur en eſt vague & proſaïque, & que vous n'avez pas ſu y mettre le mot propre de la Poéſie. Après tous ces exemples auxquels on peut recourir, il ſuffira d'en rapporter deux ou trois nouveaux, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet.

Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblèrent:
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi, dans ce moment,
Modéra ſon courage & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate Patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes Sujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace
Forçoit ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir, &c.

Je vous demande s'il y a dans ces vers un ſeul tour, un ſeul mot qui ſorte du ton de la Proſe la plus vulgaire. S'il ſuffit de s'exprimer clairement pour avoir le mot propre, ces vers ſont excellens, ſur-tout le dernier, qui eſt pourtant d'un vrai ſtile de gazette; mais ce n'eſt pas aſſez pour un Poëte d'avoir le mot propre d'un Gazetier

ou d'un Hiſtorien. La Poéſie ſeroit un métier bien facile & bien miſérable, ſi elle ſe bornoit à meſurer & à rimer une Proſe sèche & commune. Elle a un langage qui n'eſt qu'à elle & des mots qui lui ſont propres pour dire les mêmes choſes tout autrement que le langage proſaïque. Ainſi quand vous dites :

Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance ;

Vous vous exprimez avec le mot propre d'une Proſe géographique. Racine au contraire s'exprime avec le mot propre de la Poéſie, en diſant :

. . . . Qu'Iſmaël en ſa garde
Prenne tout le côté *que l'Orient regarde.*

Vous avez ſouvent des vers qui ſont fort ſinguliers par l'emploi que vous y faites du mot propre de la Proſe : tels ſont ceux-ci du premier Chant :

Le Prince à ces repas étoit accoutumé.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être.
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Du Vainqueur des Anglois il apperçoit la tour, &c.

Boileau, ayant à rendre une choſe auſſi ſimple que celle de ce dernier vers, tâche au moins d'en ôter la couleur proſaïque & dit que la nuit

Déjà de Montlhéry voit la fameuſe tour.

Voici quatre vers du deuxième Chant où, à l'exception du ſecond, il n'y a pas un mot qui ne ſoit de la Proſe la plus foible:

Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge,
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.

Il en faut dire autant de ceux-ci:

. . A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de la joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand évènement.
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un Maître:
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être, &c.

Ces vers & une foule d'autres ſemblables n'ont aucunement la façon ni la forme poétique; ce ſont des lignes de proſe ſans

expreſſion & ſans couleur. Il n'y a pas non plus l'ombre de coloris dans ces ſix vers du dixième Chant :

De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Il eſt certain qu'on pardonneroit à peine cette proſe languiſſante & sèche à un Hiſtorien. Le coloris de l'Abbé de Vertot eſt bien ſupérieur à celui-là.

Bien-loin d'avoir le mot propre de la Poéſie, il vous arrive de n'avoir pas même le mot propre de la proſe, comme lorſque vous dites de la Ligue :

Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & *fertile* en Tyrans.

Le mot *fertile* ne s'emploie ni en vers ni en proſe dans cette acception.

Le mot propre eſt *fécond* : il falloit au lieu

de *monſtre* un mot féminin ; *hydre*, par exemple, & par ce moyen vous auriez pu mettre :

De carnage engraiſſée & féconde en Tyrans.

Dans un autre endroit, vous vous exprimez ainſi :

Dans Londre, il a formé la ſecte turbulente
Qui ſur un Roi trop foible a mis ſa main ſanglante.

Il a formé la ſecte eſt déjà une proſe de Théologien ; *a mis ſa main ſanglante* ne ſeroit pas tolérable en proſe : le mot propre ſeroit au moins *porta ſa main ſanglante.*

Il me ſembleroit donc aſſez juſte de réduire tous les éloges qu'on a faits de votre coloris à une certaine partie du ſtile où vous réuſſiſſez mieux qu'en toute autre ; c'eſt dans le genre doux, agréable & tempéré. Comme les couleurs de ce genre ſe rapprochent un peu plus des couleurs de la proſe, elles ſe ſont trouvées plus facilement ſous votre pinceau foible, mais brillant & léger. Auſſi tout ce qui eſt de ce genre dans votre Poëme, ſur-tout les quatorze premiers vers de l'Epiſode de Dailly, & une partie du

Chant neuvième, ſont-ils d'un coloris plein d'agrément. Du reſte, je crois pouvoir dire, ſans crainte de n'être pas approuvé de tout connoiſſeur impartial, que votre ſtile eſt médiocrement partagé de cette richeſſe de couleurs qui embellit la Poéſie des Boileau & des Racine; & que votre coloris, en général, eſt purement un coloris proſaïque.

Je me renfermerai, pour ce que j'ai à dire de votre verſification, dans un petit nombre de réflexions. La tournure de votre eſprit vous portant à effleurer tous les genres, vous avez vu qu'en Poéſie, la ſeule façon des vers vous retiendroit trop longtemps, ſi vous vouliez y mettre quelque perfection; & votre ambition étant plutôt d'en faire beaucoup, que de les faire bien, vous avez contracté une manière expéditive qui s'accommodoit à votre avidité de produire, & à votre pareſſe de corriger, ou plutôt de bien faire; votre ſeul art a donc été d'abréger toutes les difficultés de l'art des vers, & voici les moyens que vous avez pris pour en venir à bout.

Le plus général & le plus facile a été de

ſuivre la marche & toutes les allures proſaïques; votre conſtruction eſt preſque toujours directe, comme celle de la proſe, très-peu d'inverſions par conſéquent; ſi ce n'eſt de ces inverſions communes que la proſe même peut adopter; on ſait néanmoins que ce qui donne le plus aux vers le tour & la forme poétique, c'eſt la conſtruction indirecte, & les inverſions ſavamment combinées. Prenons pour exemple & pour comparaiſon, un endroit de la Henriade & un paſſage du Lutrin :

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vûe.
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, François, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances eſpagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours
Demandé ſi long-temps, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors *vers* les portes s'avance.
Le ſecours paroiſſoit *vers* ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.

Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le Peuple au-devant court en foule avec joie,
Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie:
C'étoit le jeune Egmont, ce Guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son père qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtisan lâche & guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoyoit sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire, au secours de Mayenne, &c.

Je n'ai cité un si long morceau que pour n'être pas soupçonné d'une intention frauduleuse, si j'en avois choisi un plus court. Voilà un assez grand échantillon de votre manière de versifier. Dans ces trente vers,

il n'y a que trois inverſions fort légères; tout le reſte ſuit exactement la conſtruction de la proſe : auſſi n'eſt-il pas étonnant qu'ils aient un air ſi proſaïque & ſi traînant. Il eſt ſans doute aiſé de jetter, en courant, ſur le papier, deux ou trois cents vers pareils en un ſeul jour, mais il eſt difficile qu'il nous prenne ſouvent envie de les relire, comme ceux-ci de Deſpréaux :

Mais la nuit auſſi-tôt de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes;
Revole vers Paris, & hâtant ſon retour,
Déjà de Monſlhéry voit la fameuſe tour :
Ses murs, dont le ſommet ſe dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et préſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du paſſant qui le fuit ſemble ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funèbres
De ces murs déſertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré :
Des déſaſtres fameux ce meſſager fidelle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle;
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.

Aux cris qu'à ſon abord vers le Ciél il envoie,
Il rend tous ſes voiſins attriſtés de ſa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit;
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiſeau plein d'allégreſſe
Reconnoît, à ce ton, la voix de ſa maîtreſſe,
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là, s'élançant d'un vol que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe, &c.

Vous voyez combien la conſtruction de ces vers eſt variée par des inverſions différentes, qui leur ôtent toute conformité avec la proſe, & qui les rendent beaucoup plus poétiques, plus ſoutenus, plus harmonieux que les vôtres. Non ſeulement ces inverſions contribuent à relever les vers de Boileau, & à les défendre de la langueur proſaïque qui affoiblit les vers de la Henriade; mais elles ſervent encore à perfectionner ſes images, qui perdroient tout leur prix dans la conſtruction ordinaire: au lieu de

Du paſſant qui le fuit ſemble ſuivre les yeux.

Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue, &c.

si vous mettez;

Semble suivre les yeux du passant qui le fuit;
S'allongent dans les airs sur la cime d'un roc.

Vous détruisez toute la beauté & toute l'harmonie de ces images, & vous faites de deux excellens vers, deux vers plus que médiocres. Il est donc évident, par ces exemples, & par mille autres dont nos bons Poëtes fourmillent, que l'inversion combinée avec génie, est ce qui distingue le plus avantageusement les vers de la prose, & que cette combinaison étant infiniment bornée dans vos vers, c'est ce qui leur donne une marche si prosaïque, & ce qui vous les rend presque aussi faciles à faire que de la prose.

Le second moyen que vous avez eu pour augmenter cette facilité, ç'a été de détacher vos vers, qui vont communément un à un, deux à deux, quelquefois par trois ou quatre, très-rarement par cinq ou six, & presque jamais par ces périodes de sept, huit, dix ou douze vers, qui donnent tant de

de majeſté, de rondeur & de nombre à la Poéſie. La verſification devient certainement beaucoup plus facile en la coupant, en la morcelant par petites phraſes. Quand on n'a qu'un ou deux, ou quatre vers à faire de ſuite, il faudroit avoir bien peu d'haleine, pour ne pas fournir avec quelque chaleur un ſi court eſpace. Quand on n'embraſſe à la fois qu'une petite partie d'une idée, une image de peu d'étendue, ce ſeroit avoir bien peu d'eſprit que de ne pouvoir la rendre ſans faire de lourdes fautes. Auſſi cette méthode de hacher le ſtile & la verſification eſt-elle fort commode pour écrire rapidement, & ſans beaucoup de peine; & cette méthode a été adoptée par le plus grand nombre de nos Verſificateurs, qui font à la hâte des ouvrages du moment. Il en réſulte, à la vérité, un ſtile ſans liaiſon, ſans enſemble, ſans conſiſtance, ſans variété, ſans nombre, ſans harmonie; il en réſulte une monotonie continuelle qui donne au Lecteur la fatigue & la peine que n'a pas voulu prendre l'Ecrivain.

Cette monotonie mère éternelle de l'ennui, ne peut s'éviter qu'en variant à l'infini

la coupe des phraſes & des vers. Il y a des images & des penſées plus ou moins étendues; c'eſt connoître bien peu l'art d'écrire que de les aſſujettir toutes à une même marche, & de les diviſer en petits membres de phraſe, quand elles demandent à être liées dans un ſtile plein & ſoutenu. Il faut donc que chacune ſoit phraſée ſelon l'étendue & le nombre qui lui conviennent; & ce précepte ſeul, auſſi ſimple que méconnu aujourd'hui, s'il eſt bien entendu, s'il eſt ſuivi avec goût, peut donner au ſtile cette variété ſi deſirée & ſi rare. Le grand Ecrivain ſe reconnoît bientôt à cette manière d'arrondir ſes phraſes & de les étendre ſelon les penſées qu'il exprime. C'eſt même par-là qu'il peut prouver l'étendue de ſon génie, en montrant juſqu'à quel degré de force ou de chaleur il ſait pouſſer une idée ou un ſentiment; car s'il les morceloit en pluſieurs petites parties, au lieu de les lier toutes enſemble & de les fortifier l'une par l'autre, il ne pourroit point entraîner & échauffer, par une progreſſion continue, l'eſprit du Lecteur qui ſeroit à tout moment arrêté, & qui ſe refroidiroit, en reprenant haleine à chaque fin de vers.

Il n'eſt pas inutile d'éclaircir entièrement ces vérités, en comparant, pour cette partie, votre manière de verſifier à celle de Racine. Je prends le premier endroit de la Henriade qui me tombe ſous la main; c'eſt au Chant troiſième:

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace;
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts redoubla ſes malheurs.
Guiſe, dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Anneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus foible courage:
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut d'un Sujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa foible autorité.

Il n'en étoit plus tems, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte:
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes;
Tout Bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes:
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés, &c. &c.

Je ne me fatiguerai pas à en citer davantage; *prenez la Henriade* & liſez : vous verrez en général que la coupe de vos phraſes ne paſſe pas trois ou quatre vers. Quant à la foule de vos vers détachés, je renvoie à ce que j'en ait dit plus haut, en parlant de votre ſtile haché & découſu. Cette verſification efflanquée & rompue annonce un Poëte ſans force & ſans haleine, qui n'oſe s'abandonner à un eſſor hardi, de peur de s'embarraſſer dans une marche ſuivie & rapide, de tomber dans l'obſcurité ou quelque autre défaut, & peut-être de démentir à la fin d'une longue période ce qu'il auroit dit au commencement. Racine va nous montrer un génie tout contraire, dans une verſification liée, arrondie, nombreuſe & ſou-

tenue. J'ouvre Mithridate, & je lis ces reproches amoureux, mais si héroïques qu'il fait à Monime :

Ainsi prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime,
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.
Ah ! Madame, est-ce là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le fort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans Etats,
Errant de mers en mers, & moins Roi que Pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux ;
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.
Vous même, d'un autre œil me verriez-vous,
Madame,

Si ces Grecs, vos ayeux, revivoient dans votre ame ?
Et puiſqu'il faut enfin que je ſois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble & plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre ſuffrage,
D'oppoſer votre eſtime au deſtin qui m'outrage,
Et de me raſſurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi ! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ? &c.

Quelle verve ! quelle chaleur ! quelle rapidité ! Ce n'eſt point là un Verſificateur qui tâtonne & qui craint de broncher à chaque pas. C'eſt un Poëte emporté par ſon enthouſiaſme, qui ſe laiſſe aller à tout ſon feu, ſans craindre de s'égarer, & qui ſoutenant dans une période de douze vers toute la vivacité d'un beau mouvement, ſe retrouve à la fin plus fort, plus animé qu'au commencement. Il ſemble que les mots, les rimes, la meſure ſe ſoient arrangés d'eux-mêmes, tant le Poëte paroît avoir eu peu de peine à les trouver, & ne s'être occupé qu'à ſuivre l'impulſion du ſentiment qui l'entraînoit ! C'eſt par le moyen de ces belles périodes, variées de cent manières différentes,

que l'on parvient à ſauver au Lecteur l'ennui des chûtes uniformes, la monotonie des rimes paralleles, & l'importunité d'une meſure & d'une cadence montée éternellement ſur le même ton. Il eſt à remarquer que tous les Poëtes ſecs, ſans génie & ſans verve, ont une verſification découſue, ſans période & ſans nombre : on les voit toujours embarraſſés à remplir un ou deux vers, & à chercher la rime qui les tourmente ; ils ne portent pas leur vue plus loin qu'à joindre deux rimes enſemble, & c'eſt pourquoi ils font preſque tous leurs vers un à un ou deux à deux, ils n'oſeroient ſuivre une phraſe de longue haleine, de peur que la rime ne leur manquât en chemin ; il n'eſt donc pas étonnant que leurs Poéſies ſoient ſi monotones, ſi laſſantes & ſi ennuyeuſes à la longue, malgré tout l'eſprit qu'ils s'efforcent d'y mettre. Il n'eſt pas moins remarquable que ces Verſificateurs, ſi gênés & ſi bornés dans leur courſe par la captivité où les retient la rime, ſont, pour l'ordinaire, ceux qui riment le plus mal, tandis que les Poëtes, à qui la rime ne paroît rien coûter, qui portent, ſans fatigue pour eux

ni pour le Lecteur, dans une marche toujours libre & variée, ce joug ſi néceſſaire ; ſont ceux qui riment avec la plus riche exactitude, & de la manière la plus flatteuſe pour l'oreille.

Tout le monde ſait que cette méthode de mal rimer eſt encore un moyen qui vous a été fort commode pour écrire avec une grande rapidité. Vos rimes ſont ſi peu variées, qu'il n'y a peut-être pas, dans toute la Henriade, plus de deux cents mots différens employés à cet uſage ; d'où il arrive que les mêmes mots en rime reviennent continuellement, & pluſieurs fois dans la même page ; ſans compter ceux qui, étant différens, rappellent néanmoins ſans ceſſe la même rime. Or je vous demande quelle eſt l'oreille la plus infatigable qui ne ſoit importunée, ennuyée, laſſée, raſſaſiée du retour éternel de ces rimes ſemblables, qui ramènent inceſſamment le même ſon.

Outre la monotonie & la ſtérilité de vos rimes, qui pourroit compter toutes celles qui ſont mal choiſies, qui ont à peine un demi-ſon, & qui ne peuvent ſatisfaire que des oreilles ſourdes ? Cette licence, que

vous avez le premier introduite dans le genre noble, vient plutôt de l'envie de courir en rimant, que d'ôter la gêne aux penſées; puiſque nos meilleurs Poëtes en ce genre ne ſe ſont jamais abandonnés à cette vicieuſe négligence, & que néanmoins ils vous ſurpaſſent infiniment en beautés de toute eſpèce. Nos petits rimeurs ont eu grand ſoin d'adopter ce défaut eſſentiel, pour avoir un air Voltairien, ſans faire attention que vos meilleurs vers ſont ceux que vous avez le mieux rimés. Enfin il me ſemble qu'il vaudroit mieux ſe paſſer tout-à-fait de la rime, que d'offenſer l'harmonie de nos vers, par de fauſſes rimes; comme il vaut mieux parler que de chanter faux. Vous ſavez bien que je ne ſuis pas le premier qui vous reproche cette licence inexcuſable dans le mauvais choix de vos rimes, que Rouſſeau appelloit des rimes du Pont-Neuf, vous comparant aſſez ingénieuſement aux chantres de la Samaritaine, de qui vous avez appris à faire rimer, *père* & *terre*, *humains* & *inhumains*, *obſerve* & *relève*, &c.

D'après tout cela, combien ne doit-on pas être étonné d'entendre de prétendus connoiſſeurs louer & vanter l'harmonie de vos vers! S'ils veulent dire par-là que vous vous êtes garanti de l'aſpérité & de la dureté de Chapelain, ils ont raiſon; mais ce n'eſt pas aſſez pour être un Poëte harmonieux, que de n'être pas un Verſificateur dur. Il eſt d'abord impoſſible que l'Ecrivain, dont les vers ſont détachés, briſés, découſus, ſautillans, qui n'a pas connu l'art des périodes nombreuſes & d'une coupe variée dans les phraſes, ait jamais ſu ce que c'étoit que la véritable harmonie du ſtile poétique. Sans cette harmonie générale, les vers ne ſont plus que des lignes ſymmétriques, plus ou moins coulantes & faciles, mais faſtidieuſes, aſſoupiſſantes à la longue, & d'autant moins préférables au ton ordinaire de la proſe, que leur meſure forcée eſt plus marquée, plus uniforme que la ſienne.

Après cette harmonie, qu'on peut regarder comme la baſe fondamentale de toute verſification, & qui eſt on ne peut pas plus rare dans les vers de la Henriade, je n'en con-

nois point d'autre que l'harmonie imitative, qui eſt l'harmonie par excellence, & qui met le ſceau de la perfection à l'harmonie générale du diſcours. Mais comme cette harmonie eſt beaucoup plus difficile encore que la première, qu'elle demande bien plus de talent & de travail de la part du Poëte, il ne faut pas s'attendre d'en trouver, ainſi que l'exigeroit le ſtile épique, dans une verſification précipitée & conſtruite à la hâte. En effet, bien-loin que les images de la Henriade aient ces couleurs harmonieuſes, que les ſons imitatifs peuvent donner à chaque choſe, l'harmonie en eſt preſque toujours vague, incertaine, toujours la même pour tous les objets, & par conſéquent ne convenant à aucun, que très-rarement & comme par haſard. C'eſt encore un nouveau moyen de faire des vers avec la plus grande facilité; mais ces vers qui n'ont point frappé l'oreille d'un ſon capable de la ſurprendre & d'éveiller ſon admiration, ne laiſſent aucune trace profonde dans l'eſprit, & s'oublient auſſi aiſément qu'ils ont été faits. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, &

fort au long (1) de l'harmonie imitative ; les principes que j'en ai développés & appuyés d'un grand nombre d'exemples, ont paru nouveaux à pluſieurs, mais n'ont été conteſtés d'aucun eſprit raiſonnable. D'après ces exemples & ces principes, on peut juger ſans peine combien peu vous avez connu cette ſorte d'harmonie, & combien vos vers en ſont privés. Je laiſſe donc cet examen à faire aux oreilles inſtruites & exercées. Pour les autres, qui ne voudront point ſe donner cette peine, je leur ferai peut-être plaiſir en rapportant le petit nombre de vos vers qui ont le caractère & le ſon imitatif. J'ai remarqué que c'étoit ſeulement dans les images d'un genre doux, gracieux & tempéré, que vous aviez trouvé quelquefois cette harmonie; & qu'il n'y en avoit aucun veſtige dans les images de tout autre genre. Ce n'eſt pas que vous l'ayez portée à une grande perfection, dans le genre même qui vous eſt le plus favorable ; mais elle eſt

(1) Voyez les nouvelles Obſervations critiques ſur différens ſujets de Littérature.

assez sensible, pour faire une impression agréable & flatteuse, dans ces vers que je cite avec plaisir :

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons, & la cendre d'Emile.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la Mer obéissante.
Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets,
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inspire les langueurs.
Et bientôt *fatigué* d'un moment de réveil,
Las, & se rejetant dans les bras du Sommeil,
Entre ses Favoris, & *parmi* les délices,
Tranquile, il s'endormit au bord des précipices.

L'harmonie de ces quatre derniers vers est bien indiquée, & assez convenable à l'image que vous nous présentez, mais il s'en faut bien qu'elle soit aussi parfaite que dans ces vers du Lutrin, qui sont connus de tout le monde, & contre lesquels il semble que vous ayez voulu lutter.

Du moins ne permets pas.... La moleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche, à ce mot, ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

En finiſſant cette Lettre, je prévois que vous & vos Sectateurs ſentant la difficulté de détruire cette Critique ſuivie & raiſonnée de la Henriade, vous trouverez plus court, plus facile, ſelon votre talent & votre goût, d'y répondre par des injures que par des raiſons. Vous traiterez ces diſcuſſions littéraires de libelles ſcandaleux, & vous répandrez de petits libelles philoſophiques pour le faire croire. Vous vous récrierez ſurtout que je ſuis à coup sûr l'ennemi de la Nation, & qu'il faut être un mauvais Citoyen pour avoir oſé prouver que la Henriade n'eſt pas un bon Poëme. Vous voulez donc, me direz-vous, que la France n'ait pas la gloire d'avoir un Poëme épique? Au contraire, je deſire ardemment qu'elle en puiſſe avoir un; & c'eſt pour cela qu'il a fallu démontrer que la Henriade ne peut pas nous donner cette gloire. Tant qu'on auroit eu pour ce Poëme une aveugle admiration

& un reſpect idolâtre; tant qu'on auroit cru qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire un meilleur, on n'auroit pas tenté d'en faire un bon; ou l'on auroit continué d'en faire de médiocres, dans un mauvais goût, en vous ſuivant pour modèle.

Je crois m'être rendu utile à ceux qui auront le talent & la noble audace d'entrer dans cette carrière de l'Epopée, en leur montrant les véritables routes qu'ils doivent ſuivre, & dont vous vous êtes écarté, les beautés eſſentielles à cette grande Poéſie, que vous avez preſque toutes négligées, & qu'ils doivent toutes recueillir ſur les traces des Anciens, s'ils veulent vivre comme eux dans la poſtérité; enfin, en leur découvrant les défauts ſans nombre les plus oppoſés à la Poéſie épique & au bon goût, défauts qu'ils doivent éviter avec l'attention la plus ſévère, & dans leſquels il ſemble que vous vous ſoyez laiſſé entraîner avec plaiſir, par votre goût particulier, & par votre amour déréglé pour le bel-eſprit. Ce ſera donc une grande ſatisfaction pour moi, ſi, n'ayant pas le talent d'exécuter une ſublime entrepriſe, pour laquelle mes forces ne répondroient

TAYLOR INST. OXFORD

pas à mes desirs, je puis du moins par mes vues & par mes conseils, aider quelque Génie hardi à se sauver des écueils où vous avez échoué; à tendre vers le but où doit le couronner le plus beau laurier de la Poésie; & à s'immortaliser, en donnant à notre Nation un véritable Poëme épique dont elle puisse se glorifier.

F I N.

AVIS.

Dans les Lettres suivantes, on examinera les causes de la décadence du Théatre, & on prendra pour exemples les Pièces de M. DE VOLTAIRE, qui sont le plus en vogue.